
A l'ombre du grand cèdre

Roman Contemporain

Première partie

1. Les racines

Mes vrais problèmes c'est à cause de mon oncle Emile s'ils ont commencé. Il me manquait les notions de savoir-vivre. C'est ce qu'il m'a dit tout à l'heure. Il a voulu me les apprendre. Pour une fois j'ai pas eu le courage de me laisser faire.

Mon oncle Emile il a toujours été très colérique. Mon père aussi. Ils sont jumeaux c'est pour ça. Leurs colères sont pires que noires. Je sais pas ce qu'est pire que noir. Le noir c'est la pire de toutes les couleurs. C'est presque pas une couleur en plus. Une couleur ça sert à faire joli. Pas le noir. Le noir ça sert seulement à colorier les idées noires.

A cause du noir, mon père et l'oncle Emile ils me tapent. Ils me tapent pour le plaisir. Et quand ils s'y mettent ils tapent partout où y a un peu de place pour taper. Pareil que la grêle qui tombe au hasard.

Je regarde plus rien au moment où ils me cognent dessus. J'essaie de devenir une quantité négligeable. J'attends que ça passe. Je me mets en boule. Si on se met en boule on ferme les yeux. C'est un réflexe conditionnel. Ça permet de rêver qu'on fait un cauchemar. Ça rassure de se dire que c'est seulement un cauchemar. En fait je me cache à l'abri dans ma tête. Y'a que moi qui connais les cachettes là-haut.

J'attends bien planqué. Tous les cauchemars finissent par passer au moment où on se réveille. Ça va passer. Ça va passer. Je me répète ça : ça va passer. D'ailleurs il se passe rien puisque les cauchemars sont pour de faux.

Ils tapent. Les coups me tombent dessus. Moi, j'éteins mes yeux. Je me rends même plus compte de rien. J'oublie qu'ils ont le bras long. Je reste caché dans ma tête. Ça va passer. J'en suis sûr. Ça passe à chaque fois. Il faut attendre, c'est tout.

Après ça j'ai plus qu'à constater les dégâts. Sur les côtes, dans le dos, dans le coin de l'œil et à peu près partout même à l'intérieur où on voit pas mais où on a mal. Et y a la peur. La peur qu'ils recommencent. Mais à ça on s'habitue.

C'était pire que normal ce soir quand l'oncle Emile a essayé de me donner des leçons de savoir-vivre. J'en parle au début parce que ça explique la suite.

L'oncle Emile il travaille au bistrot avec mon père depuis la mort de maman. Mon père s'appelle André Tuillard. Tout le monde le surnomme La Tuile. C'est un surnom à la con qui fait croire autre chose de faux. « C'est la tuile » c'est si je crève avec mon vélo. « C'est la tuile » c'est quand maman est morte. « C'est la tuile » c'est par accident. Mon père il est pas accidentel du tout. C'est ça mon problème. Il se force pas à être horrible. Il le fait exprès. Même qu'il en rajoute.

Je le déteste.

Il tient un petit bistrot à Lullin. Une salle aussi grande qu'une petite salle de bistrot, avec une vitrine qui donne sur la place du village et son cèdre immense. Au bar on a mis des tabourets avec des portemanteaux sur le côté. C'est un vieux bar en bois. On le vernit au pinceau une fois par an. Des verres pendouillent au-dessus tellement la tête en bas qu'on croirait des chauves-souris. Derrière le bar, près de la machine à café, les bouteilles se tiennent bien droit. On leur a collé un bec pour mieux servir les verres aux clients. On dirait les oiseaux quand ils attendent qu'on les cuisine après la chasse.

Mon père il a arrêté de chasser quand maman est morte. Mais on s'en fait offrir souvent des oiseaux. C'est ses copains qui lui donnent pour effacer leur ardoise. Mon père les accroche par le cou au bout d'une ficelle dans la remise du jardin. Ils se balancent là quand y a du vent. Après

il en fait des pâtés dégueulasses avec des petits plombs à l'intérieur, et aussi un goût de merde et de moisi.

Dans le bistrot on a des tables dans la salle mais qui servent jamais. Grâce à elles on voit mieux tous ceux qui viennent pas. On a jamais de visite depuis que maman est partie. Ça se sent au premier coup d'œil que ça pue à l'intérieur. Alors les gens normaux ils rentrent pas.

On reçoit que les habitués. Eux ils s'installent au bar directement.

On garde quand même les tables au cas où. Où quoi ? Je sais pas vraiment. On les garde c'est tout. Elles sont rondes avec un seul pied en fer. Sans elles ça ferait une ambiance encore plus triste. Alors on les laisse.

C'est toujours les mêmes qui viennent, les habitués. Ils ont leur ronde serviette comme ils disent. Ils débarquent tous les jours avec leurs têtes dégueulasses. Des visages qu'ont pas fait l'effort d'être symétriques avec des boutons partout prêts à exploser. Et des yeux qui se disent merde à l'autre. Et des nez encore plus venimeux que les champignons qui filent la chiasse quand c'est pas pire.

Moi je m'y connais en champignon grâce au père de Manon qui m'a offert un guide. Manon c'est ma fiancée.

Ils ont tous des vraies têtes de cul les habitués. Et en fait on se trompe de coupable. Les culs sont plus jolis que ça. Ceux que je connais en tous cas. Dans la cour de récréation les filles elles baissent leur culotte pour nous faire plaisir. Dessous elles cachent des visages à croquer dans la vie à pleines dents. Je suis sûr que le cul de ma maitresse est pareil. Je l'ai pas vu en vrai. Je l'imagine sans me forcer, à force de le voir tous les jours quand elle écrit au tableau. Je la déshabille dans ma tête, sans méchanceté. Ça lui fait un beau cul. Je l'aime bien ma maitresse. Mademoiselle Lenoir elle s'appelle. On l'appelle maîtresse tout court le plus souvent.

On en voit aussi chez mon pote le Poulpe. Il a des films pornos à la maison sur l'ordinateur. Le papa du Poulpe il avait mis des protections hygiéniques pour qu'on tombe pas dessus par hasard. Mais son cousin Max nous a appris comment les débloquer. On les mate en cachette pour voir comment ça marche. C'est toujours un peu la même chose dans ces films. Y'a rien à comprendre. Dedans on en voit par wagons entiers, des culs. Et franchement, ils sont cent fois plus souriants que les sales types qui viennent au bistrot pour commander un blanc cassis ou une anisette. En même temps c'est des culs pour le cinéma, alors forcément...

Le Poulpe c'est mon meilleur pote. On le surnomme le Poulpe à cause de ses yeux exorbitants et de toutes ses verrues sur ses mains. Son vrai prénom c'est Edouard Roulliet. Tout le monde l'appelle Edouard. Sauf Manon et moi.

Au bistrot le truc des habitués c'est qu'ils puent. Tous. Ils puent d'une manière plus impolie tu meurs.

Ils puent la charogne. Ça leur donne une odeur d'autre tombe. Des charognes on en croise parfois au bord de la route. Quand des voitures ont tapé un blaireau ou un renard par exemple. Après les carcasses gonflent dans le fossé. Elles se remplissent de puanteur comme un ballon d'anniversaire. Elles se mettent à fuir par le trou de balle. Et ça pue ! Cette odeur c'est pour se venger. C'est un cadeau de leurs soucis. Crever ça leur fait un vrai souci pour une fois.

Les habitués c'est pas pareil. Ils s'en rendent pas compte qu'ils puent. Ils font même pas exprès. C'est ça le pire. Ils puent d'être tristes et moches. C'est pas d'être moches qui les a rendus tristes. C'est le contraire. Et faut voir comment ils sont moches...

Ils sont tous cons avec ça. Pas comme des imbéciles heureux. Non, non, cons et tristes.

Être idiot sans être heureux faut vraiment être con à un point d'honneur. Y a un gamin à l'école, Théo, c'est son nom, qui est vraiment, vraiment très bête à cause d'un handicap. Au moins il est content lui. Ça veut dire qu'il est quand même moins con que nos habitués.

C'est bien fait pour eux leur tristesse. Ils méritent pas le bon dieu sans confession de toutes façons. Alors je les plains pas parce que j'ai pas le temps. En plus ils font pas d'efforts. Être heureux ça se fait pas à vélo. Ça tombe pas de l'arbre : ça se gagne.

Les clients, les habitués, c'est même plus de l'habitude qu'ils ont. C'est pire. C'est un tic. Ils savent plus pourquoi ils viennent. Ils débarquent pareil que la grand-mère du Poulpe qui va à la messe tous les jours. Une sorte d'habitude qui s'est transformée en obligation.

Y en a un, « Paupiette », parce qu'il est plus gros qu'un gros porc, qui vient en pantoufles tellement il s'en fout. Il habite de l'autre côté de la place du cèdre. Il enfile même plus ses godasses. Il a une béquille pour l'aider à marcher. Une seule béquille. Sur la poignée il a enroulé des mouchoirs pour lui faire un coussin. Il en a besoin parce qu'il transpire même des mains ce porc. Ses mains sont pleines de croustes alors qu'il s'en sert que pour lever le coude. C'est le pire Paupiette. Ils sont tous pires, et lui encore plus que les autres. On croirait qu'il vient de courir à chaque fois qu'on le voit tellement il respire comme un chiot qu'aurait peur. La dernière fois qu'il a couru pourtant j'étais pas né. Lui non plus d'ailleurs à mon avis.

Les habitués ils débarquent assez tôt le matin, parfois avant l'heure de l'école. Ils ont l'air morts à l'intérieur. Ils se retrouvent et ils parlent pas. Ils se taisent ensemble. Ils se regardent à peine. Ils sont trop tristes. En se bourrant la gueule ils revivent un peu pour de faux. A l'heure de l'apéro ils se mettent à jouer leurs tournées aux cartes ou au 421. Ils parlent des nouvelles qui passent à la radio. Ils finissent par dire des conneries plus grosses que Paupiette. Ils peuvent rester toute la journée. Le soir ils ont enfin l'air en vie. Et ça fait pas envie. Tous les jours ils recommencent.

Sur la place de Lullin, en face du bistrot de mon père, y a un grand cèdre qui pousse. A cause de ça le bistrot de mon père s'appelle le « bistrot du grand cèdre » et la place, « la place du grand cèdre ». Ils se sont pas cassés la tête.

Le cèdre, sur la place, il est immense. Tellement immense qu'on en voit pas le bout. Il dépasse l'église. Un arbre si haut qu'il doit chatouiller les nuages. On y grimperait bien. C'est interdit. Un panneau tout en bas nous explique qu'on l'a inscrit dans le patrimoine mondial tellement il est exceptionnel à cause de sa taille et de sa vieillesse. C'est pour ça que la mairie a mis une chaine pour pas s'approcher. On s'en serait foutu si c'était facile de grimper dedans. Le problème c'est que la première branche est trop haute. On l'aperçoit au-dessus de ma fenêtre du premier étage. Pour l'atteindre il nous faudrait une échelle immense. On en a pas. Donc on fait semblant de respecter l'interdiction de la mairie.

C'est pareil quand on fait la course en vélo avec mon pote le Poulpe. Près de l'école il y a un radar qui montre la vitesse où on roule. La vitesse s'écrit en vert si on roule en dessous des trente kilomètres heure. Au-dessus ça s'affiche en rouge parce que c'est interdit. On a jamais réussi à passer au rouge. C'est pas qu'on respecte la limite. C'est seulement qu'on arrive pas à pas la respecter.

Si on est pas assez fort pour s'en foutre des interdictions vaut mieux faire semblant de bien les respecter. Alors le cèdre on le regarde d'en bas. On se dit qu'il doit avoir plus de mille ans pour avoir osé grandir si haut. Je rêve souvent que je l'escalade. Ça donne le vertige.

Le bistrot de mon père c'est comme un piège à guêpe. Il y a de la liqueur à l'intérieur et ça attire des emmerdes. Les guêpes me font peur. Il y en a qui se cachent sur des fruits pour vous piquer dans la gorge au moment où on croque. Celles-là c'est des vraies salopes. On meurt d'asphyxie

si ça arrive. Les grands-parents du Poulpe racontent qu'un gamin de mon âge a crevé de ça y a longtemps. Ça arrive les mauvais hasards...faut le savoir, c'est tout. Les guêpes y sont pour rien en vrai. Au fond j'en pense du mal des guêpes, j'en ai peur mais sans trop savoir. Je pourrais changer d'avis grâce à un bon hasard. Par exemple si elles faisaient leur nid dans la pomme de mon père ou de n'importe quel connard du bistrot. Ça ça me tirerait mes marrons du feu pour une fois.

Le bistrot il attire pas des guêpes. Ce serait plutôt un piège à mouche à merde. Maman disait « mouche à miel ». Moi je trouve pas ça très respectueux pour le miel. Ni pour le travail des abeilles qui sont pas des salopes, elles. J'appelle un chat un chat. Je dis « mouche à merde » par respect pour la langue de Molière et des autres moins célèbres. Faut dire les choses comme elles sont. Sinon on comprend plus rien.

Je me prépare des tartines de miel tous les matins pour bien le prouver.

Les habitués ils viennent m'emmerder parfois. Je fais mes devoirs au fond du bistrot contre la vitrine. Je suis le seul à table puisque les habitués sont tous au bar sur les tabourets. Y a pas de télévision. Y a que la radio pour faire l'ambiance. Et encore, pas toujours. Alors ils viennent me voir parce que ça leur change les idées.

Ils se foutent de ma gueule souvent. Ou alors ils se collent à moi pour lire par-dessus mon épaule. Ça leur rappelle peut-être quand ils étaient pas trop cons. Maintenant c'est trop tard à force de pas avoir inventé d'eau chaude. En plus ils sont obligés de s'approcher pour pouvoir lire tellement ils biglent tous.

Par-dessus mon épaule ils lisent mes cahiers à voix haute. Ils lisent mal, aussi mal que le débile de mon école. C'est le petit Théo qui a mon âge mais qui reste en CP parce que c'est un vrai crétin. C'est pas sa faute. On dit que son accouchement s'est mal passé à cause d'un handicap.

Je les crois. Ils ont dû l'accoucher dans le bistrot de mon père pour être con comme ça. Moi je suis gentil avec lui. C'est un con de naissance. Pas comme les habitués. Il mérite pas qu'on l'accuse, lui. Le père du Poulpe nous dit souvent : « on demande pas au poisson de grimper à l'arbre ». Il nous répète ça quand on arrive pas à y arriver. Pour Théo c'est pareil. On peut tout lui pardonner à Théo. Il sait même pas qu'on peut faire du mal à une mouche. Alors que les débiles du bistrot ils le savent et ils le font exprès.

En lisant par-dessus mon épaule ils finissent par me toucher tellement ils se penchent. Quand ils me touchent pour de bon, je leur fous mon coude dans les côtes. Je leur dis de dégager. Généralement ils m'en collent une dans la gueule pour m'apprendre à bien me tenir. Moi je leur crache dessus dans ces cas-là. Alors mon père ou mon oncle s'en mêlent. Mon père il me balance des cruches de cantine, celles en fer gris. Et s'il sort de derrière le bar c'est qu'il va me rouster pour de bon.

Je m'en fous, au moins ils se barrent. Pas très loin, mais ils me touchent plus.

Je suis dur de la tête de toute façon. Carrément « orthogonal » ! C'est ma maitresse qui m'a dit ça. Et c'est le plus beau compliment qu'elle m'a fait.

Je veux pas qu'ils me touchent parce que « Asinus asinum fricat ». C'est monsieur Jovanovic qui m'a dit ça pour que je me méfie. C'est du latin car il a été légionnaire étranger. Ça veut dire que les ânes sont contagieux. Monsieur Jovanovic c'est le monsieur qui garde le cimetière de Lullin. Il travaille dedans avec sa prothèse à la jambe et sa conscience citoyenne. Il nettoie les tombes. Il ratisse les allées. Surtout il lit des livres pour lui et d'autres pour moi, et il me raconte ses histoires. Il m'apprend plein de trucs, des mots surtout. J'aime apprendre des nouveaux mots avec lui pour pas me tromper quand je pense quelque chose.

Il sait aussi chanter le chant des oiseaux, avec un petit sifflet en bois.

Lui il pue pas comme au bistrot. Il sent fort. C'est pas pareil du tout.

J'aime bien ses conseils, c'est pour ça que je les laisse pas s'approcher au bistrot. Je me laisse pas faire. Je veux pas leur ressembler. En vrai je leur pisse à la raie.

Je dis des gros mots mais je suis bien élevé. En tous cas j'essaye. Je fais de mon mieux. Je m'accroche aux branches. Je dis des gros mots par politesse : la précision c'est de la politesse du sens. Je pourrais dire que je les « enquiquine ». Franchement, ça veut pas dire la même chose. Je leur pisse à la raie. Faut jamais hésiter à être précis pour se faire comprendre. C'est important pour l'entente des peuples.

En plus question gros mots je suis pas à plaindre entre mon père et ses clients. Le pire c'est après l'été parce que je passe deux mois à aider mon père au bistrot. Mon père il dit « putain » à la place des virgules. Alors faut pas chercher midi et quatorze heures. Les gros mots c'est sa ponctuation à lui.

Par exemple il appelle ses clients « enfants de pute » mais dans le bon sens du terme. Moi je suis son « fils de pute » dans le mauvais sens du terme. Avec la voix on comprend mieux quand c'est un bon sens ou un mauvais sens du terme. Moi c'est facile, je suis toujours dans le mauvais sens du terme. J'ai plus besoin de faire attention à la manière qu'il prononce.

Les clients habitués sont pas mieux... Ils parlent pas. Ils vomissent. Ils chient par la bouche. Moi j'écoute pas en faisant bien attention à pas écouter. Mais même quand on fait gaffe, y a bien un petit quelque chose qui tombe dans l'oreille et qui roule dans la tête. Ceux qui fument pas chopent souvent les cancers de ceux qui fument à côté. Moi c'est pareil avec leurs conneries. J'en prends plein la gueule des conneries sans m'en rendre compte.

Le soir je garde une trace de sale d'avoir été dans ce merdier. Comme une odeur bien dégueulasse au fond de la tête. Ça me colle à la peau. Ça m'infuse dans mes tissus d'épiderme. C'est les tissus qu'on voit sur le cahier des sciences naturelles où on a pelé des grenouilles pour

qu'on observe à l'intérieur. C'est les tissus qui tiennent grâce à des punaises rouges et bleues. C'est des tissus sous la peau. Alors forcément ça se lave pas au gant de toilette.

Au bistrot on a un peu de tout. Des gros, des maigres, des petits, des grands, des jeunes, des vieux, des qui travaillent, et d'autres non. On trouve des bons français, des bons portugais, deux bons noirs, un bon bougnoule et même des bons enfants de salopes.

Le bon bougnoule c'est un arabe qui s'appelle Saïd Abderrahmane. Pareil que dans la chanson d'Alain Souchon qui passe sur radio Nostalgie. Il est pas pire que les autres, pareil. C'est pas du tout un compliment. Dès qu'on l'entend, la chanson, tous les autres dans le bar le félicitent d'être le meilleur bougnoule de tout le pays et le plus célèbre du monde. Il est con, ça le rend fier, alors il paye sa tournée.

On a tout ces types différents au bistrot. Et ils ont tous les mêmes points communs. Ils boivent comme vache qui pisse et ils sont cons à mourir.

C'est picoler qui les a rendus bêtes, les habitués. Ça se voit. Ou alors ils picolent parce qu'ils l'étaient déjà. En tous cas, les deux font la paire. S'ils étaient tous grands j'aurais peut-être un doute. Je pourrais penser qu'on devient con en grandissant parce que, petit à petit, le cœur s'éloigne du cerveau. Ou s'ils étaient tous noirs je pourrais me faire des idées. En fait ça changerait pas grand-chose parce que mon père et l'oncle Emile sont plutôt petits comme rien et blancs comme neige. Et eux dans la race des cons c'est les maitres des étalons.

Mon père il picole tout le temps. Son frère Emile aussi. Je les ai toujours connus alcoolos. Et c'est des connards. Plus ils picolent, plus c'est des connards et plus ils me tabassent.

Je saurais pas dire d'où ça vient. Peut-être de l'éducation. Parce que les poivrots, leur plus grand plaisir à part boire une tournée, c'est offrir une tournée. Et payer une tournée au patron c'est

tout un tralala. Mon père a jamais dû refuser. Ma grand-mère l'a bien éduqué : un cadeau se refuse jamais. C'est débile mais c'est comme ça. A cause de la civilisation grecque et romaine. Comme il dit jamais non...il picole tout le temps. Ça veut dire que faut parfois se méfier des bonnes éducations. On trouve tellement de pavés dans les bonnes intentions qu'à la fin ça provoque des effets bœuf.

Ma grand-mère est devenue aveugle à la maternité à cause d'une maladie mais j'ai oublié son nom. J'aime pas oublier les noms. Monsieur Jovanovic, lui, il les connaît tous par cœur les noms du dictionnaire. Il a lu presque tous les livres, c'est pour ça. Il m'en apprend beaucoup des mots mais j'en oublie presque autant. Je lui demanderai la prochaine fois pour la maladie de ma grand-mère.

Les maladies sont pas toujours appelées correctement. Certaines veulent bien dire ce qu'elles veulent dire comme le cancer du fumeur. D'autres font comme si de rien, pour pas qu'on se méfie. Le SIDA on comprend rien par exemple alors qu'apparemment c'est une vraie panacée.

Les savants connaissent trop de choses. Ils peuvent pas se douter que les pauvres cons d'ici savent rien. Ils donnent des noms pleins de langues mortes. A la ville ça va, c'est différent. Ils savent pas qu'à la campagne les gens réfléchissent pas souvent. Le COVID on en a pas eu peur. Pourtant je connais deux villageois qui sont partis les deux pieds devant l'autre. Avec un meilleur nom les péquenots du coin auraient fait plus gaffe.

La grippe aviaire c'était malin. Personne a envie de crever d'un rhume de canard. Les gens font semblant que non mais ils aiment pas l'idée de mourir comme des cons. Alors que ça change quoi ? La grippe espagnole on en a beaucoup parlé aux informations à cause du COVID. C'était une belle saloperie. Les gens ont dû se dire que y avait pas de raison que les Espagnols en aient

une meilleure qu'eux. Ils se sont pas méfiés. Ils auraient dû appeler ça une grippe allemande à cause des guerres mondiales. Là les types se seraient mis le masque.

Il faut parler précisément avec les bons mots, aux bons endroits et qui veulent dire les bonnes choses. Faut faire ça pour la justice. Pour que les gens normaux comprennent. Sinon tout le monde s'embrouille, on se trompe et on se fâche. Malheureusement tous les mots jouent pas le jeu...Et à la fin c'est toujours les mêmes qui comprennent rien.

Mon père a fêté soixante-quinze ans cette année. A ma grand-mère je lui en donnais cent sans oser demander. A partir de très vieux c'est inutile de compter. On est vieux c'est tout. Plus vieux ça compte plus. On est déjà trop vieux le premier jour qu'on devient vieux.

Elle avait l'air de pas y toucher pourtant c'était tout le contraire. Elle connaissait énormément de ronds de chapeaux. Elle avait deux yeux tous blancs, des vraies billes en ivoire. Sans lunettes pour les cacher. Les aveugles que j'ai déjà vus, sans vouloir me moquer, ils en portent tous. Des lunettes de soleil. C'est leur us et coutume. C'est pas à cause du soleil puisqu'ils sont aveugles. C'est par coquetterie. Moi si j'étais aveugle j'en aurais rien à foutre d'être coquet. Ils font bien ce qu'ils veulent. Je suis pas là pour juger. Et puis j'en connais pas des aveugles. J'en ai seulement croisé. Alors j'ai pas envie de tous les mettre dans un même panier de crabes.

Puisque ma grand-mère portait pas de lunettes de soleil, on voyait bien ses yeux tous dégueulasses ; couleur blanc baveux.

Elle s'appelait Ada. En tous cas elle voulait qu'on l'appelle Ada.

Elle a passé son âme à gauche y a pas longtemps. Et si elle avait été là ça aurait peut-être empêché l'oncle Emile de faire ce qu'il a fait à cause du savoir-vivre qu'il voulait m'apprendre. Mais bon...le problème des « si » c'est qu'on leur fait dire ce qu'on veut...

Elle est morte un peu avant la rentrée des classes à la fin de l'été. Y a trois mois...ou plutôt quatre.

Elle picolait pas. Je le précise au passage parce qu'on a trop fait de prendre toute une famille pour argent comptant.

Avec ses yeux dégueulasses elle arrivait quand même à voir ou à sentir les choses pour pas se cogner. Elle se baladait seule dans la maison, doucement à cause de son âge, mais plutôt vite pour une dame aussi vieille et aussi aveugle.

Elle était nyctalope en quelque sorte. C'est pas du tout ce que le mot à l'air de vouloir dire. Monsieur Jovanovic me l'a appris à moi ce que ça veut dire en vrai. C'est dommage de créer des mots qui veulent dire autre chose que ce qu'ils ont l'air. On ose plus trop s'en servir pour vexer personne. C'est important les mots. Les gens qui les inventent on dirait qu'ils s'en foutent.

J'ai jamais traité ma grand-mère de nyctalope. J'ai jamais osé. Dans le doute on se tient.

Grâce à ses yeux morts elle était la seule à pouvoir voir certains trucs. Des trucs un peu magiques ou des phénomènes bizarres. Je sais que ça existe grâce au catéchisme. Ça prouve que c'est sérieux.

J'ai passé un temps fou à chercher une explication. Sans lui demander pour pas la mettre devant la fête accomplie. Je crois qu'elle était moins distraite que nous. Elle voyait sans la pollution sonore. Je suis pas sûr de mon explication mais elle me plaît bien. Certaines choses sont tellement ce qu'elles sont que c'est idiot de chercher une explication qui vous plaît pas.

J'aime beaucoup résoudre des problèmes. Ça aide à progresser dans la vie. Je m'exerce bien en vélo pourtant je sais que je gagnerai jamais le tour de France. Ce serait bête de pas s'exercer la tête même sans se prendre pour le Général de Gaulle.

Je fais mon possible. Du mieux qu'on peut faire à dix ans bientôt onze et élevé par deux trous du cul.

Ada passait toutes les journées dans sa chambre. Elle fermait toujours la porte et jamais les fenêtres. Souvent il faisait froid chez elle. L'hiver peut être terrible par ici. Elle était si maigre qu'elle aurait pas pu s'enrhumer de toutes façons. Il faut un peu de viande pour tomber malade.

Je montais la voir tous les jours dans sa chambre. Le matin après mon petit déjeuner je lui portais un bol de café au lait avec une tartine de beurre salé que j'avais tartinée.

Ada s'installait à un bureau qui lui servait qu'à attendre que le temps passe. Elle y petit-déjeunait lentement sans parler. Elle mouillait ses tartines pour que le café les mache à sa place. Je lui racontais des choses d'enfant qui lui faisaient du bien tellement sa vie à elle la rajeunissait pas. J'étais obligé de parler pour qu'elle m'entende lui sourire. Pour que le silence lui laisse pas croire que je faisais la tête. Pourtant j'aime bien le silence.

Elle descendait seulement pour les repas et remontait dans sa chambre tout de suite après. Le reste du temps elle s'asseyait à son bureau pour se souvenir d'avant ou compter les minutes qui restent. Elle devait rêver dans sa tête. Ou repasser ses meilleurs souvenirs en espérant qu'elle en avait gardé. Je fais souvent ça moi. Je m'en invente même des souvenirs. En se couchant ça lui faisait un jour de plus en moins. A son âge ça comptait double.

Parfois elle descendait au bistrot en fin de journée. Très rarement. Vraiment très rarement.

Elle parlait pas aux jumeaux, mon père et mon oncle. Jamais. Eux ils se taisaient quand elle était là. A moi elle me parlait tous les jours, avec beaucoup d'énigmes dans la voix. Les vieilles personnes font ça, surtout celles qui ont oublié comment on fait tellement elles parlent plus assez. Quand elles ont oublié pour de bon elles deviennent cinglées. C'est arrivé à l'arrière-

grand-mère de Manon. C'est triste de se donner autant de mal pour vieillir, terminer folle et laisser un mauvais souvenir. L'arrière-grand-mère de Manon elle est même plus propre et elle chie partout apparemment. C'est ça qu'on retiendra d'elle alors ça vaut pas le coup.

Ada avait tenu le bistrot avec son mari qu'était pas mon vrai grand-père. Elle était déjà aveugle quand ils se sont mariés. Il est mort y a super longtemps lui.

Mon père et son frère jumeau sont nés le même jour à cause de deux coïncidences : la débâcle des Allemands de l'année 1945 et le droit sacré à la vie. Ils datent d'une époque quand les faiseuses d'anges se battaient pas dans le haut des pavés. Là je répète ce qu'on m'a dit. C'est pas moi qui l'a inventé. Mon pote le Poulpe m'a raconté ce qu'il a entendu le dimanche à table avec ses grands-parents. Les grands-parents du Poulpe habitent dans le coin depuis qu'ils sont nés. Ils en connaissent un tas sur tout. Ils tenaient un magasin général pour vendre tout ce qu'il fallait à l'époque. Ils en ont profité pour entendre tout ce qui se disait au même moment. Ils connaissent toutes les histoires de la région. C'est eux qui m'ont raconté pour le gosse qu'a été piqué dans la gorge par une guêpe.

Ils habitent avec le Poulpe dans la vieille maison de famille où le grand-père raconte qu'il est né dans la cuisine. Quand ils ont su que le Poulpe cafardait ce qu'il entendait à table il a pris une tarte. J'ai rigolé au moment où il me l'a raconté parce que sa claque c'est une caresse de chaton en vrai. Il a simplement pas l'habitude. Moi une claque comme ça, ça m'aurait chatouillé.

Depuis j'ai moins d'information sur la naissance de mon père. Je sais juste que c'est la faute aux allemands qu'ont été mauvais joueurs.

Ma grand-mère est tombée enceinte avec son corps défendu. Ça l'a pas aidée à faire de son mieux. Surtout en devenant aveugle. Moi ce que j'en pense c'est que sa maladie aux yeux ça

l'arrangeait bien. Pour pas voir les choses en face. On décide plus de choses que ce qu'on croit. Ma maitresse racontait l'autre jour qu'on choisit le moment où on meurt de vieillesse puisqu'on peut toujours se dire, bon, encore une seconde, et allez, bon, encore une seconde. On peut bien décider de tomber aveugle si c'est pas plus compliqué de se retenir de mourir.

Ada voulait ni de l'allemand dans le lit, même en pleine débâcle de l'année 1945, ni des polichinelles dans son tiroir comme rigole la mère du Poulpe quand un copain attend un petit frère ou une petite sœur dans le ventre de sa maman. Je comprends ma grand-mère parce que c'est des choses sérieuses, même à cette époque. Ça explique peut-être un peu pourquoi mon père et mon oncle sont devenus aussi méchants. Dans le ventre de sa mère on doit bien sentir si elle nous déteste déjà. Ça leur donne une circonstance atténuante.

Moi ça m'atténuait pas vraiment... Parfois y a tellement pas de raison de faire le mal que c'est idiot de chercher des excuses. On le fait un peu à cause de la charité chrétienne et du catéchisme. C'est bête mais c'est comme ça.

Ma grand-mère et son mari ils ont fait ce qu'ils ont pu. Quand on voit le résultat on peut regretter. On peut pas vraiment leur reprocher. Qu'est-ce qu'on aurait fait, nous, à leur place ? Je déteste déjà quand mon père m'oblige à noyer les chatons dans la rivière, alors j'ose pas imaginer ce que j'en penserais de faire ça aux bébés, même tout juste démoulés, même dans la débâcle des Allemands en 1945. Une vraie fausse couche m'aurait pas vraiment arrangé non plus.

On aurait préféré que les choses soient plus faciles Ada et moi. Faut faire gaffe quand on espère tout changer. Si on change tout on finit par devenir un autre. C'est débile. Ça règle rien au final. On risque même de choper d'autres problèmes. Des qu'on saurait pas régler non plus. Faut juste s'habituer. La bonne nouvelle c'est qu'on peut s'habituer à tout quand on a pas le choix.

Mon père m'envoie noyer les chatons à chaque nouvelle portée. Au départ notre chatte c'était pas notre chatte. Elle s'est installée dans le jardin sans qu'on lui demande. Elle m'a laissé m'approcher. Je l'ai appelée Clarisse. C'est le prénom de ma maman. Je m'en occupais pas au début. Je devais déjà m'occuper de moi. Un soir je lui ai apporté des restes du repas. Elle a tout mangé en me regardant dans les yeux pour dire merci. Elle bouffe des souris sinon. Ou des oiseaux. Toutes les chattes font ça. Un autre jour j'ai récupéré un vieux coussin. Je lui ai offert. Elle se couche dessus dans la remise où pourrissent les oiseaux de la chasse en se balançant par le cou à des ficelles bleues. C'est les mêmes ficelles qui servent à attacher les bottes de paille. Ça lui fait des mobiles de caldère. Les bébés en ont des pareils dans leurs berceaux. Ça les endort. J'ai vu ça chez les copains qui en ont.

On a déjà fabriqué un mobile de caldère à l'école. On fabrique un tas d'œuvres d'arts plastiques souvent un peu ratées. Des fleurs en papier pour la fête des mères de l'an dernier par exemple. Moi j'avais fait un machin dégueulasse, qui ressemblait à rien, surtout pas à une fleur. De toutes façons j'avais personne à qui l'offrir. Elle a fini dans une poubelle de la cour de récréation. Il pleuvait ce jour-là. Le temps de tomber au fond de la poubelle ma fleur en papier était déjà trempée. Elle ressemblait qu'à un vieux chewing gum.

Le temps passe vite avec les animaux. Un jour on s'en est pas rendu compte et on s'est attaché l'un à l'autre. Je lui rends souvent visite à Clarisse. Elle me ronronne dessus. Je pique des trucs dans le frigo pour lui faire la surprise. De la crème fraîche épaisse par exemple. Ou des pâtés de mon père. Pour une chatte je suis sûr que leur gout de merde la dérange pas trop. Un soir avec du chagrin je l'ai prise contre moi dans le lit. Elle me tenait chaud, en ronronnant, pour m'aider à m'endormir. Ça me rappelait quand Maman venait se blottir contre moi. J'ai souvent dormi avec depuis la première fois. Tout ça jusqu'à ce qu'elle finisse à son tour par crever par ma faute.

On a pas de chat dans le jardin pour lui faire un mari. Elle s'arrange avec ceux qui traînent au village. Elle a l'embarras du choix. Elle se fait fourrer par instinct de survie ; c'est grâce à la théorie de l'évolution. Quand elle met ses petits bas le jour de leur naissance, mon père enferme tous les chatons dans un sac épais en toile. Une fois ils ont fini dans le sac avant que la chatte ait terminé de tous les lécher. Ça veut dire qu'il perd pas une minute mon père. On aurait pu leur laisser une journée pour se rendre mieux compte de la vie. Mais non. Il me commande de m'en débarrasser dans la rivière. La première fois j'ai pas osé à cause du droit sacré à la vie. Le même qui faisait que mon père avait pas été noyé à la naissance grâce à ses présomptions d'innocences. Malgré les Allemands et la débâcle de l'année 1945. Je suis rentré de la rivière avec le sac qui remuait encore vachement.

Mon père m'a foutu une grosse claque et un coup de pied dans les côtes. Il m'a arraché le sac des mains. J'expliquais qu'on pourrait les donner et qu'on avait assez de poubelles pour nourrir toute une famille de chats. Les souris manquaient pas non plus. Ils nous rendraient service en les bouffant.

Mon père a rien écouté. Il écoute jamais rien. Il a jeté violemment le sac au sol, est allé au garage, est revenu avec le jerricane rouge où on met l'essence pour la tondeuse, a aspergé le sac d'essence, est retourné au garage reposer le bidon, est passé par la cuisine attraper une boîte d'allumette, a craqué une allumette qu'il a jetée sur le sac. Ça a fait un gros « wouff » avec des flammes vertes et violettes. Il est retourné à ses choses de grande personne. Depuis la fenêtre de la cuisine il m'a crié que c'était ma faute si les chats gueulaient vraiment fort. Si fort que ça m'a sorti des larmes quand je me suis bouché les oreilles. Heureusement Clarisse se promenait pour bouffer un oiseau ou je sais pas quoi. Elle a rien vu. Le soir elle s'est frottée contre ma jambe. Je l'ai caressée comme d'habitude. Elle ronronnait sans se douter. On voyait dans le jardin l'endroit avec des herbes brûlées pourtant.

Les fois suivantes, parce qu'une chatte peut avoir plusieurs grossesses par an, j'ai fait ce qu'on me demandait.

Je vais à la rivière avec le sac sur l'épaule. Quand je suis assez loin de la maison je le vide dans un carton de chaussures. Je préférerais, moi, à leur place, être à l'air plutôt que dans le noir. Je leur parle doucement pour les rassurer. Je m'assois où les vaches vont boire dans la rivière qui traverse le champ du père Godard. L'eau est très basse. On peut traverser à pied en enlevant simplement les chaussettes. L'été quand l'eau manque ça fait une petite île avec un ruisseau de chaque côté. Il faut faire attention parce que si on s'éloigne d'un pas il y a un trou avec de l'eau jusqu'à la taille. On pêche souvent par là avec le Poulpe. Si les vaches boivent, j'attends qu'elles aient fini. Je sais être patient. D'ailleurs si elles boivent pas j'attends un moment dans l'herbe. On est jamais vraiment trop pressé de noyer des chats de toutes façons... On le fait seulement parce qu'il faut bien.

Je dépose le carton près de moi un peu plus haut dans le champ. Je libère les chatons dans l'herbe. Je joue un peu avec eux pour qu'ils aient pas fait le trajet pour rien. Devant une sauterelle ils s'inventent l'instinct du chasseur. Ils ont même pas un jour pourtant. Les bébés de mes copains, eux, au bout d'un an ils la verraient même pas la sauterelle.

Je rejoins le bord de la rivière au bout d'un moment quand les vaches sont parties. J'attrape chaque chaton un par un. Je l'embrasse. Je lui donne un prénom de baptême. Ça doit être terrible de mourir sans un prénom pour que quelqu'un puisse se souvenir. Je le plonge sous l'eau sans que les autres regardent. Je le caresse, pour qu'il trouve ça normal, pendant que ses poumons prennent la flotte. Ils ont pas d'expérience de la vie donc ils s'attendent à rien. Ils ont pas peur. Je leur garde la tête vers le haut sans jamais les quitter des yeux. On dit mieux les choses difficiles avec les yeux en se taisant de toutes façons. Je m'excuse en souriant pour pas les paniquer. Ils crèvent rapidement. Ils se débattent pas. Ils me font confiance, c'est pour ça. On sent très bien quand un chaton meurt. Je saurais mal l'expliquer, il faut essayer pour se rendre

compte. A un moment bien précis on constate que la vie a foutu le camp. Il y a un dernier sursaut. Pareil que quand on rêve qu'on tombe au moment de s'endormir. Le corps pèse d'un coup moins lourd.

J'aime pas ça, surtout l'hiver parce que ça fait mal aux mains. Il faut ce qu'il faut.

J'obéis aux ordres pour pas finir à leur place. C'est pas très courageux... Parfois ça me rend si triste que je pleure un peu parce qu'ils m'ont rien fait et que je les trouve mignons. Alors je pleure entre deux noyades sans regarder les autres chatons pour pas qu'ils se doutent. A eux je fais des sourires en jouant la comédie. Je sais faire la comédie pour la bonne cause. Je leur mens. C'est permis quand c'est pour faire du bien. Ils nous ont appris ça au catéchisme où nous emmène la grand-mère du Poulpe.

Les chatons qui restent en attendant de mourir se frottent sur mes mains gentiment. Ils me donnent du courage. Ils me prennent pour leur famille. Ils me consolent alors que je vais les buter une minute après. C'est ça le plus dur. Si je refusais leurs câlins ils trouveraient ça louche donc je me laisse faire.

Jamais j'aurais pu prendre autant soin d'eux en les brulant tous crus comme la première fois avec mon père. Je les noie à la rivière parce que dans le pire il y a un moins pire. Je pense aussi que la vie qui les attend en naissant dans ma maison promet pas grand-chose de bien. Je suis bien placé pour en parler.

Je les enterre tous sous les muriers pour que personne les emmerde. Je leur bricole une petite croix avec des branches. J'ai construit un vrai cimetière sous les ronces à côté de la rivière où les vaches du père Godard vont boire. Un qui ressemble en plus petit à ceux des Américains de la petite guerre mondiale. Jamais j'y cueille les mûres dans ces ronces. Les rouges qui sont encore vertes ça doit être de boire du sang de chat sous la terre. Je sais que c'est faux. Mais comme j'y pense je les laisse à d'autres.

J'oublie les prénoms des noyés à chaque fois. Je me souviens surtout de la dernière portée en fait. J'aurais dû les noter dans un carnet comme sur la plaque de la grande guerre mondiale à l'intérieur de l'église.

J'ai appelé le champ du père Godard, le « champ d'honneur ». Tous mes chatons meurent au champ d'honneur. C'est mieux pour leur dignité et les hommages républicains. Les jours fériés, au monument au mort, près de l'église, on prie un peu pour eux avec les anciens combattants et la fanfare.

En rentrant je raconte à Clarisse qu'on les a donnés à une famille très correcte. A des gens de la ville avec un jardin bien rangé, un panier avec des coussins, des distributeurs de croquettes et des gamins de mon âge pour ronronner. On est jamais obligé de faire de la peine aux gens à cause de la vérité. Encore un truc du catéchisme.

2. Le collet

A la maison, y a aucune photo. Nulle part. Alors que chez le Poulpe ils exagèrent vachement !

Le Poulpe il habite avec ses grands-parents dans la même maison. Les devoirs de la mémoire se font sans avoir à y penser, sans effort, tous seuls. Et pourtant des photos ils en ont mis partout.

Ils ont même une fresque dans les chiottes qui remonte aux dinosaures. Ça compte pour eux l'histoire familiale.

A chaque pas dans la maison ils se rappellent pourquoi ils sont eux et pas un autre. Ils se voient grandir au milieu des plus jeunes, des plus vieux, des déjà morts dont on se souvient et des autres dont on se souvient plus bien. On se souvient d'eux quand même. De tous. On les aime sans se demander pourquoi. Ils s'emmerdent pas dans la famille du Poulpe. Tous les murs sont couverts d'images en noir et blanc ou en couleur. Ils se sourient d'âge en âge. Même les photos d'enterrements elles ont l'air joyeuses. On sourit au photographe pour ceux qui regarderont après, pour leur rappeler de pas oublier d'être heureux.

Dans sa maison on grimpe tout en haut de l'arbre généalogique. On remonte le temps jusqu'aux premières photos dans des médailles en fer rouillé. Elles datent de très longtemps.

La grand-mère les connaît toutes par cœur les photos. Elle peut raconter un bout d'histoire de chacun des personnages. Pour ceux qu'elle connaît moins bien elle invente. C'est pas grave. Le principal c'est qu'on se souviennent. Même en faisant semblant pour faire plaisir ça suffit.

Le Poulpe il a qu'à enfiler ses chaussons et descendre l'escalier pour voyager dans le temps. Il a tous les vieux quand ils étaient jeunes pour lui sourire. Il se pose pas de questions. Il appartient à cet endroit. Et dans cet endroit on s'aime. Il peut pas hésiter puisque c'est sa tête dans le dernier cadre de l'escalier. Un jour, quand c'est lui qui sera vieux, il aura remonté sa photo un peu plus haut pour faire de la place aux nouveaux. Il aura des petits enfants. Il pourra les rassurer en leur montrant les photos des anciens qui leur sourient sans les connaître. Il leur dira : « c'est

la tante machin qui aimait bien la balançoire quand elle était petite ». Alors ses petites-filles, comme elles aimeront aussi la balançoire, elles penseront que la vie est bien faite. Pour les garçons il y aura un oncle truc qui faisait du vélo alors eux ils iront pédaler dans le sens de l'histoire avec un grand H. Ils auront pas seulement le même nom sur leur boîte aux lettres. Ils auront la même famille dans les souvenirs. C'est précieux ça, je peux le dire. On sait mieux ce qui est précieux quand on l'a pas.

Une fois ils ont foutu une photo du Poulpe avec moi qui revenait des truites. On montrait deux gros sourires en tirant la langue, avec notre seau rempli de poissons, les yeux pleins de belle joie. Ils m'aiment bien dans sa famille. C'est gentil de leur part. D'ailleurs le grand-père et la grand-mère du Poulpe veulent bien que je les appelle Papé et Mamée.

Pourtant pour la photo de moi j'ai pas été d'accord. Je l'ai dit au Poulpe. Il l'a répété à ses parents. Je veux pas prendre une place qui foutra le bordel plus tard quand il faudra expliquer qu'on a bouturé un petit inconnu sur l'arbre de la famille. Ils l'ont enlevé parce que c'est des gentilles personnes, qui posent pas de question, et cherchent pas à convaincre un enfant seulement parce qu'ils sont des adultes.

Les boutures qu'on a faites l'année dernière à l'école ont jamais prises de toutes façons. Aucune. Alors ça sert à rien d'essayer avec moi.

Leurs meubles aussi sont là pour leur rappeler qu'on est pas seul au monde. A chaque fois qu'ils attrapent une assiette dans le buffet ils se rappellent du vieux ou de la vieille qui leur a filé. C'est beau de pouvoir se souvenir juste en mettant la table.

Le Poulpe dort dans le plumard où dormait son père et avant son grand-père et avant un arrière-grand-père et ça peut durer comme ça jusqu'à Charlemagne. Un vieux lit métallique qui grince à décorner les bœufs. Avec un sommier en bois pour cacher les ressorts tous rouillés. Avec de la poussière sur le sommier que dès qu'on saute dessus, on tousse et on rigole en même temps. Avec des fausses fleurs fanées en fer pour faire des pétales de rouille sur les montants. Avec des pieds qui doivent imiter les pattes d'un animal du moyen-âge. Avec des dimensions bizarres où on comprend pas bien qui est la longueur et qui est la largeur. Et tellement haut qu'on a le vertige quand on s'y met debout. Parfois le Poulpe il doit se dire que ça l'emmerde. Que le matelas pue les pieds d'un autre. Que sa poussière c'est plein de petits bouts de famille crevée. Il s'en doute pas, il a trop l'habitude. Quand on a trop l'habitude des bonnes choses elles finissent pas plus avoir de goût. Pourtant, tout ça, chez le Poulpe, ça sent la famille. Y'a rien de plus beau et tant pis si ça pue les pieds.

Les parents de Manon Pichard qui est ma meilleure amie et mon amoureuse tiennent la boulangerie du village. Ils m'invitent souvent eux aussi. Ils se doutent de quelque chose pourtant on se cache elle et moi. Les parents, surtout les mamans, ont un drôle d'odorat pour ces choses-là. Et puis moi je sais pas vraiment mentir avec les yeux, et encore moins si c'est les yeux doux.

Ils me disent des choses gentilles, que je suis bien élevé, et joli garçon, et serviable.

Ils me posent toujours les mêmes questions, sur la maison, sur mon père. Je raconte des bobards pour pas que Manon s'inquiète. Elle est fragile tellement ses parents en prennent bien soin.

Chez eux aussi on trouve tout un tas de photos sur les meubles et les murs.

Il y a que chez moi qu'on s'en fout. A la maison y a un seul portrait. Celui d'Ada posé dans un petit cadre de bois sur sa table de nuit. Il date du jour de son mariage, avec mon faux grand-

père français que j'ai pas connu. Il y a déjà les jumeaux sur la photo. Ils ont cinq ou six ans. On se doute pas de ce que ça va donner. A cinq ou six ans on peut être un bourgeon de salaud mais ça ne se voit pas encore. C'est plus tard, vers mon âge à moi, qu'on révèle la vérité. Ada fait une gueule pas possible sur la photo parce qu'avec le noir et blanc, ses yeux vides font deux trous dans la feuille.

Elle fait la gueule à cause des jumeaux à mon avis. Depuis leur naissance elle doit se répéter que tout le merdier c'est la faute de la débâcle des Allemands en 1945. C'est pour ça qu'elle fête pas les jours fériés au monument aux morts.

Ma maman a pas droit à une seule photo dans la maison. Je suis pas sûr qu'on en a gardé une. Je me débrouille en lui inventant un visage avec mes souvenirs de sa voix. A la fin on s'en fout du visage des gens tant qu'on les aime assez.

On pêche à la rivière avec le Poulpe. On y va à partir du mois de mars ou d'avril. On évite l'endroit où je noie les chatons. Le Poulpe il comprend pas : y a une vasque avec beaucoup de truites bien grasses au même endroit. Je sais bien : c'est dans ce bassin que je les coule mes chats. Je les remarque les truites qui doivent se demander ce qu'on fabrique. Quelques chevennes, des gardons et des vairons barbotent en nous matant avec leurs yeux bêtes. J'explique au Poulpe que j'aime pas l'endroit à cause des vaches qui vont y boire. Elles chient souvent en buvant ça donnerait un goût aux truites. Il me croit. Ça suffit. Je lui parle pas des chatons. Il me prendrait pour un monstre alors qu'on est amis pour la vie.

On pêche à la main un peu plus haut ou un peu plus bas. La canne à pêche ça prend trop de temps et ça marche pas aussi bien. Au printemps et l'été on part avec un seau très tôt le matin. On se retrouve en vélo pour se garer à la sortie du village, à l'entrée du champ de monsieur Godard où passe la rivière. On connaît tous les bons coins. Il faudrait un permis mais personne

nous emmerde. D'ailleurs je pense que même le garde pêche pêche sans permis. Dans les petites campagnes on s'arrange. Pour pêcher à la main il suffit de se mettre en slip pour pas se mouiller les habits. On descend dans la flotte là où les poissons aiment se reposer. On longe les berges avec les mains qui fouillent tous les trous.

Notre rivière elle s'appelle la Lys comme la fleur des rois de France.

L'eau froide les premières fois qu'on pêche après l'hiver nous gèle. Ça fait mal au bout d'un moment. On sent plus les pieds, ni les jambes. On a la bite qui rentre dans sa coquille. Le pire c'est les mains. On peut plus les commander. Quand on sait plus à quoi jouent nos mains on sort.

Dans les trous de berge, dès qu'on sent un poisson on lui plante nos ongles dans la peau, on se cramponne. Faut remonter doucement jusqu'à la tête pour passer le doigt dans les branchies. On chope facilement six ou sept truites en une matinée. Dès qu'on en tient une on la jette sur l'herbe pour pas qu'elle s'échappe. Parfois on se gourre et c'est un vieux gardon. On le relâche. A cause de la peur ou de l'émotion je crois pas qu'il vit bien longtemps après. C'est pas si grave parce que dans la nature si y en a un qui meurt ça donne à manger à un autre. C'est différent chez les humains qui se butent uniquement pour jouer sans que personne en profite.

Pour qu'elles souffrent pas on assomme les truites avec un bâton de bois. Au bruit sur la nuque on sait si elles ont leur bon compte. Il faut que ça craque comme une branche de bois sec. Parfois, quand les truites bougent trop, il faut taper plusieurs fois. C'est pas raisonnable de leur part. Moi, à la maison, je me mets en boule et j'attends que ça passe. Elles pourraient comprendre qu'on échappe pas aux bras longs. C'est une loi de la nature. J'ai compris ça moi à mon âge. Une fois assommées on les range dans le seau avec un torchon propre par-dessus pour les mouches.

Plusieurs fois on a proposé à Théo de venir avec nous. C'est l'idiot de l'école sans que ce soit de sa faute à cause de son handicap. Ces jours-là on dit qu'on va à la pêche. En fait, on va seulement à la rivière. Y en a toujours un de nous deux qui doit le surveiller pour pas qu'il tombe à la flotte. On pêche presque pas. On jette des pierres aux ragondins c'est tout. On rigole un peu moins que si on y va que tous les deux avec le Poulpe. Lui, Théo, il adore ça. Il sourit tout le temps. C'est pour ça qu'on continue à l'inviter. De toutes façons, Théo, il sourit presque tout le temps. C'est agréable de voir qu'il se laisse pas abattre à plates coutures par son problème de handicap. Il est heureux. Il a de la chance que ses parents l'aiment autant que son petit frère qui a pas eu d'accouchement difficile.

A la fin de la matinée si on a pris une ou deux truites, on lui donne. En le raccompagnant à sa maison, on dit à ses parents que c'est lui qui a tout pêché tout seul. Il comprend rien et il est fier qu'on soit fier de lui. Il sourit encore plus. Quand il sourit trop il se met à baver. C'est un peu dégueulasse. Au moins il se fout pas de notre gueule quand il est content. Il fait pas semblant, lui. J'aime pas les types qui font semblant.

Les jours normaux, après une vraie pêche à la main, le Poulpe rentre avec le seau plein et on lui cuisine des supers festins. J'en rapporte quelque fois une pour la donner à Clarisse, ma chatte, en la caressant pendant qu'elle la dévore. Quand il m'invite, je les mange chez le Poulpe. Sa grand-mère vit avec eux. Elle les assaisonne avec du beurre et de la farine et du vin blanc. Les repas chez le Poulpe ressemblent à des repas de famille, même avec moi qui suit pas de leur famille du tout. Ça me change de la maison où pourtant personne mange jamais avec nous.

Manon il faut la voir pour la croire tellement je la trouve jolie. Elle pourrait être moche. Je m'en fous. Elle me plait. C'est tout. Ses yeux me regardent comme un gâteau. Deux yeux en forme de pâte d'amande, un bleu et un vert. Des yeux de vairons on dit. On sent qu'elle me regarde

pas pour me faire plaisir. C'est ça qui me plaît le mieux. Ses cheveux plus noirs qu'un merle, en pétard, sans barrette et sans chouchou, cachent toujours un bout de feuille, de mousse, de branche, de ronce, de sale. Elle se marre quoi. Les autres filles bougent à peine avec leur visage tout pâle et leurs tresses toutes nickel. On peut les ranger dans les armoires de la Mamée : elle a des poupées pareilles qui font un peu flipper. Ça prouve que Manon s'en fiche. Elle y va. Elle se cogne, elle se beigne, elle grimpe aux arbres, elle se fait mal, elle a des croutes aux genoux et du noir sous les ongles. La campagne c'est salissant si on aime bien s'amuser.

Manon elle sent comme les croissants qui sortent du four. Un parfum de beurre de boulanger. Ceci explique cela puisque ses parents sont boulangers et un peu épiciers aussi pour dépanner. J'aime trop son odeur parce que l'odeur c'est des molécules. On le sait depuis un cours de sciences. Alors quand je la renifle c'est comme si des petits morceaux d'elles me rentraient par le nez pour finir dans mon cœur.

Les grands-parents du Poulpe ils s'occupaient de l'épicerie avant. Ils appelaient ça un magasin général à cette époque. Ils sont à la retraite aujourd'hui. C'est la boulangerie qui rend service maintenant. Ils ont quelques conserves, des pâtes, des légumes des fermiers du coin, un bout de fromage, des bonbons et des pétards. Les grands-parents du Poulpe trouvent que c'est pas pareil. J'en sais rien. Je m'en fiche un peu en fait. On s'habitue à ce qu'on a.

Avec Manon il pourrait y avoir demain une bonne guerre nucléaire comme au temps du Japon. Si on restait les seuls survivants ça nous irait tout pareil. Elle regretterait ses parents qui font ce qu'ils peuvent de leur mieux. Ils le font bien d'ailleurs. C'est pas grave puisque je m'occuperais d'elle. Je lui ferais des blagues. Je pêche. Je sais où ramasser des fruits. J'ai vu comment le père Godard cultive trois salades et deux radis. Comment les grands parents du Poulpe élèvent des lapins et un cochon. Je reconnais les bons champignons tout seul. Le papa de Manon m'a appris. Il m'a offert son guide des champignons qu'on lui avait donné à la pharmacie pour que je puisse réviser.

En gros si ça pète Manon et moi on aurait des truites, des fruits, des champignons, des lapins, quelques légumes et un cochon. On manquerait de rien. Il peut en pleuvoir des bombes atomiques. On est prêts.

On est petits en plus. On aurait le temps d'apprendre le reste pour quand on serait adultes. On s'en sortirait pas pire qu'aujourd'hui. Surtout moi.

J'adore faire rire Manon. Dès que je fais rire Manon je deviens son centre du monde. Elle rigole sans bruit. Le même silence que les ruisseaux presque secs pendant l'été qu'on entend que si on les regarde. Un petit rire de souris. A chaque rire de Manon je me guéris une baffe de mon père. Manon c'est mieux qu'un médicament.

En fait elle me lèche mes blessures au sens figuré du terme. Elle me fait du bien simplement d'être là dans le même monde que moi et à la bonne époque. Ça me met du beurre dans mes épinards.

J'adore aussi lui sécher ses larmes même si je préférerais qu'elle pleure jamais bien sûr.

De toutes façons, j'aime tout chez Manon, et ce que j'aime moins je le prends aussi.

On fait le marché avec la grand-mère du Poulpe le dimanche après la messe. La grosse femme du patron de la boucherie nous dit à chaque fois « y'en a un peu plus je vous le mets quand même ». Alors on dit « oui » en rigolant. Moi c'est pareil. Je prends tout et si y en a un peu plus je le prends aussi. Manon prononce mal les choses par exemple. Elle a un cheveu sur la langue. C'est carrément toute une perruque. Je fais plus vraiment attention puisque l'amour rend aveugle. Je l'aime en entier sans me chercher d'excuses.

J'ai l'air de me plaindre à tout raconter, mon père, mon oncle Emile...En fait je préfère tellement Manon, dans la vie, à tout le reste, que les baffes me bouffent pas mon plaisir. Pendant

leurs colères noires à la maison, si je crois que je vais en crever j'arrive à me retenir pour la retrouver le jour d'après.

C'est grâce à elle si j'ai pas osé rien faire ce soir au moment où l'oncle Emile a voulu m'apprendre le savoir-vivre.

Je suis son fiancé à Manon. Et elle c'est ma fiancée. Rien que ça, ça me donne toute la force qu'il faut pour être heureux.

Je lui raconte rien de ce qui se passe à la maison. Elle a pas l'âge de ces conneries. Elle voudrait faire quelque chose sans pouvoir si elle savait. Ça la rendrait triste. Je serais triste qu'elle soit triste à cause de moi. Mes bleus lui font croire que je suis casse-cou. Je le suis, casse-cou, donc j'ai pas l'impression de lui mentir.

Tout le monde se doute un peu de nous à l'école. Nous on est discrets pour pas qu'on nous emmerde. Le Poulpe est au courant, et c'est le seul. Il se tait mieux qu'une tombe de monsieur Jovanovic. Je lui ai confié aussi à lui, à monsieur Jovanovic, sans qu'il rencontre Manon. Un jour il la verra puisqu'il faut que je la présente à maman dans le cimetière.

Moi et Manon on veut pas le dire pour mieux en profiter tous les deux. Les choses secrètes ont un parfum différent. Un parfum de croissant au beurre.

Un enfant du village, un plus grand, en sixième ou en cinquième, se foutait de la gueule de Manon tous les jours en la croisant. Elle prononce mal les choses, c'est pour ça. Il la suivait quand il revenait du collège et elle de l'école, en l'imitant encore pire qu'elle parle. Il lui disait « cha va, Manon des chourches... » et plein de conneries pas si graves. Pourtant ça l'a rendue malade. J'étais allé la voir chez elle, elle pleurait. Elle avait plus le courage de s'en foutre.

C'était impossible de la reconforter. J'ai essayé de lui faire passer le chagrin en faisant le con. Elle riait seulement pour me faire plaisir. Ça réglait rien du tout pour elle.

A l'école y a une consigne de harcèlement scolaire pour que les crétins, Théo par exemple, se fassent pas, en plus, taper dessus pendant la récréation. C'est bien pour Théo. Il a besoin qu'on fasse attention à lui. C'est fragile un handicapé de naissance. Le problème c'est que quand un élève est au collège et l'autre à l'école, on a pas de consigne.

Il s'appelle Maxime Lefort celui qui embêtait Manon. Je connais bien son père. Il prend des canons au bar presque tous les matins. Un habitué. Pas le pire. Quoique si puisqu'en fait ils sont tous pires.

Monsieur Pichard, le papa de Manon, il avait parlé au père Lefort. Ça l'avait fâché parce que l'autre avait rigolé. Je lui avais pourtant expliqué que discuter avec un gars du bistrot c'était de la confiture aux cochons.

J'ai décidé de m'en charger.

Maxime était pêcheur. On le croisait souvent avec ses bottes et sa canne. On discutait parfois. Il faisait le fier. Il cranait avec son moulinet tout neuf. Il allait tout au bout d'un champ encore après le champ d'honneur, en suivant la Lys jusqu'à la forêt. Celle où chasse parfois son père avec d'autres gars du bistrot. Il avait une sale tête. Celle de tous les collégiens du coin, avec des boutons sur la gueule, une moustache pas finie, des bagues aux dents et un air débile.

Maxime pêchait presque tous les samedis matin. J'y suis allé moi pour le voir. Pour lui parler. Très tôt. On pêche souvent mieux de bonne heure. Peut-être que les poissons dorment eux-aussi et qu'on les choppe mal réveillés. J'avais quitté la maison avant six heures. J'ai reconnu son vélo, à Maxime, dans le chemin. Il avait un VTT bleu et jaune fluo qu'on pouvait pas louper. Il faisait encore très sombre. Il marchait au loin avec une lampe de poche, ses bottes, une canne, et un grand filet qu'on laisse dans l'eau, qui dépasse à la surface où on met les poissons qu'on

attrape. Il tenait avec tout ça une bêche pour choper des vers de terre. J'ai pédalé de toutes mes forces pour faire le tour et entrer par le bois. J'ai planqué mon vélo dans un buis. J'ai couru sans faire de bruit. Je connais la forêt par cœur puisqu'on y cueille les champignons sans se faire voir. Il faisait à peine jour. J'aurais pu faire le trajet les yeux fermés. Je suis le seul qui connaît autant cette forêt sur les doigts de ma main.

Je l'ai aperçu à travers un buisson. Il remplissait un pot de confiture avec des appâts. Il plantait sa bêche, retournait une motte, vérifiait qu'aucun ver se barrait au fond du trou, puis il cassait la motte en deux et fouillait dedans avec les doigts. De temps en temps il tirait un spaghetti gras et rose presque violet pour le mettre avec les autres dans son pot. J'ai attrapé un bâton plus grand que moi, de bois mort, dur et sec. Maxime m'avait pas repéré. Sa lampe de poche était éteinte. On y voyait assez pour chasser des vers de terre même s'il faisait encore sombre. Je me suis approché plus doucement qu'un indien. Il se penchait à quatre pattes au-dessus d'un trou quand je lui ai envoyé un coup de bâton de toutes mes forces. Sur la tête, pareil que le père du Poulpe avec le cochon le jour de la fête au cochon. Ça a fait tellement de bruit que les quelques vaches au-dessus ont toutes tourné la tête. Il est tombé le visage dans son trou. Assommé. Je l'ai tiré par les pieds jusqu'à la forêt. Le plus dur ça a été de le passer sous les fils barbelés. Il saignait un peu de derrière la tête. Pas grand-chose. Je l'ai déshabillé en entier. A poil. J'ai débobiné tout son moulinet autour de lui et d'un arbre pour l'attacher. Saucissonné comme le lard fumé chez les grands-parents du Poulpe. Faut serrer vraiment fort sinon tout se barre à l'intérieur dans le fumoir.

Tous les ans les grands-parents Roulliet, les grands-parents du Poulpe, ils tuent le cochon. Faut voir la fête. Tous leurs copains de leur âge sont invités. Quelques voisins avec ça. Les cousins du Poulpe aussi, surtout Max qui est en cinquième et qui nous a déjà appris à nous branler en regardant les films de cul sur l'ordinateur de la maison. Bien sûr, moi, j'y suis à chaque fois.

Chacun amène une quiche ou un taboulé ou un gâteau ou du vin blanc ou autre chose à partager. Dans la cour ils installent un buffet géant. On a qu'à se servir. On bouffe toute la journée en gros.

Le père du Poulpe doit déjà assommer le cochon avec un marteau en bois plus grand que moi. Le Papé s'en chargeait avant. Il peut plus à cause d'un rhumatisme. Le cochon est enfermé dans une cage avec un drap par-dessus pour le garder dans le noir. On le libère. La lumière l'aveugle. On se rend compte de ce que ça fait quand on ouvre les volets le matin. Il bouge pas tant qu'il y voit rien. Le père du Poulpe a pas beaucoup de temps pour en profiter. Il se met par-dessus, presque à califourchon, sans s'asseoir. Les vieux avec leur verre de vin ils rigolent en voyant le spectacle. Ils rigolent pour un rien ces vieux-là. Même avant d'avoir bu tout le vin blanc ils rigolent pour un rien. Ils sont heureux. Ça les rend beaux. Ça fait plaisir à voir des vieux comme ça parce que moi ça me plairait peut-être pas d'être si vieux.

L'arrière-grand-mère de Manon par exemple, elle veut pas crever alors elle chie partout dans une maison de retraite.

Ensuite le père du Poulpe il lève le marteau le plus haut qu'il peut. Pan ! Il lui met en plein dans la gueule. Il faut se dépêcher quand le cochon tombe. On attache ses jambes deux par deux avec de la corde. On le porte sur une table. Le grand-père avec un grand couteau lui perce un trou dans le cou. Généralement le cochon ça le réveille un peu. Tous les costauds se couchent sur lui pour pas qu'il foute le camp. Le sang gicle dans un seau où la Mamée touille avec sa main sinon ça fait de la gelée et on peut plus faire le boudin. Là il gueule le cochon. Un cri qu'on entend dans tous les villages autour je suis sûr.

Le Papé m'a promis qu'il souffrait pas grâce au coup de marteau dans la gueule. Il est vieux. Il sait de quoi il parle.

Pourtant le cochon il nous regarde dans les yeux si on s'approche. La même façon que Théo, le copain débile de l'école, quand il se fait taper dessus. Une façon qui comprend rien mais qui comprend quand même que c'est pas bien ce qu'on lui fait. Je laisse jamais les autres taper Théo. C'est pas du jeu de taper sur lui. La vie lui a déjà assez tapé dessus à sa naissance.

J'aime pas trop son regard au cochon au moment où il crève. J'ai l'impression qu'il m'accuse. Qu'il me dit que c'est ma faute. Pourquoi moi plus qu'un autre ? Je suis juste là. Pareil que tous les gars qui regardent sans participer. Si j'étais pas là ça serait la même affaire pour lui.

Il faut bien dix minutes pour qu'il arrête de bouger. C'est long dix minutes pour crever. On le crame ensuite avec un chalumeau, on lui rase les poils brulés, on lui enlève les ongles de pieds, on le lave au jet d'eau, jusqu'à l'intérieur des oreilles, on lui coupe la tête, on le pend la tête en bas à la poutre du garage, on lui ouvre le ventre avec un couteau en faisant attention de pas percer la merde, on enlève tout ce qu'il a dans le bide et on le scie en deux. Après tout ça on démarre les saucissons. On doit couper des minuscules lardons de gras et de maigre comme ils disent. Ça dure toute la journée à découper, à rigoler, à manger. Les vieux, ils chantent des chansons dégueulasses pour qu'on se marre encore plus. Souvent avec le Poulpe on participe au début pour se dire qu'on a le droit de tout dévorer le buffet. Puis on se casse pour jouer. On revient goûter le boudin au moment où sa grand-mère nous appelle. Elle en a toujours mis un bout de côté pour nous. A la fin de la journée on aide pour les rillettes ou pour mettre le doigt sur les ficelles des doubles nœuds du lard fumé.

Ils se régalaient toute l'année avec un seul cochon la famille Roulliet.

Maxime Lefort je l'avais assommé comme un cochon et serré bien fort comme un lard fumé contre un arbre avec le fil de son moulinet. J'avais tout débobiné. Il était là devant moi. Le cul nu assis sur une fourmilière. J'ai déchiré son t-shirt pour lui faire un bandeau. J'ai attendu à

côté qu'il se réveille. Il a commencé à remuer parce que les fourmis lui grimpaient partout dessus, et bientôt dans le trou de balle. Il s'est mis à crier tout d'un coup. Je lui ai mis un nouveau coup de bâton sur le bide. Il a eu le souffle coupé. J'ai dit dans son oreille : « t'emmerde qui tu veux, pas Manon Pichard ». J'avais changé ma voix en la faisant très grave. Je l'ai laissé là, à beugler comme un cochon qui saigne.

J'avais rien prévu en me levant ce matin-là. Je savais simplement que je trouverais bien quoi faire. Fallait juste que j'aie le retrouver, Maxime Lefort. Après, tout ça s'est passé sans y penser.

A la fin j'ai couru hyper vite, repris mon vélo, traversé tout le village. Je me suis arrêté à la boulangerie. Elle ouvre tôt. J'étais presque à l'ouverture. Monsieur Pichard a rigolé en croyant que j'étais tombé de mon lit. Manon dormait encore. J'ai commandé une baguette, trois croissants et trois pains au chocolat. J'avais oublié mon argent. Le papa de Manon a encore rigolé en disant que j'avais dû me cogner la tête en tombant du lit. Il m'a tout offert. J'ai promis que je reviendrai pour payer avec mon argent.

J'ai repris mon vélo. Je suis allé frapper chez le Poulpe. La Mamée m'a ouvert. Je lui ai dit que j'apportais le petit-déjeuner pour les remercier de toujours bien s'occuper de moi. Bien sûr, elle m'a dit qu'il fallait pas, par politesse.

J'ai attendu avec elle et le Papé. Les deux parents du Poulpe sont arrivés après. La Mamée a eu le temps de faire la messe et de revenir à la maison. Vers huit heures ou huit heures et demie mon copain nous a rejoint la cuisine, assez surpris et plutôt heureux de me voir. On a partagé le petit déjeuner. Ensuite on a joué dans sa chambre. Il a proposé d'aller à la pêche. J'ai dit qu'il était trop tard, qu'on prendrait rien, qu'on irait demain. Je suis sorti de chez eux que pour rentrer déjeuner chez moi.

Des gens qui se baladaient en forêt ont trouvé Maxime Lefort vers midi. Il gueulait encore. Il y a eu une enquête des gendarmes. On a convoqué le père de Manon. J'ai dû témoigner que c'est lui qui m'avait servi le petit déjeuner de bonne heure.

Les gendarmes ont rien trouvé.

Manon est guérie.

Maxime Lefort a arrêté la pêche.

J'ai raconté cette histoire à personne pour pas me vanter de veiller sur elle en secret.

Tous les matins, on part à l'école à vélo avec le Poulpe, tous les jours, pendant l'année scolaire. Pourtant on pourrait y aller à pied tellement c'est tout près. Il peut neiger ou pleuvoir... nous on sort le vélo. Je l'attends à l'abri sous l'église en haut des escaliers avant huit heures. Il habite de l'autre côté de la place, derrière l'église. On voit la place du village depuis sa chambre au premier étage, et, en se penchant un peu, on aperçoit l'entrée du bar. Si huit heures sonnent dans le clocher, et qu'il est pas là, je file de mon côté, tout seul, pour pas être en retard. Sinon il fonce de chez lui sans s'arrêter. Je dévale les marches de l'église à sa poursuite et on fait la course. On traverse la place, on dépasse l'école, on essaie de faire péter le radar de vitesse, on passe le pont au-dessus de la Lys, on fait le sprint au panneau à la fin du village. Ensuite on fait le chemin en sens inverse. On rentre en se tenant par l'épaule. Le Poulpe est plus fort que moi à vélo. En plus il a un vélo tout neuf et moi j'ai que son ancien vélo à lui. Il me laisse parfois gagner. Je fais semblant de pas m'en rendre compte pour pas lui faire de la peine.

L'école du village accueille les gosses des autres villages qu'ont pas d'école chez eux. Ça prouve qu'on a du bon cœur à Lullin.

Ma maitresse, mademoiselle Lenoir, est une mademoiselle qui a largement l'âge d'être mieux que ça. Elle reste mademoiselle pour faire joli. Elle nous aime tellement qu'elle change de classe tous les ans pour rester avec nous. Pour rigoler on la félicite à chaque fin d'année qu'elle redouble pas. Ça sera pas vrai l'année prochaine puisqu'on part au collège.

Manon, le Poulpe et moi, on a toujours été dans la même classe. Depuis la maternelle. On est une belle bande. On ira au collège ensemble et on se quittera jamais. Je me marierai avec Manon. Le Poulpe sera le témoin du mariage.

Dans notre école y a l'équipe de ceux qu'ont les ongles propres. Ça leur fait un bord tout blanc au bout des doigts. C'est ceux-là qu'ont pas de noir sous le nez ni de croutes aux genoux. Ils prennent soin de leurs affaires, ils économisent leurs godasses. Ils portent plus leur pantalon dès qu'il a un trou. Ils ont été élevés ailleurs. Ça se voit. Leurs parents roulent dans des voitures neuves pour aller bosser en ville. Ils sont chiants. Ils ont peur de tout : de la pluie, de la neige, de la boue, des ronces, de se marrer. Nous on s'en fout partout tellement on s'amuse. Et on les emmerde.

Par exemple, tous les trois on ramasse des bouses bien fraîches quand les vaches sont au pré. On les fout dans un grand seau avec une pelle. On remplit le seau avec quatre ou cinq belles bouses. Faut qu'elles soient encore vertes et fondantes. On va chez les gamins qui sont trop propres pour être vrais, on démoule un gros pâté de merde, on y colle un pétard taille quatre, on allume la mèche avec le briquet du Poulpe, on sonne, on se taille en courant et on regarde de loin en se planquant un peu. Ça explose. Boum ! Des confettis de bouse de vache... Une fois y'en a un qui a ouvert au moment où ça pétait. J'ai jamais autant rigolé de toute ma vie. Un garçon de la classe, Jean-François, qui mérite pas d'avoir notre âge tellement il est chiant. Y a qu'à voir son prénom... Repeint du sol au plafond il était Jean-François. Des pépites de bouses

dans les narines et les cheveux. Et un nouveau crépi en merde de vache pour l'entrée de sa maison.

Le lendemain il est venu avec ses parents et avec monsieur le maire à l'école pour nous dénoncer à ma maîtresse et au directeur. Ça a fait un bordel. Son père se prend pour un autre. Il porte les mêmes costumes que les croque-morts des pompes funèbres générales qui servent à porter les cercueils sur leurs épaules en faisant semblant d'être tristes. Il nous montrait du doigt en nous traitant de sales gosses mal élevés. Il disait que son fils était traumatisé. Jean-François se forçait à pleurer en imitant les pleurnicheuses qui ont le nez qui coulent et des allergies dans les yeux. Sa mère aussi faisait semblant de chialer en disant qu'ils allaient devoir déménager pour soigner Jean-François qui garderait des traces toutes sa vie.

Le maire a de grosses joues toutes rouges qui ressemblent à celles du grand-père du Poulpe quand il a trop mangé à la fête du cochon. Le maire il doit bouffer un cochon entier tous les jours à la mairie pour être aussi gras. Il nous a pris à part pour faire un sermon d'hypocrite, que ça se fait pas, qu'on veut pas de voyous à Lullin, qu'il est officier de police municipale, que si c'est nous il finira par savoir, qu'on a qu'à se dénoncer, que si on continue il mettra des caméras, que si c'était pas nous c'était pareil.

Je l'aime pas trop le maire. Il débarque souvent à l'école simplement pour nous passer la main dans les cheveux. Je déteste les gens qui font ça parce qu'ils font la même chose avec les chiens juste pour faire sympa devant leurs maîtres.

Il s'arrête parfois au bistrot pour serrer la louche comme il dit. On voit bien qu'il a rien à voir avec les clients habitués. Il fait semblant. J'aime pas les gens qui font semblant. Il prend une bière. Il la finit jamais. Ceux qui savent pas bien regarder ils pensent qu'il en a quelque chose à foutre. C'est faux. Il s'en branle de tout ça. Il se les roule dans la farine. Il raconte que le bistrot c'est là où bat le cœur du village. Carrément ! On est tous malades du cœur si c'est le

bistrot du grand cèdre qui montre l'exemple. Il dit qu'il faut que les gens puissent se rencontrer. Ça lui a manqué de pas pouvoir se rencontrer quand tout était fermé pour les gestes barrières. Il félicite Paupiette qui a une meilleure mine. Il remercie mon père de pas compter les heures. Il leur tape dans le dos, les appelle par leur prénom, pour faire copain-copain. A chaque fois il refait le même blabla. Les habitués ils s'en rendent pas compte. Ils retiennent rien. Au moment qu'il part ils disent tous que ça fait un bon maire.

Moi c'est différent. Je retiens tout. Je vois bien son petit ménage.

Ils ont fait les élections pendant les confinements. Tous les connards du bistrot disent qu'ils ont voté pour lui. Il a arrêté de venir depuis qu'il a été élu.

Le papa du Poulpe dit que c'est qu'une pompe à merde. Il utilise plein d'expressions pour nous faire rire. J'aime bien les bonnes expressions qui font qu'on comprend tout de suite et qu'on se marre bien. Il dit aussi par exemple qu'on doit garder ses forces pour chier quand on s'énerve. Alors on s'énerve plus puisqu'on rigole.

Le père de Jean-François, avec le maire, ils voulaient prévenir nos parents. Moi ça m'a moins fait marrer. Manon a raconté qu'on avait passé le mercredi après-midi chez elle à regarder des dessins animés en bouffant du gâteau. Ils avaient qu'à appeler sa maman. Ils ont appelé sa maman. Elle nous a couvert. Le soir elle nous a passé un savon bien sûr, avec un œil qui rigole un peu. On a promis de pas recommencer de sitôt. Pour le moment on tient parole. Quand on croise Jean-François on se bouche quand même le nez pour que la fête continue.

Un autre jour on a fait bouffer des crottes à Jennifer, une qui s'habille en princesse tous les jours, avec des boucles d'oreille, des cheveux bien peignés et même du parfum. Le Poulpe a des clapiers derrière chez lui avec des lapins. Il a ramassé quelques crottes qui font des boules noires. Une sorte de pâte à modeler. Il trouvait ça dégueulasse et c'est moi qui les ai découpées

en petits berlingots. On a fourré toute une boîte de cachou. Jennifer a pas trouvé ça bon. Elle croit qu'elle déteste les cachous depuis.

Une autre affaire qui nous occupe c'est les escargots dans les boîtes aux lettres. Pendant les vacances, on en ramasse quelques-uns bien gras. Avec, on bourre les boîtes aux lettres de ceux qui sont partis. En revenant tout leur courrier est bouffé. Parfois même on vient y coller un bon pétard après deux ou trois jours de festin. Il leur reste plus qu'à tout nettoyer...

On emmerde un peu le monde, gentiment. Sans méchanceté. Pour s'amuser.

Je pourrais en raconter encore des mille et des cents. On a l'imagination qu'on mérite, et nous, on a bien mérité pour les conneries.

On est toujours fourrés tous les trois, Manon, le Poulpe, et moi. Ensemble comme les doigts de la main.

J'aime bien l'école. Pour les copains. Pour pas avoir à rester à la maison. On y apprend un tas de trucs en plus. Les maths me plaisent beaucoup parce qu'on peut avoir raison, et un point c'est tout. Ils disent que c'est une science dure au sens où ça se discute pas. On a raison ou on a tort, pas besoin de l'épiloguer. Deux et deux font quatre et deux droites parallèles se toucheront jamais. C'est comme ça. C'est beau comme la vérité. C'est géométrique. C'est aussi orthogonal que moi comme dit mademoiselle Lenoir pour me féliciter.

Ma maîtresse nous a par exemple expliqué la statistique qui permet de savoir si on va faire un double six. Ça veut dire qu'on peut prévoir l'avenir avec des maths. Même un tout petit peu ça fait déjà beaucoup.

Quand on fait du français, j'arrive toujours à épater la maîtresse avec des mots pas de mon âge. C'est grâce à monsieur Jovanovic. L'autre jour j'ai trouvé que le héros m'avait l'air un peu

« machiavélique ». Alors là, pardon ! Elle m'a carrément passé du laurier. J'adore ça, faut avouer, les bons mots aux bons endroits. C'est de la politesse la précision des mots.

A l'école on a vu une grenouille de l'intérieur pour se rendre compte de comment ça fonctionne. On l'avait démontée et épluchée en tenant ses épidermes avec des punaises. On aurait dit un Légo, avec le plan et tout. C'est moins magique que ce qu'on pense de vivre si on peut tout démonter, voir les pièces, les mécanismes, changer les piles, tout remonter et roule ma poule. Tant qu'on meurt de vieillesse c'est qu'on aura pas tout compris alors il restera au moins cette magie-là.

L'école démarre à huit heures et demie. Le portail ferme dix minutes avant. Le matin et le soir c'est le directeur qui surveille pour savoir qui entre et qui sort. Il est gentil et sévère à la fois le directeur. Je sais pas comment il fait. C'est pour ça qu'il est directeur. Après avoir fait la course avec le Poulpe, on gare nos vélos sous le préau devant l'école, à l'abri pour quand il pleut. On a des cadenas à code avec le même code puisqu'on a choisi nos années de naissance. On pourrait décider de pas les attacher. On le fait pour prendre tôt des bonnes habitudes, comme se brosser les dents de lait.

La cour est assez grande avec un coin secret. Les maitresses boivent leur café devant la salle d'activité donc personne nous surveille à cet endroit. C'est là qu'on voit les culs des filles qui veulent nous faire plaisir.

A la récréation on fait toujours ce qu'on veut. Personne nous force à rien. Au collège on aura des vraies activités obligatoires il parait. Il y aura surtout les grands. Des qui ressemblent à Maxime Lefort sans avoir eu le cul bouffé par les fourmis pour leur apprendre à se calmer. Ils voudront nous emmerder. On reconnaîtra ceux qui finiront au bistrot du grand cèdre simplement à ça. Ceux qui se sentent fort avec des plus petits.

Le midi on mange à la cantine. C'est ni bon ni mauvais. On est entre nous. Et ça c'est chouette. Souvent la dame de cantine nous file du rab. Une assiette de frites ou un dessert. Il suffit de demander gentiment. A la cantine y a un responsable de table qui sert les autres élèves et passe l'éponge et le balai à la fin. Quand c'est moi j'en profite toujours un peu pour faire le con. L'autre jour j'ai dit « tu trouves pas qu'elle pue un peu la purée » à celui qui était assis à côté de moi. Franck c'était, un CM1 sympa, très fort au foot. Il a reniflé en s'approchant. Je lui ai appuyé la tête dans la purée. Il en avait partout. Tout le monde a rigolé. Même lui il a trouvé ça marrant. J'ai été puni évidemment. Je le savais avant que je serais puni. Ça valait le coup. J'ai du tout ranger à la fin et m'excuser à la dame de cantine. Elle m'a souri. Elle m'a dit qu'elle s'en foutait. Ça lui faisait plaisir un peu de compagnie pour passer le balai. Elle m'a offert un beignet. Je l'ai mangé derrière la cuisine pendant qu'elle fumait sa clope.

Le soir je reste pas après l'école. Y a le périscolaire pour ceux qu'habitent loin ou qu'ont les parents qui bossent tard. Le Poulpe et moi, en général, on va chez lui. On goute tous les deux avec sa grand-mère. On a des BN qu'on trempe dans le lait pour qu'ils deviennent tous mous. Les gâteaux fondent et à la fin y a comme de la vase dans le fond du verre. Après le goûter on va jouer dans sa chambre. On échange des cartes, on joue aux Légo ou aux planchettes. On regarde des films de cul sur l'ordinateur aussi, souvent. D'autre fois je raccompagne Manon chez elle en vélo pour lui rendre service, et parce que ça me fait plaisir.

Quand je rentre à la maison je fais mes devoirs dans le bar. Quand j'ai fini, du lundi au jeudi je mets la table et je prépare à manger quelque chose. Quand je le fais pas ou si je suis en retard pour diner je me prends une belle branlée. Le vendredi c'est différent parce que le bistrot ferme tard. Alors je dine seul avec Ada qu'est pas du genre à lever sa main plus haut que sa tête. On regarde la télé et on parle pas beaucoup. Je vais me coucher juste après en général.

Mon père, je l'aide au bistrot tous les étés depuis que j'ai sept ou huit ans. Et pendant les autres vacances scolaires. Il faut dire qu'à sept ou huit ans on m'en demandait déjà pas mal. Je dis sept ou huit ans parce que mon père disait ça aux clients du bistrot. « Le petit fils de pute, il a sept ou huit ans ». Il ajoutait presque toujours que j'avais été son cadeau de Noël dans le fond de son trou du cul puisque je suis né le lendemain de Noël. Aujourd'hui j'en ai dix presque onze. Y'a rien qu'a changé. Tu parles...Je suis toujours son petit fils de pute de sept ou huit ans. Je suis grossier par précision. Là je récite alors on peut pas faire plus poli. Les clients qui sont des habitués rigolent pourtant à chaque fois quand mon père raconte ça. Faut voir les animaux en même temps. Les vaches du père Godard, celles qui sont à l'étable à la sortie du village l'hiver et dans leur champ l'été, ont l'air plus intelligentes. Elles ont presque l'air *callipyges* comme dit monsieur Jovanovic qui connaît un tas de mots. Les poivrots qui avaient pas entendu ils riaient quand même par réflexe conditionnel. Pour pas donner l'impression de pas avoir compris.

Je déteste les grandes vacances. Le Poulpe part deux mois à la mer, à la montagne, à l'étranger, partout sauf ici. Ses parents et ses grands-parents ont un camping-car magnifique. On a parfois le droit d'y dormir tous les deux dans leur cour. Ils foutent le camp pour les grandes vacances. J'ai jamais pu les accompagner alors qu'ils m'invitent parce que mon père veut pas.

Manon, elle, elle va chez ses deux grands-mères tout le mois d'aout.

Et puis moi, de toutes façons, je dois aider au bistrot.

J'y passe presque tout mon temps. Je m'échappe seulement quelques heures au début de l'après-midi pour aller aider monsieur Jovanovic au cimetière.

Je nettoie les verres, je sers les habitués, j'entends leurs conneries, je passe l'éponge sur le bar, dans la cuisine. On fait un peu à manger parfois. On cuisine des choses simples parce qu'on est ce qu'on mange, comme on dit. Avec nos habitués on se contente de peu. On fait des omelettes.

La carte propose d'autres plats, plus chics bons genres, mais on les a jamais répétés. On saurait pas comment s'y prendre si un client les commandait à la carte. Comme on a pas de clients et seulement des habitués ça règle le problème.

La carte date de maman qui devait aimer cuisiner.

On propose des œufs durs sur le comptoir. J'ai oublié ça tout à l'heure : les habitués sentent l'œuf dur. Il faut avouer que c'est pas une odeur qu'on a envie de sentir. Mais bon...les œufs j'adore ça, surtout en les tapotant sur le sel que je verse sur la peau entre mon pouce et mes doigts.

La plupart du temps je me charge des omelettes quand je travaille au bar parce que mon père et mon oncle ça les emmerde. Ils me demandent d'aller faire les omelettes sans bonjour ni merci. Pour me marrer, je crache dedans des glaviots plus gros tu meurs. Des glaviots qui arrivent à me faire croire qu'ils sont vivants tellement ils respirent la bonne santé. Des glaviots à montrer dans toutes les écoles de glaviot. Je renifle à plein nez pour décoller tout plein de morvine. Je garde ça bien au chaud sous la langue pour que ça fasse monter la bave. Ensuite je brâme comme le cerf qu'on entend dans notre chambre comme si on y était en automne. Je gratte tout ce qui va de la gorge à la poitrine. Je me retrouve avec un fruit de mer plus royaliste que le roi. Je mets tout de côté dans ma bouche jusqu'au dernier moment. Je casse les œufs, j'ajoute le lait ou la crème, je fouette en salant et en poivrant. Quand le mélange a l'air assez mélangé, je crache mon œil dans le bouillon. Ça me donne des hauts les cœurs. Les habitués trouvent ça bon.

« Bien baveuses les omelettes du petit fils de pute », ils disent. Tu parles ! Elles peuvent...

J'essaie de me sauver du bistrot le plus souvent possible. J'y ai que des mauvais souvenirs. En vrai j'en ai quelques bons qui datent de maman. Sauf que je les ai oubliés.

Dès que je passe sous son nez mon père il me colle une tarte. Une patte d'ours derrière la nuque. Pour rappeler qui est le chef. J'ai vu des familles où c'est un geste câlin. Chez le Poulpe, son Papé il nous fait ça. En rigolant, sans appuyer, avec un mot gentil : « ça va couillon ? » par exemple. Encore une question de bien prononcer les gestes. Chez moi c'est pour me faire passer pour une particule élémentaire. En même temps mon père ça lui donne un sentiment d'existence. Je m'en fous parce que les plus importantes c'est les particules élémentaires. On a vu ça à l'école. Avec des particules élémentaires on peut facilement construire le cosmos.

Pour me venger de tout ça je carotte dans la caisse. Y a pas de risques parce que mon père et mon oncle ils font pas vraiment les comptes. Je sais même pas s'ils savent compter après trois. Jusqu'à trois je me souviens qu'ils savent...c'est pas bon pour moi quand ils comptent jusqu'à trois. Avec l'argent que je leur pique je régale les copains à l'école. On va faire le plein à la boulangerie Pichard, celle des parents de Manon.

Faut marcher quelques minutes pour aller à la boulangerie. On prend pas le vélo puisque les autres copains en ont pas tous. On y va pour le goûter. Parfois même que c'est Manon qui tient le magasin pour de bon. Ses parents la laissent faire. Ils lui font confiance. On lui achète des pains suisses, des bonbons ou des pétards. Moi je prends des brioches à la praline. Elle garde une pièce ou deux pour elle.

Je dépense jamais tout. Je garde toujours quelques pièces pour en donner aux filles qui baissent leur culotte, en remerciement. Quand elles veulent pas je les force pas et je garde la monnaie. J'ai appris en payant qu'elles ont de jolis culs bien aimables. Manon surtout avec qui je me suis toujours bien entendu. Entre nous deux y a un sacré atome crochu puisqu'on est amoureux.

On se plaît avec certains et pas avec d'autres sans raison. Moi c'est avec Manon. C'est bizarre. Tant mieux. Les raisons ça sert à rendre les choses obligatoires.

On peut pas aimer quelqu'un obligatoirement. Si je dis ça, et que j'explique comment je déteste mon père, il y en a toujours un pour répondre que c'est mon père, que je peux pas dire ça, que sans lui je serais pas là, qu'il faut aimer sa mère et son père, que sinon c'est un péché des dix commandements et d'autres conneries. Ils croient que je fais mon intéressant. Qu'on échange un jour, je prends leur papa et je leur laisse mon père....

Avec Manon on s'aime bien depuis des années. On se retrouve tous les deux. Pas souvent pour que les autres se foutent pas de notre gueule. Le Poulpe pourrait balancer mais c'est mon meilleur copain. De temps en temps, je la prends sur mon vélo pour la raccompagner chez elle. Elle s'assoit sur la selle pendant que je pédale en danseuse. Ça fait un peu pédé « en danseuse ». C'est tout le contraire. On fait la danseuse quand c'est plus dur. Pour pas tomber, ses bras tous maigres me serrent dans leurs bras. C'est les meilleurs moments dans la vie quand je l'empêche d'avoir peur parce qu'elle me fait confiance. On dépasse la boulangerie jusqu'au petit bois à la sortie de Lullin. Pas celui où Maxime Lefort s'est fait bouffer le cul par les fourmis. Un autre.

Je lui ai construit une cabane. Pas grand-chose. C'est la sienne. On s'y sent bien. On la répare. Surtout moi. C'est mon rôle. On y passe le temps ensemble pour le plaisir. Parfois on mange un goûter attrapé à la boulangerie de ses parents. Le plus souvent on fout rien. On est là pour être ensemble, pas besoin de s'inventer une excuse. On est plutôt bavards quand on fait les quatre-cents coups à l'école avec le Poulpe. Pas seuls tous les deux. On a rien à se prouver. On saurait pas comment se le dire. C'est une affaire trop importante de s'aimer. On préfère le silence. En étant gênés de se taire on en dit cent fois plus et cent fois mieux. On se tait. C'est tout. Elle s'assied sur mes genoux pour pas se salir. Sa tête appuyée contre moi je respire ses cheveux qui sentent bons même quand c'est pas vrai. Elle me montre son cul gratuitement. Sans que je lui demande. Je lui montre ma bite. C'est normal pour des amoureux. On peut compter l'un sur l'autre. Je lui glisse une pièce dans le sac à dos sans qu'elle me voie pour que son travail mérite salaire. On s'embrasse sur la joue. On en fait pas plus. On attend notre tour. On pourrait

pas dormir ensemble. D'ailleurs si ses parents nous laissaient je serais pas d'accord. Ça me ferait encore trop penser à maman que je prenais dans mes bras pour guérir ses cauchemars.

On se précipite pas pour pas donner l'impression que ça compte pas ou qu'on a déjà l'habitude.

On veut grandir, ensemble elle et moi, avec le temps que ça prend.

3. Le tronc

A Lullin, l'église est au milieu de la place du village. A côté, collé à l'église, y a des chiottes de Turcs qui puent avec la chasse cassée. Le bistrot est sur un bord de la place. Le grand cèdre il a poussé entre l'église et le bistrot, avant le bistrot. Peut-être avant l'église mais j'en suis pas sûr. De l'autre côté on a construit l'école sous les marronniers qui nous font de l'ombre en été. Dans un coin y a la maison du Poulpe. Entre le bistrot et l'église on longe le mur du cimetière. Je vais souvent au cimetière pour le calme et le gardien qui est mon ami. Mon père y entre jamais au cimetière, ni mon oncle. En gros, c'est devenu mon abri antiatomique.

L'employé municipal, monsieur Jovanovic, il lit dans sa cahute ou frotte les tombes pour chasser les mousses. Il a planté des fleurs pour les tombes où personne passe. C'est ce qu'il préfère les fleurs. Il a les deux mains vertes grâce à sa mère. Sa mère faisait pousser des roses et apparemment c'étaient les plus belles roses de tout son village. Les gens étaient jaloux. Monsieur Jovanovic a appris avec sa maman. Il s'en occupe bien de ses fleurs.

Il les arrose, il les protège du froid, du vent, des pluies trop fortes ou des coups de soleil. Il décore les tombes qu'ont plus de famille pour leur tenir compagnie avec ses fleurs à lui. Toutes les tombes ont bonne mine grâce à lui.

Parfois il ratisse le chemin pour le laisser bien propre en arrachant les mauvaises herbes.

On dit mauvaises herbes par abus du langage. Mauvaises pour qui ? On sait pas bien. Les pauvres herbes y pourront rien tant qu'on les appellera « mauvaises ». Je vois exactement ce que ça leur fait. Mon père il dit bien que je suis qu'une mauvaise graine. C'est trop tard à cause de la fatalité. On peut pas être autre chose que ce que les gens disent. Pour les herbes c'est simplement qu'elles poussent dans le chemin. Je suppose qu'on est bon ou mauvais si on pousse ou pas au milieu du chemin des autres. Moi j'ai poussé en plein milieu du chemin de mon père. Un milieu tellement au milieu que j'ai pas besoin de compas.

Ça fait cinq ou six ans que je donne un coup de main à monsieur Jovanovic au cimetière. J'y vais pas tous les jours. Presque tous les jours quand même. Surtout pendant les vacances ou le mercredi. Parfois d'autres soirs quand j'ai envie. Je l'aide parce qu'il a une jambe bionique depuis qu'il a perdu la vraie. Il me le rend bien en m'appelant par mon prénom. « Fiston, peux-tu m'aider pour ci ou ça, s'il te plaît ». « Fiston, va me remplir l'arrosoir ». « Va pas te casser le dos garnement ».

On s'est rencontré pour l'enterrement de maman.

Il me prête des outils et des gants. Il a un accent terrible avec une vraie voix d'homo sapiens sapiens. Je connais un film préhistorique où les habitants prononcent pareil que lui, même quand leurs mots préhistoriques veulent rien dire. On a vu ce film à l'école. Monsieur Jovanovic vient de Yougoslavie qu'est un pays qu'existe plus. Je savais pas qu'on pouvait faire disparaître des pays. J'ai pas eu le temps d'étudier la question. J'ai pas osé lui demander, à monsieur Jovanovic, pour pas gaspiller son droit au silence. Mon père dit qu'il a du sang froid sur les mains parce qu'il a tué des types à la légion.

C'est injuste pour lui : déjà c'était la guerre. A la guerre, celui qui est l'ennemi, tant pis pour son cul. En plus monsieur Jovanovic on lui a tellement blessé sa cuisse que le mieux c'était de lui retirer pour en mettre une en prothèse. Ça lui fait une belle jambe mais c'est pas une raison. Ça l'empêche de rien faire même si je l'ai jamais vu monter à vélo ou courir, ou tous ces trucs où faut que les deux jambes participent autant l'une que l'autre.

Mon père il est gonflé de dire ça. Lui, il passe sa vie à tuer ses prochains. Pourtant y a pas la guerre. Avec tous les cancers des gens qui font rien que picoler... il les tue à petit feu ses habitués...

Monsieur Jovanovic c'est un type aussi orthogonal que moi à mon avis. Il m'a appris à appeler les choses par leur nom. Il fait des mathématiques avec les mots. Des phrases bien parallèles,

bien tracées, avec une règle, une équerre et un compas dans l'œil. Je comprends pas tout. J'en comprends assez. Il vaut mieux comprendre un peu avec beaucoup de précision. On apprend que de cette façon. Chaque jour quelque chose d'un peu plus dur que la veille. Au bistrot ils font le chemin dans l'autre sens. Moi j'essaie de retenir chaque jour un ou deux mots en plus pour m'entraîner. Pour bien parler, c'est pareil que pour rester en forme, faut faire des petits exercices tous les jours. Sinon on rouille.

Monsieur Jovanovic a fait la légion. C'est prestigieux parce que les légionnaires sont les rois des animaux. Il m'a tout raconté de ses campagnes qu'ont rien à voir avec Lullin. Elles sont pas agricoles pour commencer.

La légion a été inventée dans la Rome antique. Aujourd'hui, mais c'était déjà vrai à l'époque de monsieur Jovanovic, la légion fait travailler les étrangers. Ils sont arrivés en renfort à cause de la crise des vocations. Ça fait un paquet de types. Lui était yougoslave du temps que ça existait encore et aujourd'hui je sais pas bien. Je m'en fiche un peu de la marque des gens. Je trouve que ça dit pas grand-chose d'eux.

Il a libéré tout un tas de pauvres gens en guerre qui lui disaient même pas merci. Il leur en veut pas grâce à son sentiment d'apathie. Si je me mets à leur place, je les comprends un peu, parce que si un jour on m'emprisonne et qu'un inconnu me libère, j'aurais trop hâte de rentrer chez moi et j'oublierai de le remercier. Je dis pas que c'est bien. Parfois on part au plus pressé. J'adore quand il raconte ses aventures. Quand il farfouille dans ses souvenirs on voit bien qu'il est toujours légionnaire. Légionnaire non pratiquant, d'accord. C'est encore quelque chose. Il a arrêté la légion en même temps que sa jambe à la fin de sa carrière militaire. Après il a travaillé partout en France jusqu'à trouver un emploi municipal au cimetière de Lullin.

Dans ses campagnes qu'il me raconte y a toujours la guerre évidemment. L'avantage de la guerre c'est que les méchants sont les méchants sans personne pour faire comme si ou leur

trouver des excuses. Y a pas trente-six solutions : on tue les ennemis. D'ailleurs c'est de la salubrité publique puisque les gentils reçoivent des médailles du travail bien fait. Monsieur Jovanovic en a chez lui des terribles. Il me les a toutes apportées un jour dans une boîte en carton. On a pas eu le droit de se déguiser avec. Pour monsieur Jovanovic le seul déguisement c'est celui d'employé du cimetière.

La guerre est très mathématique. C'est pratique. Ceux qu'ont gagné ont raison, les autres ont tort. Point. A la guerre le monde se fait sans torticolis. J'aimerais un jour être aussi courageux que lui. Ça voudra dire compter sur une prochaine guerre. Avec les actualités à la télé je vois que y aura bien une ou deux guerres pour m'attendre. Tant mieux.

Monsieur Jovanovic, malgré tout son accent à couper en rondelles, il parle mieux français que tous les gens que je connais. Il dit qu'il a une dette envers la Patrie. C'est pour ça qu'il étudie le français depuis la Légion. Pour sa bonne conscience citoyenne. Il dit parfois des mots très exceptionnels comme « sempiternel » ou « œcuménique ». Là c'est vraiment très très très poli. Des mots tellement bien précis qu'ils pourraient passer sans problème dans le chat des aiguilles. Je le félicite pour ça. Je l'applaudis quand il en prononce un avec sa grosse bouche musclée. J'utilise pas les mots que je comprends pas encore. Je les garde dans un coin de la tête pour le jour où j'en aurai besoin. Il en a d'autres, des pires, je pourrai en citer un tas. Ça me plait de savoir ces mots. C'est des outils bien rangés. Je sais qu'ils existent. Ça me suffit pour le moment.

Le grand père du Poulpe, dans sa salle à manger, il a accroché au mur tout un tas d'outils d'avant. La Mamée leur fait la poussière. Ils ont appartenu à des ouvriers d'il y a longtemps. On pourrait s'en servir simplement en les détachant. Là ils décorent. De toutes façons je sais pas à quoi ils servent. Le Papé, lui, sait ça et il connaît leurs noms. Moi je les trouve simplement jolis. Ça suffit pour vouloir les garder de les trouver jolis. J'ai pas besoin de savoir lequel on

utiliserait pour calculer qu'un mur est droit. Ils sont beaux. C'est tout. En plus d'autres s'en sont servis avant pour construire les sept merveilles du monde.

Les mots de monsieur Jovanovic c'est pareil. Des beaux outils oubliés sauf par lui. Je me servirai d'eux un jour pour construire un mur bien droit, pour décorer ma salle à manger ou les deux à la fois. J'ai le temps d'apprendre. Pour le moment ça me va bien de simplement les garder dans une boîte secrète au fond de ma tête. Parfois j'ouvre la boîte, je les admire et je me sens riche.

Monsieur Jovanovic me lit des livres depuis qu'on se connaît. Depuis que j'ai quatre ans quand je suis venu pour enterrer maman. J'y retourne souvent depuis dans son cimetière. On est devenus amis. Lui il me lit des bouquins. C'est notre truc d'amis. A nous. On a une ritournelle : on remplit un arrosoir avec de l'eau fraîche à la fontaine, il prend deux gobelets dans sa cahute, il me fiche sur la tête une casquette communale avec écrit « Commune de Lullin » et il prend le livre qu'on a commencé. Il en a toujours une dizaine parce qu'il lit beaucoup pour régler sa dette à la Patrie. Y a ceux pour moi qu'il lit seulement avec moi, et ceux pour lui qui doivent être des livres pour adultes. Il aménage pas ses bouquins. Il tord les coins pour faire un marque page. Il note dedans avec un crayon de papier. Il entoure les mots qui lui plaisent. Il met des bouts de papier pour se souvenir de ses pages préférées. Ses livres lui ressemblent. Des vieux combattants. Ils ont vécu pour de vrai. Avec des cicatrices. Ça les rend très convaincants pour donner des leçons. Moi j'y vais pour la musique de sa voix, pour retenir les plus jolis mots et pour partager toutes les aventures de tous les héros. Quand on tombe sur des phrases trop compliquées, il me lit entre chaque ligne. On y comprend tout de suite mieux.

Quand j'ai rempli l'arrosoir avec l'eau fraîche et que j'ai la casquette sur la tête, on va sur une tombe tout au fond. Toujours la même. C'est la plus vieille de toutes les tombes du cimetière. Tout au fond on peut presque toucher le mur contre notre jardin. J'en profite encore mieux du bon côté du mur. A deux doigts de ma merde à moi.

Personne s'occupe de cette vieille tombe. C'est celle d'une vieille femme avec un nom à dormir debout. Monsieur Jovanovic me dit que c'est sûrement une vieille femme juive. Ça m'aide pas à mieux la connaître mais je suis assez impressionné qu'il connaisse la marque des gens simplement avec un nom de famille. Il a tellement voyagé que ça aide à savoir ce genre de choses. Il a travaillé aux Balkans et en Afrique par exemple. Je sais pas si y a de vieilles femmes juives là-bas, j'imagine que oui. Puisqu'on est les seuls à brosser la tombe de la vieille femme juive, pour qu'elle garde une forme humaine, ça nous donne certains droits à disposer de nous-mêmes.

On s'assoit dessus sans demander le reste et sans avoir honte. On aperçoit pas la tombe depuis l'entrée du cimetière. On y est entre nous. C'est pratique pour que personne nous dérange. Lire, et lire des livres compliqués, ça demande du calme. Le meilleur calme il est loin des gens. Le plus loin possible. La tombe de la vieille femme juive est sous un saule pleureur, avec une ombre bien fraîche en été. Le saule pleureur a toutes les qualités pour un cimetière. C'est étonnant que ce soit pas obligatoire. C'est un arbre qui a l'air triste. Pour les enterrements on peut pas rêver mieux. Il fait bon dessous même quand ça cogne à côté. Je le sais bien : pendant les cérémonies, en plein soleil, l'été, les gens transpirent tellement qu'on sait plus à la fin qui pleure et qui pleure pas. Et son nom : « saule pleureur ». Pour un cimetière c'est un nom vraiment parfait. On le retient tout de suite tellement il raconte bien tout ce qu'il dit.

Quand on s'assoit sous le saule, Monsieur Jovanovic commence par servir deux verres d'eau directement depuis l'arrosoir. A chaque fois il en fout à côté parce qu'il laisse la pomme de douche. On en rigole. Ensuite il boit son verre cul sec et s'en ressert un. On rigole de nouveau. Moins que la première fois. Il lit lentement. Sa voix est très belle malgré qu'on sent qu'elle date pas de la dernière pluie. Son accent m'obligeait à me concentrer au début. Il roule les « r ». Les paysans du coin font ça. C'est marrant que les yougoslaves ont l'accent des paysans du coin. C'est bien fait le hasard. Il fait des liaisons qu'existent pas, il en oublie certaines qui existent.

Il confond des masculins et des féminins. Au moins il parle une langue vivante. Parce que la langue yougoslave, malheureusement pour lui, elle est sûrement morte en même temps que le pays.

Il connaît des mots tellement jolis, et il les utilise si bien, qu'on peut pas lui reprocher de pas parler comme ma maitresse, qui en connaît un paquet de moins, alors que c'est son métier.

Je ferme les yeux quand il lit. Pour mieux voir les personnages. Je m'allonge sur la tombe que je trouve très confortable dans ces moments. L'hiver j'y suis bien avec une couverture qu'on se partage sur nos jambes. Monsieur Jovanovic doit réussir à garder un œil sur le livre et l'autre sur moi, parce que quand je comprends pas je fronce les sourcils. Quand je fronce mes sourcils, il reprend plus doucement. Si je les fronce encore il prend le livre à rebrousse-poil, avec sa technique entre les lignes. Hors des sentiers, dans la forêt, on trouve de sacrés raccourcis. Les livres c'est pareil. On peut passer des heures ensemble dans ces moments. C'est ces moments les plus heureux de ma vie, ex-aequo avec Manon.

Ça me donne assez de joie pour supporter les autres moments qui se privent pas d'être moins agréables.

La dernière fois on a lu Michel Strogoff, un ancien légionnaire. Pas étonnant que ça plaise à Monsieur Jovanovic. Ça m'a donné envie d'essayer le cheval. Avant lui il m'a raconté la vie de Edmond Dantès. Il est bon Edmond Dantès. Il montre que les choses finissent toujours par s'arranger si on se sort les doigts du cul. A chaque fois ces héros deviennent presque des amis.

Quand il pleut, parce que ça arrive, et même en été, monsieur Jovanovic met un parasol sous le saule pleureur. Il dit que ça fait une redondance de déplier le parasol sous le saule. Moi j'en sais rien. Ça nous protège. C'est déjà pas mal.

Monsieur Jovanovic adore les oiseaux. Il connaît toutes les sortes d'oiseaux. Moi je suis plutôt spécialiste de celles de chiens. Il sait même les reconnaître entre eux. Parfois il voit un merle,

et il sait se rendre compte que c'est un nouveau merle dans la région. Moi avec deux merles sous le nez je saurais pas dire les sept différences. On a des jumeaux à l'école maternelle, Jules et Léon. Avec eux c'est pareil : impossible de savoir lequel est lequel. Et encore, ils sont que deux, alors que les merles ils sont des milliers et même plus.

A force d'aimer les oiseaux il a appris à imiter les merles. Et drôlement bien. Avec un appeau qui ressemble à un petit sifflet en bois, qu'on fait disparaître dans le creux des deux mains pour en jouer.

Quand il est l'heure pour moi, c'est-à-dire le plus souvent quand j'entends mon père hurler de l'autre côté du mur je me dépêche de rentrer. Là c'est toujours une petite mort tellement ça m'embête de quitter monsieur Jovanovic. Il me dit à chaque fois un mot gentil avec son au revoir. Il me répète souvent qu'il aimerait bien faire plus pour moi mais qu'il peut pas à cause de sa dette et des échéances de nationalité. Et moi je le comprends puisque qui paye ses dettes s'enrichit.

Un jour monsieur Jovanovic est allé trouver mon père et l'oncle Emile. Il m'en a pas parlé. Ni avant, ni après. C'est très poli de pas se vanter. Je l'ai découvert parce que les habitués en parlaient entre eux à voix tellement basse que j'ai entendu par curiosité. Je devine que monsieur Jovanovic voulait leur parler d'armistice. C'est le boulot des légionnaires étrangers. Il cherchait la table des négociations dans le bistrot. Malheureusement tout se passe au bar où personne fait la paix avec personne. Les habitués se pardonnent pas à eux-mêmes d'être tellement cons, donc avec les autres... Et puis mon père et l'oncle Emile, c'est pas le genre de la maison. Monsieur Jovanovic a insisté. Il s'en laisse pas raconter. Il en a vu d'autres des théâtres d'opérations. Il a des arguments taillés en or massif grâce à ses épaules de taureau. A le voir, il donne envie qu'on l'écoute. Monsieur Jovanovic parle mieux qu'un ministre, avec les bons mots aux bons endroits.

On règle des guerres avec des bons mots aux bons endroits et des épaules de taureau à mon avis.

Mon père et mon oncle ils ont voulu le chasser à coups de pieds au cul. Faut vraiment qu'ils aient de la merde dans les yeux pour pas se rendre compte que monsieur Jovanovic il a pas un cul pour les coups de pieds. Alors que des pieds, oui. En fait surtout un pied, parce que l'autre c'est qu'une prothèse. Ils ont gueulé. Ils se sont bagarrés. Monsieur Jovanovic leur a collé quelques marrons à l'aide de sa légitime défense. J'ai compris que l'oncle Emile avait chopé son fusil. Le gros Paupiette lui avait dit de pas faire le con. Ça m'a fait sourire d'entendre qu'on lui a dit ça. De « pas faire le con » ... à l'oncle Emile... Ça l'a calmé apparemment. Et puis mon père, avec maman et tout ça, les accidents domestiques, il s'en méfie encore. Monsieur Jovanovic a fini sur la place du village, foutu dehors par tous les habitués qui faisaient un cordeau sanitaire.

Le fusil de chasse ça l'a pas impressionné. J'en suis sûr. Il en a vu d'autres. Des fusils de guerre. Seulement il veut pas d'ennuis.

Son problème de dette, son problème de Yougoslavie disparue, son problème d'être étranger dans un autre pays... tous ces problèmes en font un sacré paquet. Il a essayé pour me sortir le cul des ronces. C'est vraiment gentil de sa part. Même si ça a servi à rien.

Ce soir-là j'ai dérouillé. Mon père m'a accusé d'avoir raconté des conneries. Il m'a tellement engueulé qu'il m'a étranglé et je me suis évanoui. Depuis il m'a interdit de retourner au cimetière.

Je m'en fous. J'y retourne.

Quand je traîne un peu, quand je rentre du cimetière, de la pêche, de chez le Poulpe, de la cabane de Manon ou d'ailleurs, quand je retourne à la maison en général, j'en prends plein la gueule. Parce que je fous rien. Parce que je suis un kyste au cul. Parce que mon assiette se remplit pas toute seule. Parce que je suis qu'un petit fils de pute dans le mauvais sens du terme. Parce que s'il s'était retenu je serais pas là pour le faire chier. Parce que si on m'avait avorté dans le ventre de maman je serais jamais sorti juste pour devenir son boulet à lui. J'en prends plein la gueule et dans les côtes ou le museau. Dans ces cas-là je file à l'indienne dans la cuisine pour nettoyer. Au moins ils me font pas chier quand je passe le balai ou la serpillère. On a la cuisine la plus propre de toute la région. De toute la France.

Quand c'est pas mon père c'est mon oncle Emile et c'est le même le tarif. Les clients ils se marrent. Ils disent que je l'ai pas volé. Que depuis qu'on met plus de claques aux gosses on a une dégénération de pédés et de fainéants. Que ça me rendra service. Qu'au moins je serai pas comme la racaille qui se fout de la gueule du monde. Que ce qui tue pas rend plus fort.

Je vais devenir l'homme le plus fort du monde à ce rythme.

Les fois où je prenais pas de branlée c'est parce que ma grand-mère était par là. Elle descendait rarement dans le bar. Quand elle venait on entendait les anges voler. Le bar devenait presque agréable même si la puanteur disparaissait pas. Elle s'asseyait dans un coin sans que personne l'aide, sans se servir ni d'une canne ni de ses mains pour trouver le chemin. C'était un spectacle de fantôme. Ça faisait presque flipper. Quand Ada était là, personne osait vraiment bouger. Mon père et mon oncle Emile se contentaient de prendre les commandes. Ensuite ils se regardaient tous le blanc des yeux. Elle parlait pas, elle entendait mal et elle voyait rien. Elle était là plus que les autres pourtant.

Plus personne m'emmerdait à me demander des trucs, à me parler pendant les devoirs ou à me coller des calottes. Elle devenait une minuscule muraille de Chine. Dans ces cas-là je croyais

un peu en Dieu parce que c'est ce qu'on attend de Dieu de vous protéger sans avoir besoin de lui demander. Je me blottissais contre elle. Parfois je lui tenais la main. Je lui racontais ma journée. Elle me disait des choses que j'écoutais doublement tellement j'y comprenais rien. Derrière le bar je savais que ça les emmerdait. Ils y pouvaient rien. La fois d'après je prenais une double raclée, mais une petite pause ça fait toujours du bien.

C'est le soir que je déteste le plus au monde. Et ça revient tous les soirs.

Je mets la table, je prépare un truc à manger, ensuite je dois débarrasser, laver la vaisselle et passer le balai pendant que mon père et son frère foutent rien. Plus c'est le soir et plus je prends des coups gratuits pour qu'ils rigolent.

Un médecin m'avait fait un signalement à l'assurance sociale en me voyant à la visite médicale de l'école. L'assurance sociale récupère les enfants qui se plaisent plus chez leurs parents. Une vieille femme pas très rigolote nous a rendu visite après ça. Elle m'a posé ses questions au nez et à la barbe de mon père. J'ai rien raconté pour pas me prendre une volée. Mes blessures c'est que j'étais maladroit. C'est ça que j'ai raconté. Elle a visité la maison et ma chambre. L'enquête s'est arrêtée là. Si j'avais dit un centimètre seulement de ce qu'ils me font, la dame pas très rigolote en aurait eu pour son argent.

Mais moi, avec Manon, le Poulpe et sa famille, Monsieur Jovanovic, et mademoiselle Lenoir, ce serait de l'égoïsme de me plaindre.

Quand ils me tapent, je crie assez peu et je pleure presque jamais pour pas leur faire plaisir. C'est pas de gaieté du cœur. Quand je suis tout seul je craque quelques fois. Je me cache pour chialer. A mon âge c'est permis, et si je deviens pédé pour ça, c'est pas une maladie. Manon comprendra et restera avec moi en me pardonnant.

Dans notre maison, au rez-de-chaussée il y a le bistrot et la cuisine. Derrière, un petit jardin où on y fait rien. On dirait une décharge. J'y vais jamais. La chatte met bas ses petits en accouchant et on connaît la suite.

A l'étage il y a la chambre d'Ada au fond du couloir. Ses fenêtres donnent de chaque côté. Côté jardin il y a une chambre et les toilettes. De l'autre une chambre et une salle de bain. Mon père dort côté jardin parce que la chambre est plus calme et plus grande. C'est celle où dormait maman avec lui avant. Moi je dors dans l'autre chambre. L'oncle Emile partageait le lit superposé avec moi jusqu'à récupérer la chambre d'Ada après sa mort de vieillesse.

On voit la place du grand cèdre depuis ma fenêtre. J'ai un bureau avec une chaise en fer dessous. J'y suis jamais dans ma chambre. Je fais mes devoirs dans le bistrot. Je sais pas dire pourquoi je préfère. J'aime pas beaucoup ma chambre je crois.

On parle pas de maman à la maison. Je l'ai connue c'est vrai. Bien connue. Je m'en souviens pas assez. Elle est décédée, c'est ce que disent les gens qui ont peur de dire « morte », quand j'avais quatre ans. Je me rappelle le coup des « mouches à miel ». Maman devait se dire que les gros mots sont pas assez hygiéniques. Je me souviens des gouters au coin du bar avec une tartine et un chocolat chaud.

Quand elle était là, mon oncle Emile il avait pas encore débarqué. Je la retrouvais souvent dans le lit superposé, où je dormais tout seul sur le lit du bas, les nuits où elle faisait ses cauchemars. Elle avait des cauchemars terribles. Ils me réveillaient tellement elle gueulait. Mon père l'engueulait pour ça. Alors ils étaient deux à gueuler dans toute la maison. Je sais plus si c'était si souvent. Suffisamment souvent pour que je me rappelle. Je dormais en bas sur le lit superposé. Maman grimpait se coucher en haut sans faire de bruit. Elle se cognait tellement partout que

parfois le lendemain elle saignait du nez ou du coin de l'œil. Je l'entendais arriver avec ses hoquets et ses grosses larmes. Je faisais semblant de dormir pour pas la déranger. Je préférais encore quand elle prenait pas l'échelle pour se faire une place en bas, à côté de moi. Elle se blottissait au chaud. Elle me serrait contre elle. Elle sanglotait encore un peu. Ça me berçait. On restait entrelacés.

Je vois bien que ça fait du bien à celui qu'est triste parce que je faisais pareil avec ma chatte parfois.

Maman, le reste du temps elle sentait une odeur de tout-va-bien. On rigolait toujours. Une vraie maman de carte postale. Je me souviens pas avoir reçu une seule baffe du temps de maman. La première que j'ai en tête date du jour de l'enterrement. J'ai arrêté de compter assez vite à cause de la loi des grands nombres qu'on a pas apprise mais que je connais de nom.

Maman et mon père ils avaient pas du tout le même âge. Elle était plus jeune. Vraiment plus jeune. C'est pas pratique d'être trop dépareillés. A la place de maman j'aurais pris quelqu'un de mon âge. Manon je pense. Je donne pas de conseils, je me les garde pour moi.

Parfois la mémoire fout le camp. On peut vouloir se souvenir de toutes ses forces, et puis rien. Les premiers souvenirs de la vie disparaissent de toutes façons. Ma maitresse m'a bien expliqué. On fait une mue de papillon avec nos premiers souvenirs. On se décide à vivre vers les trois ans. On a tout bien compris. Si la vie nous va bien, on dit, « OK » et on repart à zéro, d'une feuille blanche, sans les souvenirs. Sinon, on fait une mort subie des nourrissons.

J'ai pas de chance parce que tous mes bons souvenirs s'arrêtent à quatre ans. Puisqu'ils commencent à trois ans ça fait pas assez de beaux souvenirs. Forcément il m'en manque un tas. Je m'en fabrique des nouveaux.

On est pas sûr parfois de ses vrais souvenirs. On doute qu'on s'en souvient correctement. On est plus là pour les voir de toutes façons. Comment être certain ? C'est pratique pour les mauvais souvenirs. On peut les transformer en cauchemars. Si des vrais souvenirs peuvent devenir des faux cauchemars, des vrais rêves peuvent devenir des faux souvenirs. J'y mets tout mon cœur en tous cas. Pour me faire une collection des meilleurs souvenirs de ma vie. Le soir surtout pour m'endormir.

Je rêve exprès de mon anniversaire avec maman. A chaque anniversaire, et aux autres dates de l'année quand j'en ai envie pour me faire plaisir. C'est moi qui décide : je fais bien ce que je veux.

Je me souviens en rêve que maman m'a fait une surprise. Le matin de mon anniversaire je descends au petit-déjeuner. On le prend dans le bar. Au comptoir. Je fais croire que j'ai oublié que c'est aujourd'hui la date. Pourtant je pense qu'à ça. Maman me sert un chocolat chaud et des tartines grillées de beurre salé. On a nos petites habitudes.

Je continue de faire comme si. Je mange mon petit-déjeuner. On parle des choses ordinaires. Elle me fait réciter un poème de Maurice Carême ou des tables de multiplication.

Le jour d'avant mon anniversaire c'était Noël. J'ai eu plein de nouveaux jouets. Noël c'est pour tout le monde pareil alors que mon anniversaire c'est différent. C'est pour ça que j'ai hâte qu'il arrive après Noël.

A la fin du petit-déjeuner je file me brosser les dents. Je retourne dans ma chambre pour m'habiller.

Je pousse la porte de ma chambre. Maman est cachée. Elle crie « surprise » ! Je sursaute jusqu'au plafond. Elle a un chapeau pointu sur sa tête et une trompette en plastique pour faire du bruit. Elle me gronde pour de faux de pas me souvenir de ma date de naissance. Moi je lui

réponds que c'est aux mamans de dire les anniversaires parce que les enfants bien élevés réclament pas.

Elle me répond que je suis pas bien élevé puisque c'est elle qui m'élève. Que je suis un garnement. Un affreux Jojo. Elle attrape un oreiller sur le lit. Elle me tape avec. Forcément je fais la même chose. On se bagarre. Je suis plus fort qu'elle. Je la laisse gagner. Elle finit par me faire des chatouilles.

Au bout d'un moment elle enfile ses yeux sérieux. Elle me demande si je veux aller au zoo avec elle. J'adore le zoo. J'y suis allé une seule fois quand j'avais trois ou quatre ans. Avec elle. Avant qu'elle soit morte. Pour de vrai cette fois ci. Je m'en souviens. De tout. Des animaux et du reste.

Elle me dit de monter à l'avant de la voiture. On démarre. Le Poulpe nous attend plus loin. Il s'assied derrière moi. Un peu après on attrape Manon devant chez elle. Ils savaient tous les deux depuis le début sans m'avoir rien dit.

Je mets une radio, une avec des chansons qu'on connaît par cœur. Maman chante très fort. Nous aussi. On entend que du bruit. Les autres voitures nous regardent bizarrement.

Au zoo on nous achète ce qu'on veut. Des glaces par exemple alors qu'on est en hiver. On s'en fiche. Il fait beau et chaud puisque c'est moi qui choisis. Je prends ce qui m'arrange, c'est l'avantage quand on rêve exprès.

On va voir les singes. Ils grimpent partout. Maman nous permet d'aller avec eux dans les arbres. On joue à faire la course sur les troncs, on se balance à des balançoires en pneu de voiture. On grimpe tout en haut d'un arbre, plus haut que le grand cèdre. Maman nous envoie des cacahuètes pour faire le clown. Les autres gens qui visitent se demandent si c'est en vrai ou si c'est en rêve. Forcément...

On sort de là tous transpirants. On va voir la cage des loups. On les voit pas. Ils restent cachés dans les fourrés. Ça nous fait un peu flipper : si on les voit pas dans le zoo où on est sûr qu'ils sont, qui nous dit qu'ils sont pas dans la forêt de Lullin où on les voit pas non plus ? Maman rajoute de l'huile sur le feu en nous disant qu'elle a déjà entendu un loup hurler à la lune. Le Poulpe lui dit que ça doit être le gros Paupiette qu'a plus rien à boire depuis qu'on lui interdit le bistrot. J'ai pas dit, dans mon rêve, y a pas mon père. On fait ce qu'on veut dans les rêves. Maman explose de rire et dit qu'il doit avoir raison. Et que le gros Paupiette peut bien gueuler à la lune, il devra se trouver une nouvelle cantine.

On file aux éléphants. Y a le vétérinaire avec eux. Il entend qu'on fête mon anniversaire. Pour me faire un cadeau il m'invite dans la cage. Il dit un truc à l'oreille du plus gros éléphant, un blanc. Alors l'éléphant il s'approche de moi, m'attrape avec sa trompe et m'assoit sur son dos. Là j'en crois pas mes yeux ni mes oreilles. On prend des photos de moi qu'on affichera à la maison pour la décorer. On en mettra partout comme chez le Poulpe.

On part à la fin de la journée. On chante plus dans la bagnole tellement on est tous crevés. On est juste bien. On dépose le Poulpe chez lui. Manon ensuite. Elle me fait un bisou. Elle m'offre une lettre en me faisant promettre de la lire que ce soir en me couchant. Maman a fait semblant de pas voir. On dine tous les deux à la maison. Ça se sent qu'on est bien parce qu'on a rien besoin de se dire. Le soir j'ai le droit de dormir dans son lit, un grand, de grande personne. C'est la plus belle journée de ma vie. Une vraie journée de rêve.

J'ai pas encore ouvert la lettre de Manon d'ailleurs. Il faudra que j'y pense la prochaine fois.

Pour mes onze ans, dans une semaine, j'ai invité que Manon et le Poulpe. En fait c'est le Poulpe qui nous invite. Chez moi on fête pas mon anniversaire. Seulement dans mes faux souvenirs.

Maman sera pas là, en vrai, dans une semaine. C'est pas grave. J'ai l'habitude. Je m'inventerai un nouveau souvenir avec des cadeaux énormes. On retournera au zoo. Je lirai ce que Manon a bien voulu m'écrire.

Un autre souvenir qui me plaît bien c'est son enterrement à mon père. Il a crevé tout seul. Comme un con. Avec personne pour lui dire au revoir. Il a pas crevé comme Ada, au calme, sans se rendre compte. Il a crevé en se noyant par exemple, avec tout le temps d'en profiter. Je l'ai vu se noyer dans la Lys d'ailleurs. Dans une Lys de mes rêves avec des berges plus hautes que le mur du cimetière et nulle part où s'accrocher. Une Lys profonde, presque aussi profonde qu'un puit. Il me tendait la main, mon père, pour que je l'aide. Je suis resté les bras croisés. Il m'a supplié. J'ai pas bougé. Je le regardais d'en haut. J'ai même lancé un pavé sur la tête pour qu'il tombe. Je ricanais je crois.

Après ça, je rentre dire à maman que le père a crevé. Elle s'en fout. Ça l'arrange on dirait. Le premier truc qu'on fait c'est dégager tous les ivrognes au bar. Après ça on détache les oiseaux dans la remise qu'on donne à ma chatte. Finis les pâtés qui sentent la merde.

Quelques jours plus tard on se retrouve au cimetière avec tous les poivrots qui sont venus. Le curé de Lullin avec ses grandes jambes en coton tige chante trop fort et trop mal. La bonne du curé le tient par la ceinture pour pas qu'il s'envole à cause du vent. Il dit des trucs de bon dieu en disant que mon père aura été tellement la croix et la bannière qu'on est pas sûr qu'il ira au paradis. Les habitués ça leur fait pas trop plaisir tout ça. Ils ont l'impression que c'est d'eux qu'on parle. Avec maman on se retient de rigoler.

Dans le fond, appuyé sur sa pelle, monsieur Jovanovic me fait des clins d'œil. Je lui fais signe d'arrêter. Il fait des grimaces maintenant. Je pouffe de rire. Tout le monde se retourne. Maman me fait les gros yeux pour rigoler. Je ris encore plus fort. Le père Canna, le curé de Lullin, il m'aime bien. Je le sais parce que ça se voit. Je fais le catéchisme avec sa bonne. Il dit que c'est

moi qui a raison. Il se marre tout d'un coup. Il dit qu'on va pas tortiller du cul pour chier droit. D'habitude c'est monsieur Roulliet, le papa du Poulpe, qui dit ça. On va pas tortiller du cul pour chier droit parce que le père Tuillard il mérite pas qu'on en fasse des milles et des cents, il dit. Il crache sur le cercueil et met un coup de godasse dessus pour qu'il bascule dans le trou. Il répète plusieurs fois que de toutes façons on pourrait tous s'y mettre à prier que mon père rentrera pas un doigt de pied au paradis. Il finit par dire bon débarras et il se casse en courant avec sa robe noire qui lui fait une cape de Batman.

Le gros Paupiette ça l'emmerde. Vu qu'il est pas courageux, il s'en prend au plus petit, c'est-à-dire à moi. Il vient pour m'engueuler. Il trébuche en posant sa béquille dans le seau d'eau bénie. Le seau se renverse partout. La bonne du curé se met en colère. Elle lui dit des insultes, alors qu'en vrai c'est pas son genre. Elle s'approche tellement pour l'engueuler qu'elle le pousse avec ses gros seins sur son gros bide. Paupiette il se casse la gueule dans le trou de cimetière. Il tombe sur le cercueil de mon père. Paf ! Les autres connards du bistrot dégagent vite fait bien fait pour pas finir au trou.

Monsieur Jovanovic commence à reboucher avec sa pelle. C'est ce qu'il fait d'habitude de refermer les trous après les enterrements. Le gros Paupiette à l'intérieur il reste allongé. Il arrive pas à se redresser. Il gueule d'arrêter ça. Monsieur Jovanovic fait semblant qu'il parle pas français. Il dit : « désolé, je comprends pas français ». Parfois il me dit ça en vrai quand je raconte des conneries.

Monsieur Jovanovic continue de foutre la terre sur la gueule de Paupiette. Là je me pisse dessus pour de bon. Parfois même en vrai pendant ce souvenir, je rigole tellement que je pisse dans mon pyjama. Je m'en fous. C'est trop bon. Maman viendra me le changer, et on verra encore des larmes de rire dans ses beaux yeux. Sinon je retournerai le matelas. Je dirai rien. Ou alors j'échangerai avec le matelas du dessus ou dormait l'oncle Emile avant qu'il prenne la chambre d'Ada quand elle est morte. Je m'arrangerai.

Enfin on fait sortir Paupiette du trou. Il récupère sa béquille. Monsieur Jovanovic lui colle un coup de pelle au cul en le traitant de connard. Il se sauve avec la bonne du curé qui le pourchasse en lui disant encore des insultes. On reste là à trois, avec maman et monsieur Jovanovic.

Lui, il gueule vers le cercueil « nous n'avons pas fini ! Nous n'avons pas fini » ! Il remonte le cercueil de son trou. Il le charge sur sa brouette. On l'emmène au champ d'honneur du père Godard près de l'endroit où boivent ses vaches.

Je vais chercher le jerricane rouge d'essence pour la tondeuse avec mon vélo. On en verse une bonne gorgée sur le cercueil. On lui fout le feu. Maman me tient par la main pendant qu'on se réchauffe près des flammes. On a arrêté de rire. On est heureux sans avoir besoin de se le dire. On est calme. Quand on est trop bien on a plus besoin de le montrer. Ça se sent. Quand tout a fini de cramer on met des coups de pieds pour jeter les cendres dans l'eau. C'est aussi pour ça qu'on pêchera jamais les truites à cet endroit, au cas où j'aurais pas rêvé.

On rentre tous ensemble à la maison avec une main dans celle de maman, l'autre dans celle de monsieur Jovanovic, et toute une armée de petits chatons qui nous collent au cul en miaulant des chansons.

Pour l'anniversaire de maman je prépare un souvenir où c'est moi qui lui organise une jolie fête. Je connais la date, le trois mai, grâce à sa tombe où c'est écrit dessus. J'ai passé toute la journée dans la cuisine à faire des gâteaux. J'en ai fait un énorme. Plus grand qu'elle où on met toutes ses bougies. Les invités arrivent. Très nombreux. Tout le village. Et des autres villages. Je me suis super bien habillé. Élégant et tout. Le bar de mon père est plein à craquer de gens qui dansent. Je m'occupe de la musique. Au moment du gâteau j'éteins la musique, je prends un micro, je lui récite un poème que j'ai appris par cœur. Au début je bafouille un peu. Il suffit qu'elle me regarde droit dans les yeux pour que je me souviens de tout. J'aurais pu l'écrire

mais j'en ai trouvé un autre qui me plaît. Un qui dit juste ce qu'il faut. Avec les bons mots dans le bon ordre. Il dit : « il y a plus de fleurs pour ma mère en mon cœur que dans tous les vergers. Plus de merles rieurs pour ma mère en mon cœur que dans le monde entier. Et bien plus de baisers pour ma mère en mon cœur qu'on en pourrait donner ».

Je l'avais appris pour une fête des mères avec personne à qui le réciter. Je l'avais récité à la Mamée qui s'était mise à chialer parce qu'elle a plus l'habitude.

Ça parle de merles et de fleurs. Monsieur Jovanovic, il aime autant les fleurs que les merles, alors il me regarde depuis le fond de la salle avec l'air fier de moi.

Tous les invités offrent leurs cadeaux à ma mère. Elle y touche pas. Elle ouvre que le mien. Je lui ai fabriqué. Pas une merde en papier comme à l'école. J'ai cousu une robe avec des jolis tissus pleins de couleurs. La robe lui tombe bien partout pour l'habiller mieux qu'à la télé. Elle devient la plus belle femme du monde. Et c'est ma maman. Je suis son fils unique donc ça compte double. Tout le monde la félicite d'être si jolie. Ça me rend jaloux que d'autres que moi lui fassent des compliments. De toutes façons il est l'heure de rentrer. Tous les invités disent merci, ils s'en vont. Soudain il fait silence.

Maman me remercie d'avoir organisé la fête. Je lui demande de pas parler. Parfois je préfère qu'on se taise. En parlant on est jamais trop sûr de tout dire ou de le dire correctement. Sauf bien sûr monsieur Jovanovic mais il faut beaucoup beaucoup travailler pour lui arriver à la cheville. On reste avec maman. J'ai remis un peu de musique pas très fort. On reprend une part de gâteau. On a mal au ventre. On s'en fiche. Elle me demande si je veux bien danser avec elle comme des grands. On se prend dans les bras. On se cherche quelque chose dans le fond des yeux sans trop savoir quoi. On se le trouve quand même. Je fais presque sa taille tout d'un coup. On tourne. Elle ferme les yeux. Elle sourit comme les bébés de mes copains qui dorment dans leurs berceaux sous leurs mobiles d'art plastique.

A la fin du disque je lui dis pour Manon. Elle a hâte de la rencontrer. Elle est persuadée qu'elles s'entendront bien. Moi aussi. Je lui demande de le garder pour elle. Elle se met le doigt sur la bouche en clignant d'un œil. Je vois que ça la rend heureuse que je sois si heureux.

J'ai des souvenirs qui durent toute la nuit tellement ils me font du bien.

Les autres vrais souvenirs de maman sont ceux que dégueule mon père quand il veut me faire de la peine. Quand taper suffit plus. Il utilise des mots terribles. Il connaît que ceux-là. Il dit que ça l'étonne pas que je suis comme je suis. Qu'elle a pris trop de fois trop de drogues. Et même pendant ma grossesse. Et avant. Et après. Que c'est pour ça tout le bordel que ça lui a foutu.

Ça me fait rien. Maman pouvait pas être comme lui.

Je dis que je me souviens de rien. C'est pas si vrai. Je me souviens d'un peu de tout et de tout l'essentiel. L'essentiel c'est que maman me manque.

Je préfère pas écouter mon père qui parle d'elle quand il a la flemme de me taper dessus. J'y crois pas de toutes façons. Je crois seulement les faux souvenirs, les miens, les beaux.

Maman est morte dans un accident domestique.

J'étais à l'école maternelle quand c'est arrivé. Les petits enfants ont un sacré instinct de survie, parce que je suis sûr d'avoir tout compris en voyant le monde dans le bistrot au moment où je suis rentré. Je revenais seul de l'école. Normalement c'est interdit à la maternelle mais je me souviens pas pourquoi ce jour-là j'étais rentré tout seul. Peut-être que j'étais sorti avec les parents du Poulpe ? Je sais plus. De toutes façons c'est facile, il suffit de traverser la place de l'église. Dès la maternelle on sait faire ça tout seul.

D'habitude maman me préparait des tartines et du chocolat que je prenais avec elle sur un tabouret. A cette époque quelques pas-habitués s'arrêtaient encore au bistrot. Des gens qui venaient pour la bonne odeur de bonne humeur. J'en suis pas sûr. En tous cas c'est ce que j'aurais fait à leur place.

Le jour de l'accident domestique j'ai eu du mal à entrer dans le bar tellement y avait de monde. Une dame très gentille déguisée en policière m'a attrapé pour que j'avance pas plus. J'ai pu monter dans sa voiture de police. Une vraie. A cette époque je me rendais pas compte que je réalisais un vrai rêve de gosse. On a oublié de mettre la sirène. Ça, je regrette. Le maire était venu en courant avec son gros bide. On a vu passer l'ambulance avec un médecin en blouse. Il avait des cheveux gris et l'air fatigué. Ils ont sorti un sac de couchage pour maman. Un noir brillant. Ils l'ont mis dedans et sur une table à roulette pour l'emmener dans l'ambulance. Je pensais qu'elle était malade. Je me souviens de tout ça. Je m'en souviens vraiment très très bien. J'ai pas pu revoir maman. J'ai su seulement après qu'elle était morte. J'ai pas pleuré. J'étais trop petit. Maintenant oui, je pleure en me souvenant. Je suis assez grand maintenant pour pleurer pour maman.

J'ai dormi chez mon ami le Poulpe quelques jours parce que y avait beaucoup d'affaires en cours. Tout le monde était très gentil avec moi grâce à maman qu'était plus là. Ça devient contagieux la gentillesse quand on crève. Sauf mon père mais lui il est vacciné contre ça. Les policiers m'ont posé plein de questions sur maman. Je sais plus trop ce que j'ai raconté, surement qu'elle était la meilleure des mamans. J'ai dû lui faire des sacrés compliments pour que les flics sachent au moins ça. Je suis rentré à la maison le jour du cimetière. Les choses ont commencé à se gâcher. L'oncle Emile avait débarqué pour aider mon père à tenir le bistrot. Il a jamais foutu le camp. Un accident domestique c'est pas statistique, mais c'est comme ça. Ça arrive les choses pas statistiques. Dans le genre y avait l'histoire de la guêpe qui vous pique

dans la gorge. Faut savoir que ça arrive des choses pareilles. En fait, même si on le sait, ça empêche pas d'être surpris. Ou triste.

Dans le village les gens parlent pas de ça devant moi. Je sens pourtant qu'ils me regardent bizarrement avec un bon sentiment. Y a que monsieur Jovanovic qui me regarde normalement, pareil qu'il regarderait un autre gosse. Les autres me regardent de travers. Gentiment de travers. Avec un peu de tristesse. Ils ont envie de dire un truc. Je sens qu'ils se retiennent. Je m'en suis rendu compte à l'étable du père Godard.

Souvent on l'aide, le père Godard, à accoucher ses vaches. Une fois il y a eu un veau qui est né avec deux têtes.

J'aime bien aider les accouchements. C'est le miracle de la vie. C'est un spectacle de sciences naturelles avec sons et couleurs. On lui donne un coup de main au vieux Godard. Son troupeau vèle surtout à l'automne parce que les vaches accouchent à ce moment-là. On les entend qui gueulent quand ça vient. C'est l'émotion de donner la vie qui les fait gueuler. En sortant de la classe on monte sur nos vélos pour courir à la ferme. Si une vache est sur le point d'accoucher, on aide un peu. On fait ce qu'il nous demande le père Godard. On va chercher de l'eau ou des produits scientifiques. Souvent il accroche les pattes du veau avec une corde quand il est encore dans le cul de sa mère. Ensuite on fait le tir à la corde de la fête du village. Sauf que c'est un veau à l'autre bout de la corde. On aide la vache à pousser en tirant comme des sourds. Le petit veau se fait lécher par sa mère quand il naît, tellement bien lécher, avec la tendresse d'une vraie maman. On pourrait en chialer. J'y emmène parfois Manon. Elle est aussi émue que moi quand on sort un veau tous les deux. On se tient par la main. A chaque nouveau petit, le vieux Godard il nous offre un verre de rouge qu'il mélange avec de l'eau fraîche et des glaçons. C'est sa grenadine à lui.

Il arrive que le veau il naisse mort-né. On comprend ce que c'est sans expliquer ce que ça veut dire. Le vieux Godard a repris la ferme de ses parents, il aide les naissances depuis toute sa vie, et encore maintenant, quand une vache lui pond un veau mort-né, ça lui dit rien du tout. Il tapote la tête de la mère en soufflant. Il s'assied dans la paille. Il regarde la vache avec un air de désolé. Je suis presque sûr qu'il pleure mais ses larmes sont sèches comme un coucou, comme lui. Moi aussi ça me rend triste de voir ça. Le pire c'est pour la vache. Tout ce désespoir dans le fond de ses yeux... Je le comprends le vieux Godard : parfois même l'habitude ça suffit pas à trouver les choses normales.

Avec Manon on se promet de jamais accoucher un mort-né et de lécher nos enfants à la naissance pour rigoler comme des baleines.

Le veau à deux têtes on l'a pas vu naître. Ce coup-là on devait être ailleurs.

A cause de ça le père Godard a cru que son étable avait du mauvais sort. Il va pas à la messe comme la grand-mère du Poulpe, pourtant il s'est mis à croire au diable. Il a appelé le curé qui est venu avec sa bonne du curé.

Le curé de Lullin a dit au père Godard qu'il fallait pas s'inquiéter du veau à deux têtes. Le diable avait rien à voir avec ça. C'était une malformation de naissance. Le même genre que Théo qui a le cerveau pas fini. Le père Godard ça l'a pas rassuré. Ça m'a fait bizarre. Je croyais qu'à son âge on en avait vu des vertes et de toutes les couleurs. Il a fait venir une espèce de super-curé spécialiste de tout ça. Le père Godard m'a raconté qu'il a gueulé un tas de machins dans des langues mortes, avec une croix énorme qu'il tenait devant lui comme un pistolet, ensuite il a jeté de l'eau bénie sur le veau, et partout dans l'étable.

Le veau a pas survécu à tout ce tralala. Il a crevé. Depuis le père Godard il est rassuré que le diable a foutu le camp.

Tout ça pour dire que les gens du village, et de plus loin, ils venaient pour le voir le veau à deux têtes. Une journaliste l'avait pris en photo pour mettre dans son journal. Une journaliste qui avait l'air contente d'avoir une histoire triste à raconter.

On y a passé du temps avec lui Manon et moi. Il nous faisait de la peine avec toute sa malchance. On savait pas trop par où le regarder. On savait pas par où nous y prendre pour pas qu'il pense qu'on se moquait. On lui donnait le biberon au veau à deux têtes. Il tétait d'une bouche pendant que l'autre bouche tétait en même temps dans le vide. Si on donnait deux biberons il s'étouffait. On essayait de l'aider. On s'est jamais foutu de sa gueule.

Pendant qu'il était en vie j'ai remarqué que tous les curieux l'observaient un peu gênés, avec de la tristesse dans les yeux. Mais sans rien faire non plus, trop captivés par leur tristesse. Sans oser rien dire ni regarder ailleurs. Comme des enfants timides.

Dans le village on me regarde exactement pareil...

Après la mort du veau à deux têtes, la bonne du curé était revenue pour demander au père Godard de participer à la messe, au moins le dimanche, depuis qu'il s'était mis à croire au diable. Il lui a répondu qu'il avait pas décidé de croire en dieu aussi facilement. La bonne du curé l'avait un peu engueulé.

La bonne du curé on dit que c'est la femme du curé pour se marrer. Elle a l'air aussi triste que les habitués de mon père sauf qu'elle a choisi de boire de l'eau bénie au lieu de l'eau de vie. Ça guérit pas non plus la tristesse. Au moins ça fait de mal à personne. Elle est petite, grasse et maigre à la fois. Son bide et ses seins pendent jusqu'aux genoux avec des bras et des jambes d'un enfant de mon âge. C'est pour ça qu'on la trouve grasse et maigre à la fois. Elle pue de la bouche quand elle parle et de partout ailleurs quand elle se tait. Une odeur de goût de surimi. Apparemment tous les gens tristes se mettent à puer.

Elle aurait pu très bien se retrouver habituée du grand cèdre. Elle a toutes les mauvaises qualités. Ça aurait été la même chose. Seulement elle s'est arrêtée à l'église par flemme de traverser la place.

La bonne du curé elle trotte quand elle marche. On dirait Le Chien qui est le chien du père Godard. C'est son nom : « Le Chien ». Il veut pas donner un prénom de baptême aux clébardes comme il dit. Il en donne à toutes les vaches pourtant qui commencent par la même lettre à chaque année de naissance. C'est obligatoire. Pour les chiens c'est pas obligatoire. Alors il l'appelle en gueulant « Le Chien » !

Pour les vaches on l'aide avec des prénoms débiles pour rigoler. Il en garde toujours un, parfois deux, pour nous faire plaisir. Il s'en fout. Les chiens on les appelle par leur prénom pour faire un câlin ou aller chercher un bâton. Avec les vaches c'est vrai que ça servirait à rien. On a rien à leur demander. Surtout c'est des vaches à viande celles du père Godard. On a pas besoin de leur traire le lait tous les jours. Elles attendent au pré l'été et à l'étable l'hiver d'avoir fait assez de viande. Ensuite on les envoie chez le boucher. Un numéro ça leur suffit.

Je pense que leur filer un nom c'est pour se souvenir. Je fais ça avec mes chatons avant de les noyer. C'est pour ça que c'est obligatoire, pour se sentir désolé des gens qu'on tue, pour pas vraiment prendre l'habitude ou se mettre à croire que c'est normal. Tant qu'on est gêné de tuer les autres c'est que ça va.

Le père Godard leur colle une boucle d'oreille en plastique avec un numéro et c'est tout. Il les connaît quand même par cœur par leur prénom. Il s'attache un peu je suis sûr. J'ai bien fini par m'attacher avec ma chatte Clarisse. On s'attache sans faire gaffe, simplement de passer du temps ensemble.

L'an dernier, chez les veaux, le père Godard a gardé le prénom Saucissedemortier en un seul mot. Celle-là on la reconnaît sans qu'il nous dise. C'est bizarre parce que je saurais pas

expliquer la différence d'avec les autres vaches. On la reconnaît. C'est tout. Ça nous fait rire à chaque fois qu'on la voit. L'année d'avant on avait Rastaroquette. C'est moins marrant que Saucissedemorteau en un seul mot.

Y a trois semaines le Poulpe et moi on a dû aller chercher Saucissedemorteau qu'avait foutu le camp. On sait pas trop comment elle s'est barrée mais elle s'est barrée. On avait Le Chien avec nous qu'a servi à rien. Je pensais qu'il nous mettrait sur la piste. Tu parles ! Rien du tout. On l'a retrouvée sur la place du grand cèdre qui se baladait. Le Poulpe a ramassé un bout de bois pour lui coller quelques calottes sur le cul. Y avait pas besoin. Elle a compris qu'elle avait perdu le cache-cache. Elle est rentrée tranquillement à la ferme. Elle connaissait le chemin. Le vieux Godard nous a filé des panachés pour dire merci. Il a demandé si Le Chien nous avait aidé. On a dit que oui pour pas qu'il se prenne un coup de pied au cul.

La femme du curé qu'avait voulu baptiser le père Godard après le veau à deux têtes on la connaît un peu. Elle nous fait les leçons de catéchisme tous les mercredi après-midi à cause de la Mamée qui croit en dieu dur comme fer.

Dans la bible on comprend rien aux histoires. Les personnages ils ont tous des noms pas possibles. Ils changent tout le temps. On sait bien qu'à la fin c'est Jésus qui gagne en ressuscitant le mercredi. Alors on écoute pas vraiment. Je préfère les histoires de monsieur Jovanovic qui garde le cimetière.

Le Poulpe va faire sa première communion à la fin de l'année. On lui organisera une fête avec des cadeaux. Souvent c'est des cadeaux nuls, c'est ça le plus marrant. Le cousin du Poulpe, Max, il avait eu des livres sur Jésus, des croix, une image en bois... On s'était pris un fou rire parce qu'il était sûr d'avoir des cadeaux normaux. Par exemple un jeu pour sa console ou des Lego. J'irai à la fête de communion du Poulpe pour lui faire plaisir. Sa grand-mère aura préparé un festin en plus. On passera un bon moment en famille.

Mon père a pas voulu m'inscrire à ma première communion. Je m'en fous. On a pas besoin de se marier pour être amoureux, et on a pas besoin de la première communion pour croire en Dieu. Moi j'y crois un peu au cas où, communié ou pas.

La bonne du curé on voit bien qu'elle croit en dieu que parce qu'elle est malheureuse de sa vie à elle. Elle croit en Dieu pour pas crever de tristesse. Comme si Dieu il avait pas d'autres urgences que la bonne du curé de Lullin...

Le curé, c'est différent. Le père Canna il s'appelle. Il est très vieux et encore plus maigre que moi. Il croit en Dieu avec le sourire et point final. Il est toujours de bonne humeur. Pour lui y a rien de trop grave donc n'importe quoi le rend heureux. Il a l'habitude de donner la confession. Il a entendu toute sa vie toutes les bêtises de tous les gens pendant la confession. Des kilos et des kilos de conneries qui lui ont formé sa jeunesse pour pas trouver les choses trop graves après coup. A force de s'habituer aux péchés capitaux de tous les couillons comme nous, sa vie à lui doit avoir l'air toute simple et jamais grave. Le Papé dit toujours que pour être riche il suffit d'habiter avec des pauvres. Ben le père Canna, pour jamais trouver les trucs trop graves pour lui, il écoute les trucs plus graves des autres.

Quand il a le temps le père Canna nous invite pour nous confesser. On lui donne la liste de tous nos péchés depuis la dernière fois qu'on l'a vu. A la fin il nous pardonne de la part de Jésus. C'est son métier. Il a pas le choix. On peut tuer le président de la République, il sera obligé de nous pardonner si on lui demande gentiment. Quand on a compris ça, avec le Poulpe, on s'est fait un concours de celui qui osera dire la plus grosse connerie. On s'est confessé des choses normales pour pas qu'il sente qu'on se foutait de sa gueule. On lui a raconté des bagarres, des gros mots, qu'on pique des sous, qu'on regardait des films de cul ou le cul des filles... Que des trucs de notre âge. Pour bien mentir il faut toujours un bout de vérité. Il s'y attendait que des enfants de notre âge fassent ça. Il devait faire la même chose ou presque. Des choses que tous les enfants font. Il était rassuré qu'on soit normaux.

Au moment où il s'y attendait plus, à la fin, quand il a demandé si on avait fini, on lui a dit que pas tout à fait. On a fait semblant de pas oser. Là on a sorti un mensonge plus gros que Paupiette. On y a joué qu'une seule fois pour le moment au concours de mensonge. La première manche c'est le Poulpe qui l'a gagnée. Moi j'avais raconté que je me frottais le cul avec la brosse à dents de mon père. Je trouvais déjà ça pas mal. Le Poulpe il a raconté qu'il avait foutu un hérisson dans le trou de balle d'une vache du père Godard. Le curé est resté la bouche ouverte pendant cinq minutes au moins. Tu parles ! Ça l'a carrément sonné. Il avait jamais entendu ça. Toute sa vie il a confessé tout le monde sans jamais personne qui fourrait le cul des vaches avec des hérissons. Il a osé reparler seulement pour demander si ça rentre un hérisson dans le cul d'une vache. Par curiosité. Alors le Poulpe avait dit que oui si on met la tête la première et qu'on pousse avec un bâton. Il a réussi à pas se marrer en plus. Il est fort ce con.

Pour pas trop mentir non plus, le soir, je me suis frotté le cul avec la brosse à dents de mon père. J'étais déjà pardonné donc ça allait.

Le père Canna nous regarde pas si bizarrement depuis qu'on a raconté ça. Il nous aime bien. On est les seuls enfants à faire le catéchisme en même temps. Il nous fait confiance pour essayer de devenir moins cons.

On accompagne la Mamée à la messe le dimanche. Presque tous les dimanches. Sauf quand on va à la pêche. Après la messe on fait le marché avec elle pour avoir des croutons de pain et du saucisson que nous offre la femme du boucher. Le dimanche la messe est à neuf heures et demie à l'église de Lullin. On arrive en avance pour se mettre au premier rang. Ça sert pas à grand-chose tellement l'église est vide. Y a toutes les vieilles femmes des villages autour de Lullin qui viennent. Parfois avec leurs maris quand il est pas mort. Le Papé, lui, il vient pas alors qu'il est pas mort. On voit aucun enfant sauf Théo avec ses parents et son petit frère. Théo il est débile mais on l'aime bien parce que c'est pas du tout sa faute. Il est toujours heureux en plus. Il nous fait des câlins comme un pédé. On se laisse faire. Il sert d'enfant de cœur à la messe. En

gros il tient des bougies quand on lui demande, il va chercher la vaisselle pour les hosties et le vin de messe, et il secoue une clochette au bon moment quand le curé lui fait signe de la main en se cachant derrière la table d'hôtel.

Ses parents croient plus que les médecins ou les maitresses pourront le soigner. Ils se disent que Dieu pourra peut-être essayer un truc. J'ai du mal à y croire tellement c'est trop grave. Je pense qu'il est foutu. Il est débile pour toute la vie. Et puis si ça se trouve il serait pas aussi content s'il était normal.

On le félicite à la fin de la messe quand il a bien travaillé. On voit qu'il aime bien qu'on soit fier de lui parce que ça doit pas arriver souvent. Le père Canna aussi est très gentil avec lui. Il nous a dit l'autre jour qu'en fait Théo il est pas plus handicapé que nous. Sauf que les gens normaux ils ont tous le même handicap. Lui le problème c'est qu'il est le seul à avoir celui-là.

Moi je m'en fous. Théo c'est mon veau à deux têtes. Et je laisserai aucun curé magique venir le crever.

Ce que je préfère à la messe c'est la quête. Une des vieilles dames remonte l'allée pour demander de l'argent dans un panier à pain. La mamie du Poulpe nous donne toujours une pièce de deux euros à chacun. On s'arrange avant la messe pour venir avec une plus petite pièce, une rouge de deux centimes par exemple. Il faut jeter la pièce assez fort dans le panier pour qu'elle fasse le bruit d'une de deux euros. De toutes façons personne regarde ce qu'on donne. Une fois, pour se marrer, le Poulpe avait donné une de ses dents qui était tombée. La vieille qui balade le panier avait dit merci avec son sourire où il en manque plein. On a imaginé qu'elle avait récupérée la dent pour se la recoller dans sa bouche. Depuis on essaye de reconnaître la dent du Poulpe quand elle nous sourit pour dire « merci ».

A chaque messe on se fait quatre euros avec le Poulpe. On le dit à la confession du père Canna. J'ai l'impression que ça le fait marrer. Peut-être qu'il nous a vu faire ou que lui faisait pareil quand il avait dix ans.

4. Les branches

A partir du CP, à l'école j'ai commencé à être obligé de me bagarrer avec tous ceux qui traitaient maman. Ils répétaient les mêmes conneries que mon père. Les connards ils racontent que la vérité sort de la bouche des enfants. Ils ont oublié quand ils étaient enfants. J'en connais un paquet des menteurs. Les enfants sont tous méchants en plus. Moi pareil que les autres. Je bave des saloperies sur les parents de ceux qui m'emmerdent pour le plaisir de leur faire de la peine. Je m'en fous pas mal en vrai de ce qu'ils racontent ceux qui m'emmerdent. Elle reste ma maman. Il faut s'en foutre de l'avis des autres pour aimer correctement. Je me bats simplement pour son droit à mourir dans la dignité. Pareil que pour l'état nazi dans les maisons de retraites avec les vieux qui se font suicider par des médecins. On leur fait ça quand ils ont tout oublié sauf chier partout. Manon m'a raconté pour son arrière-grand-mère et ça a l'air terrible de vieillir à ce point.

Dans son accident domestique maman elle a bien suffisamment de dignité pour mourir en paix. Elle mérite qu'on la laisse tranquille.

Je me bagarre souvent. Avec tout le monde sauf le Poulpe, qui mange pas de ce pain noir, et sauf avec les filles. Elles jouent de leur côté et on se voit que pour se baisser les culottes.

Le Poulpe a demandé à ses grands-parents de leur raconter la mort de maman. Ils ont pas voulu. Il s'est pris une tarte à force de remuer la merde. Ça m'a rassuré. Les gens adorent raconter les histoires bizarres et tristes. Ils aiment trop la misère des autres. Ça veut dire que la mort de maman est plus simple que ça. Aussi simple qu'un accident domestique dans la dignité.

Je pourrais m'en foutre de ce que dise les autres. En fait je me bagarre surtout parce que les chiens ne font pas les chats puisque je suis le fils de mon père. La maîtresse et le directeur me convoquent à chaque fois. Ils me grondent assez peu. Au début je prenais un mot dans le cahier

de liaison. A la maison ça passait plutôt mal parce qu'ils ont pas besoin de prétexte alors faut imaginer quand ils en ont.

Je veux pas donner d'idées aux autres...la première fois que je me suis pris un mot, mon père et l'oncle Emile ils m'ont quasiment noyé à la rivière. Exactement là où je vais pour les chatons. J'ai failli crever au champ d'honneur. Sauf que j'avais pas encore eu l'idée de l'appeler « le champ d'honneur ». C'était au milieu du CP. En fait je me suis presque noyé tout seul parce que la règle c'est qu'ils me foudaient des coups de bâton dans les côtes quand je sortais la tête de l'eau. Ils gueulaient que je devais plonger la tête dans l'eau. Que j'étais un petit connard à qui ils allaient apprendre à bien se tenir. A poil j'étais. Dans une eau gelée. Ce soir-là j'ai hurlé, j'ai prié, j'ai demandé pardon, j'ai promis de pas recommencer. J'ai dit à mon père que je l'aimais...on voit que ça allait pas terrible... Je m'en suis voulu après parce que ça a rien changé à part les faire encore plus bander.

Je me souviens de tout. J'ai vraiment voulu crever. On était pas encore fiancés avec Manon sinon j'aurais changé d'avis. Je crois qu'on est pas nombreux à mon âge à avoir déjà voulu crever. Plus par peur de mourir que par peur d'être mort. Mon père et son frère rigolaient avec les yeux. Ils buvaient l'alcool à la bouteille pendant ce temps. Ils étaient au spectacle et encore plus heureux que comme Ulysse.

Y a eu d'autres coups pareils. Deux ou trois fois par an.

Une autre fois y a pas longtemps ils m'ont ligoté avec une corde bleue, celle des bottes de paille, au prunier dans le jardin. Ils prennent les mêmes cordes pour pendre les perdrix ou les faisans par le cou dans la remise du jardin. La machine à café s'était cassée en mille morceaux en tombant du bar. Ils m'ont accusé. J'avais rien fait. Ça les a pas dérangés. Ils m'ont pas cru. Ils m'ont scotché la bouche parce qu'ils avaient bien prévu leur coup. Ils ont enlevé le haut de mon

pyjama. Ils ont coupé deux branches de noisetier dans la haie du fond avec leur opinel. Ils gueulaient que je devais avouer, que j'étais qu'un menteur, que qui allait payer pour réparer ? J'ai rien voulu avouer. Le reste je vous le passe et des meilleures. Je me suis évanoui par précaution. Le lendemain j'étais encore attaché avec ma tête d'épouvantail. Je m'étais même chié dessus et des mouches me collaient au cul. Heureusement qu'il avait pas fait trop froid.

Je me suis réveillé avant le soleil. J'ai entendu Ada ouvrir son volet. Elle fermait les volets pour dormir alors qu'elle est aveugle. Sans fermer les fenêtres. Elle voyait sans y voir, alors je suppose qu'elle m'a vu parce que j'osais pas bouger. Elle est venue me détacher. Elle a défait les nœuds sans que je l'aide. J'aurais pas pu de toutes façons. Je tenais mal debout. On aurait dit les veaux qui naissent au début de leur naissance.

Quand Ada m'a décroché du prunier mes jambes tremblaient. Ada s'est mise en tailleur par terre, malgré toutes ses années de bons services. Je me suis écroulé sur ses genoux. Pourtant j'avais la merde au cul, elle a pas dû le voir, et je lui ai pas dit puisque j'avais la tête ailleurs. Elle m'a demandé pardon en me serrant dans ses bras. Avec des bras maigres...on aurait cru les branches avec lesquelles on m'avait cravaché le dos. Ses câlins sont un peu durs au mal. Ils ont rien à voir avec les câlins de maman dont je me souviens pas vraiment. Pas besoin de me souvenir. Je me les imagine assez. Des câlins bien moelleux où on se repose comme après la pluie. Ada pleurait. Ça m'a étonné. Je pensais qu'il fallait des yeux pour fabriquer les larmes. Elle pleurait pour moi. Ça m'a fait du bien. J'aurais bien fait pareil mais j'en avais plus des larmes. J'avais déjà dû pleurer tellement que mes yeux étaient vides. Ses grosses larmes roulaient. On aurait cru nos billes agates transparentes. Avec le jour qui se levait ça les coloriait en rouge. C'était bizarre une vieille femme, avec son air de plus vieille encore que le grand cèdre, qui pleurait du sang de ses yeux blancs, et un petit garçon torse nu sur ses genoux avec le dos rayé. Sans parler du cul sale... On est restés assez longtemps puisque je me suis endormi.

Elle m'a recouvert avec son tablier pour me faire une couverture. Elle chantait à l'intérieur de sa vieille carcasse. Une sorte de ronronnement en plus fort.

Elle arrêta pas de me demander pardon.

Je lui pardonnais évidemment puisqu'elle avait rien à voir avec nos histoires de jeunesse.

Elle m'a pris par la main quand je me suis réveillé. Il faisait à peine jour. On a traversé la cuisine et le bar. Mon père et l'oncle Emile dormaient encore puisque c'était un lundi matin et que le bar ouvre qu'à onze heures le lundi matin. Elle marchait comme font les chauves-souris quand elles volent. Je pesais déjà plus qu'elle pourtant elle a réussi à me porter sur un tabouret. Y a de la force où on la voit pas parfois. Elle a préparé un chocolat, toujours sans rien y voir. Il faut jamais demander au magicien son truc. Quand il vient à l'école, le magicien, pour faire ses tours, je me concentre pour pas chercher le truc. Sinon ça tue la magie. J'ai jamais posé de questions à Ada pour ça.

Elle m'a fait une tartine de miel. Je lui ai dit une plaisanterie pour bien lui montrer que la vie continue. « Du miel, et pas du miel de mouches ». Elle a pas dû comprendre ou elle a pas entendu. Ça m'a fait sourire et j'ai pensé à maman en buvant mon chocolat et en mangeant ma tartine là où on aimait le faire pour les gouters.

C'était au printemps dernier, y a bien six mois.

Le prunier a pas donné un seul fruit de tout l'été.

Quand j'ai fini mon petit déjeuner, Ada m'a demandé de sortir. Elle est remontée à l'étage. J'ai filé au cimetière parce que je sais où est cachée la clé. J'ai attendu monsieur Jovanovic dans sa cahute. Quand il m'a vu dans cet état, ça lui a mis un sacré court bouillon. Je m'étais pas rhabillé. J'avais simplement la couverture dont on se sert pour lire pendant l'hiver sur les

épaules. Débraillé en pyjama avec mon dos qui saigne et le cul plein de merde, monsieur Jovanovic en a pris plein dans la mirette.

Il m'a aidé à me laver le cul à une des fontaines du cimetière. Il m'a pris mon pyjama pour le laver. Il me l'a jamais rendu. A la place il m'en a offert un nouveau que j'ai pas osé mettre pour pas que mon père demande d'où il venait.

Il s'est excusé de pas pouvoir faire son travail de légionnaire. Toujours ses dettes qui l'empêchaient...

Les gens qu'ont rien à se faire pardonner s'excusent plus souvent que les autres j'ai remarqué.

En plus, lui, il avait déjà essayé une fois de parler à mon père pour le cessez-le-feu. On peut pas faire plus que ce qu'on essaye de faire bien.

Je suis rentré avec la couverture autour de la taille en courant pour pas qu'on me voie. Je me suis lavé, j'ai filé à l'école. J'en ai pas parlé. Monsieur Jovanovic m'a rien demandé après. Il respecte trop le droit au silence.

Mon père en a reparlé une fois parce que mon dos il était rayé. J'ai été privé de piscine pour pas qu'on les voit mes rayures. C'était ça le pire. On y va que cinq ou six fois à la piscine avec l'école. J'avais pas le droit de me mettre en maillot. Je restais pied nu, en T-Shirt à regarder les autres qui apprennent à nager. Je sais un peu nager moi, j'ai appris tout seul à la rivière quand on y pêche. Pour nager il suffit d'avoir envie de pas se noyer, après ça vient tout seul. Mais quand même, ça m'aurait plu de nager avec les copains de l'école dans une piscine.

C'est à cause de ces violences en réunion que le directeur et ma maitresse ont arrêté d'écrire mes bagarres dans mon carnet de liaison. Ils voyaient bien que je débarquais après avec une sale tête au carré. Alors ils ont gardé le secret par gentillesse.

Le directeur et ma maitresse ils m'ont signalé à l'assurance sociale au début. « La dame est déjà venue », on leur a dit. Maintenant ils font gaffe. Ils me caftent plus jamais à mon père.

Ma seule punition si je me bagarre c'est de retourner en classe avec un livre pour me calmer. J'y trouve mon bon compte. Quand un livre me plaît je me bagarre un peu plus souvent. C'est tout. Après je raconte ce que j'ai compris à monsieur Jovanovic. Il me corrige ou m'aide à mieux comprendre les choses puisqu'il a lu presque tous les bouquins. S'il connaît pas le bouquin dont je parle ça l'intéresse que je lui raconte. Il aime bien qu'on inverse les rôles alors que je raconte vraiment moins bien que lui.

Après l'histoire du prunier mon père et l'oncle Emile ils ont arrêté de me taper.

Ça a duré deux ou trois bons mois, jusqu'à la mort d'Ada.

Plus aucun coup. Même les petits coups de tous les jours. Je les intéressais plus. J'ai compris que ma grand-mère avait pris mon assistance à personne en danger. C'était sympa de sa part même si ça a eu des conséquences en chaine jusqu'à ce soir. En s'arrêtant de me taper mon oncle Emile il s'était rempli de colère. Mais je m'en rendais pas compte. Et ça m'a quand même fait du bien.

De toutes façons, les gens qui vous font du bien sans qu'on a besoin de demander méritent un monument aux morts.

Ada a crevé quelques mois après le prunier, vers la fin de l'été. Un matin je lui monte son plateau avec le café et les tartines de beurre salé. Elle dormait encore. C'est ce que je croyais. J'ai tout laissé sur son bureau, sans faire de bruit. J'y suis retourné une heure plus tard. J'ai toqué poliment. J'ai ouvert. Je suis entré sur la pointe des pieds. Le plateau avait pas bougé. Je

voulais réchauffer son café. Y avait une drôle d'odeur. Celle des veaux mort-nés ou des chatons morts noyés. Pas forcément une mauvaise odeur, et je m'y connais en mauvaises odeurs. J'ai prévenu mon père en pensant qu'il allait encore me foutre sur la gueule. Pas cette fois-ci.

Ada avait crevé gentiment en dormant, sans faire de bruit.

Pendant que mon père et son frère commençaient à s'occuper de ma grand-mère, je restais sur le tabouret où je la regardais prendre son petit déjeuner l'été. Il faisait plutôt froid avec les deux fenêtres ouvertes. Normalement j'aurais dû me mettre sous l'édredon, mais là... la place était occupée. J'observais le tronc énorme du cèdre. Deux merles sifflaient sur la branche devant moi pour savoir qui était le plus beau. On aurait dit monsieur Jovanovic avec son appeau. Ils ont continué. J'ai imaginé qu'ils chantaient les chansons de l'armée quand on met le drapeau sur un cercueil.

Mon père et l'oncle Emile avaient l'air tristes. J'ai eu de la peine pour eux. Perdre sa maman on s'y attend jamais.

Je me souviens pas avoir été malheureux de la voir morte, moi. Je la trouvais pas plus blanche que d'habitude et pas beaucoup moins bavarde.

Je m'étais souvent demandé ce qu'elle trafiquait dans sa chambre toute la journée. Elle attendait ça, simplement, de crever, pour plus se coltiner les jumeaux, ses yeux qui voient pas, ses souvenirs d'allemands. Elle attendait de débarrasser toute sa crasse qui lui empoisonnait la tête à force d'y entasser ces malheurs pendant autant d'années. J'étais content pour elle en fait. Au bout d'un moment ça sert à rien de se faire du mal à la santé pour survivre à tout prix. L'arrière-grand-mère de Manon, qui fait la mauvaise tête pour pas crever, elle a fini par devenir cinglée à cause de pas être raisonnable et depuis elle chie partout. Vaut mieux crever dans son lit sans faire de bruit comme Ada à mon avis.

On l'a enterrée. Des gars des pompes funèbres générales l'ont récupérée pour aller la laver et l'habiller. Pourquoi on coiffe les morts dans leur cercueil ? C'est pour plaire à qui ? Faudra que je demande à mademoiselle Lenoir et au père Canna.

En faisant la soustraction des années sur la tombe j'ai été étonné qu'elle avait que quatre-vingt-onze ans. En étant pas généreux on lui en donnait au moins cent. De toutes façons c'est difficile de dater les vieux, au bout d'un moment ils se ressemblent tous.

Monsieur Jovanovic avait rouvert la tombe de son mari, mon « grand-père ». On l'a descendue dedans avec des cordes. Sans compter les croque-morts on était quatre à l'enterrement : mon père, mon oncle Emile, monsieur Jovanovic et moi. Six, en comptant le curé et sa femme. Les jumeaux ont pas attendu qu'on remette la terre pour boucher le trou. Ils ont foutu le camp. Je suis resté avec monsieur Jovanovic. A la fin il a chanté un truc en langue morte de yougoslave ou de légionnaire.

Je suis rentré. Mon père et l'oncle Emile attendaient dans le bistrot. Ils buvaient la goutte. Le bar était vide.

A force de plus me tabasser, ils avaient entassé de la colère. Et ça a débordé.

Ils m'ont demandé ce que je lui avais raconté à la vieille avant qu'elle crève. Ils m'ont demandé ce que ça me faisait qu'elle soit plus là la vieille. Ils m'ont demandé si la vieille avait pas crevé de devoir surveiller ses gamins, à son âge. Ils m'ont demandé si j'étais fier qu'une vieille peau soit la seule qui veut bien me protéger dans tout le monde. Ils m'ont demandé si j'avais passé un bon été, si j'avais bien profité de faire le con et de me foutre de leur gueule. Ils m'ont demandé si j'avais compté le nombre de fois que j'aurais dû me prendre une branlée depuis deux mois. Ils m'ont demandé si je voulais bien m'approcher un peu. J'ai voulu foutre le camp. Je m'étais trop bien habitué en quelques mois à plus me faire taper dessus.

L'oncle Emile m'a chopé le bras avant que je passe la porte. J'ai hurlé. Il m'a mis la main sur la bouche. J'ai fait le con. Je l'ai mordu. Là il m'a envoyé un coup de genou dans le ventre. J'ai roulé jusqu'à sous le bar. Il saignait des doigts. Il secouait sa main en gueulant des mots terribles sur ce qu'il allait me faire.

Je m'en souviens parfaitement, de tout. C'était au début de la rentrée des classes.

Je me suis mis en boule. Je sentais que c'était comme d'habitude en pire. J'ai pissé sur moi. Normalement je me pissais dessus de trop rigoler. Et pas une vraie pisse, quelques gouttes. Là j'ai tout pissé. Ça me coulait entre les jambes. Ça faisait une flaque. Les jambes me collaient. Une pisse de peur c'est pas une pisse normale. Elle pue, elle colle et gratte en même temps. L'oncle Emile s'est approché. Mon père regardait par-dessus le bar. Il m'a dit de nettoyer. Je me suis levé pour chercher le matériel, la serpillière, tout ça. L'oncle Emile m'a refoutu un coup de pied de toutes ses forces. Je pouvais plus respirer. Je me suis relevé. Il a hurlé que je devais nettoyer. J'ai essayé de demander comment. Il a gueulé « ta gueule » ! Il a pris un tabouret. Il m'a balancé un coup dans les jambes. Je me suis écroulé dans la flaque de pisse. Je me suis de nouveau mis en boule. « Tu vas nettoyer avec ta langue de fils de pute » il m'a dit. J'ai fait semblant de pas entendre. Il a répété en me lançant le tabouret sur la gueule. Un pied du tabouret s'est pété en retombant. Y avait du sang avec la pisse maintenant. Je lui ai demandé d'arrêter. Je me suis mis à quatre pattes. Mon père regardait toujours par-dessus le bar. Il souriait dans le coin. J'ai fait ce qu'ils réclamaient.

Ensuite mon père est arrivé. Il s'est débraguetté la bite. Il a pissé sur moi. Mon oncle Emile rigolait si fort. Je me souviens de son rire quand ça s'est passé. J'ai encore nettoyé comme ils voulaient. La pisse du père avait le goût de l'odeur des chiottes de turcs sur la place. J'aurais pu vomir dix fois. Ils m'ont dit après que je puais de la gueule. Ils m'ont forcé à prendre un verre de goutte pour rincer. Ça m'a brûlé la langue. J'ai avalé. J'ai toussé.

L'oncle Emile est allé chercher le fusil. Il me l'a mis dans la bouche. J'ai failli dégueuler. Ça sentait le fer et la poudre des cartouches. Je me souviens penser que le sang dans la bouche faisait la même odeur. Il disait : « tu veux finir comme ta pute de mère ? Continue comme ça si tu veux finir comme ta pute de mère ». Mon père lui a demandé d'arrêter de faire le con. Ça m'a rappelé la fois avec monsieur Jovanovic quand il avait voulu signer mon armistice. L'oncle Emile est parti ranger le fusil en se marrant. Mon père a pris une cruche en fer, une pareille que celles de la cantine. Il l'a lancé dans ma figure en me traitant de « beau fils de pute ». Il se marrait. Ensuite il a attrapé la bouteille de goutte. Il a bu une gorgée au goulot. Il m'a demandé de finir. Il restait au moins la moitié. J'ai pas protesté. Ça m'a brûlé tout le ventre. J'ai pas toussé cette fois-ci. Il m'a dit : « tu finis de tout nettoyer, après tu vas te laver. Gros dégueulasse ». Ils ricanaient tous les deux. Je suis allé prendre la serpillière. J'ai frotté du mieux que j'ai pu. Ils m'ont dit : « la vieille est plus là. T'es tout seul maintenant avec nous. N'oublie pas ». J'ai couru à l'étage. Je me suis douché tout habillé. Je suis resté sous la douche longtemps. J'ai dégueulé bien sûr. Je me suis brossé les dents cent fois. J'ai pleuré. J'avais jamais pleuré autant. J'allais devenir un gros pédé si je continuais. J'ai regardé ma tête dans la glace. Ça saignait plus vraiment. Une croute faisait une boule dans les cheveux au-dessus de la bosse.

Les jours d'après je me suis inventé un nouvel accident de vélo. Manon m'a dit de faire gaffe. Je lui ai dit que c'était rien en cranant un peu.

A cause de la goutte j'ai commencé à me sentir mal en sortant de la douche. J'ai voulu me barrer de la maison. Mon oncle Emile a tendu sa jambe pour faire un croche-pattes dans la salle du bar. Je me suis étalé. Il a dit que j'étais saoul. Il s'est marré et Paupiette aussi qui venait de s'installer. Je suis sorti sur la place. J'ai filé chez monsieur Jovanovic dans le cimetière. Il passait le râteau dans l'allée près de la tombe d'Ada. On l'avait enterrée plus tôt ce matin. Il nettoyait la terre autour. Je titubais des jambes, pareil que les habitués quand ils sortent du

bistrot. Je me souviens le voir tout lâcher pour venir me chercher. Je suis tombé dans les pommes.

Je me suis réveillé dans la cahute. Il me portait sur ses genoux comme les oisillons qui sont tombés de leur nid. Monsieur Jovanovic qui s'y connaît vraiment bien en oiseaux nous disait de les remettre au nid. Ça nous emmerdait à chaque fois parce qu'on s'en occuperait aussi bien nous-mêmes. On les aurait mis moins en hauteur, pour pas se faire mal en tombant. On leur aurait donné de l'eau et des vers et du chaud. Tu parles...Il voulait rien entendre monsieur Jovanovic. Il insistait. On aurait pu penser que s'il aimait à ce point les oiseaux, tous les oiseaux, il aurait pu garder un oisillon ou deux pour chez lui. Il les préférait dans les nids et dans les arbres et dans le ciel. En liberté et tant mieux si c'étaient pas ses oiseaux à lui.

On avait inversé les rôles parce qu'il me regardait comme ça, monsieur Jovanovic, exactement pareil, emmerdé pour une fois d'avoir à me remettre dans mon nid. Il avait préparé une tisane. J'ai bu quelques petites gorgées. Il avait des gâteaux. J'ai mangé un peu sans parler.

Mon père a hurlé dans la rue pour que je revienne. Il était déjà tard. J'avais dormi longtemps. Presque toute la journée en fait. J'ai pleuré. Je jure que j'ai pas fait exprès. C'est monté directement. Dans la gorge puis dans les yeux. Je suis parti en chouinant. J'ai espéré de toutes mes forces que monsieur Jovanovic m'accompagne, qu'il déterre la hache pour prendre le sentier de la guerre, un dernier sentier, une dernière fois. Il avait eu l'habitude de ça. Il pourrait me libérer juste cette fois-ci. Moi j'aurais dit merci.

Il s'est retenu de justesse. Je suis pas fâché contre lui.

Y avait qu'une seule solution pour moi, pour la suite.

J'ai décidé que j'allais les buter mon père et l'oncle Emile. Pas comme les chatons en leur grattant sous le ventre. J'allais les buter comme on bute les rats ou les taupes ou tous les animaux qu'on veut pas chez soi.

J'allais les buter grâce à Manon et son papa qui nous prend avec lui pour les champignons. C'est eux qui m'ont filé l'idée.

Quelques jours après que j'aie dû nettoyer la pisse on est parti faire la cueillette. Dans le bois où Maxime Lefort s'est fait grignoter le cul par les fourmis. On cherchait surtout des pieds de mouton. A un moment, alors qu'on fouillait la terre, le papa de Manon nous a appelé pour venir voir. Avec sa godasse il a dégagé quelques feuilles mortes et nous a montré une dizaine de champignons. C'était de la saloperie. Des amanites phalloïdes. Des champignons venimeux. Je les avais déjà vus dans le guide qu'il m'avait offert, mais jamais en vrai. Il nous a demandé de pas s'approcher parce que seulement un demi-chapeau pouvait crever un adulte. Il nous a dit que si on avait un doute en cueillant les champignons il fallait lui demander ou au pharmacien.

Il les a recouverts de feuilles avec son pied. On a continué de chercher les pieds de mouton. Après ça j'ai trouvé dix gros cèpes ce jour-là en plus des autres champignons. Monsieur Pichard m'a félicité en me tapant dans le dos comme un bon copain.

On remplissait nos paniers depuis deux heures à peu près quand j'ai foutu le camp en disant que j'avais perdu un des gants qu'ils me prêtent. Je l'avais pas perdu en fait. Je connais le bois par cœur. J'ai retrouvé les champignons où il fallait pas s'approcher. Tu parles ! Je les ai tous pris. Je les ai rangés dans le gant que j'aurais dû perdre. A pleines mains je les ai ramassés.

Manon, son papa et sa maman m'appelaient un peu plus loin. Ils avaient peur que je me paume. Je connais la forêt mieux que mon ombre mais c'était sympa de s'inquiéter. J'ai dit que j'avais pas retrouvé le gant. Je me suis excusé. Ils étaient pas en colère. Je suis toujours surpris quand

les gens se mettent pas en colère alors qu'il y a une bonne raison. J'ai fait semblant de plus rien trouver. Je voulais pas mettre mes doigts empoisonnés sur les bons champignons. Son papa s'est moqué gentiment. Manon m'a dit que c'était pas grave puisque j'en avais pris plus qu'elle. Avec dix gros cèpes en plus. Pendant tout le reste de la balade j'ai eu tellement peur de me ronger les ongles et d'en crever qu'ils ont cru que j'étais tombé malade.

On est rentré. Ils m'ont invité à déjeuner. Je me suis lavé les mains pendant vingt minutes. On s'est régalé. Sa maman mettait presque autant de champignons que de beurre, d'ail et de persil. Un « quatre-quarts » se marrait le papa de Manon. Pendant le déjeuner je vérifiais dans mes poches, sous la table, qu'ils tombaient pas les miens de champignons. La maman de Manon m'a demandé si tout allait bien parce que j'avais l'air dans la lune. J'ai dit : « oui, oui, merci ». Elle m'a regardé la tête avec mon bobo sous la croute. Celui du tabouret de bar que m'avait jeté sur la gueule l'oncle Emile. Elle l'a désinfecté en m'offrant des cotons et du produit à mettre deux fois par jour à la maison.

Elle m'a demandé si je mettais mon casque à vélo. J'ai répondu que toujours. Alors elle m'a dit que je pouvais pas me faire des croutes à la tête en tombant de vélo. Elle m'avait un peu piégé. J'ai seulement dit que cette fois-ci j'avais dû oublier de l'enfiler. J'ai promis de pas recommencer et que je serais plus prudent la prochaine fois. Je mentais mal à cause des champignons dans les poches qui me faisaient peur. En plus c'est difficile de bien mentir quand on a compris que l'autre sait qu'on ment. On rougit, on bafouille, on a les yeux qui s'affolent.

Elle a remarqué que je pipeautais. Elle avait l'habitude faut dire. Elle se doutait de tout. Ça se voyait. Elle arrêtait pas de me poser plein de question sur comment j'allais, comment ça se passait à la maison et si on s'occupait bien de moi. La maman de Manon était forte pour entendre ce qu'on voulait pas lui dire. Elle avait remarqué qu'on était amoureux par exemple moi et Manon. On voit tout de suite dans les yeux si on vous croit ou pas. Elle m'a jamais cru la maman de Manon quand je disais de pas s'inquiéter.

J'ai gardé les amanites dans une petite boîte cachée sous le matelas. Je vérifiais plusieurs fois par jour qu'elle avait pas bougé. L'oncle Emile dormait dans la chambre d'Ada depuis sa mort. Plus personne passait par ma chambre. Personne allait me la voler.

Plus tard, je sais pas, une semaine environ, mon père a cuisiné ses terrines d'oiseaux. Les chasseurs habitués, souvent le père de Maxime Lefort d'ailleurs, lui en offraient pour se payer les tournées. J'ai volé un couteau en bas pour hacher mes champignons sur le bureau de ma chambre dans une assiette. J'ai profité qu'il laissait mijoter la casserole pour y foutre mes champignons dedans. J'y ai mis un gros glaviot avec, tant qu'à faire la cuisine. J'ai touillé.

Je me suis barré. J'ai lavé le couteau et l'assiette au moins dix fois après, et mes mains peut-être vingt. Moi j'en mange jamais de ces pâtés. Ils sont dégueulasses et remplis de petits plombs. Mon père a tout passé au robot pour mélanger la viande, les oignons, les herbes, les épices, le vin rouge, les œufs, le lard et mes champignons. J'avais si peur qu'il s'en rende compte que j'étais plus blanc que neige pendant toute sa petite cuisine. Il a rien remarqué. Dans son placard, je sais que y a quatre pots empoisonnés, planqués, et on attend la surprise du chef.

Mon père colle des étiquettes sur ses terrines pour commencer par les plus anciennes. Avec mon oncle Emile ils viennent de finir celles de la dernière fois. La prochaine tournée du patron c'est la mienne. J'attends. Un jour ils se feront une dernière tartine. Je les regarderai crever devant moi. J'espère qu'ils auront mal partout. Qu'ils auront le temps d'avoir mal. Et peur de pas comprendre ce qui arrive. Ils me demanderont d'appeler une ambulance. Je ferai semblant. Je dirai qu'elle arrive. Je les filmerai avec leur téléphone. Ça me fera des souvenirs de vacances. Quand ils auront de la bave sur les lèvres ou du sang, ils se tortilleront par terre comme les truites qu'on balance sur le pré. Eux, je les assommerai pas. J'irai leur raconter dans l'oreille que c'est moi qui a fait ça. Ils vomiront puisque c'est ça qu'on fait en mangeant des amanites phalloïdes. Ils auront la chiasse. Ils se videront. J'ai l'habitude avec le cochon des grands parents du Poulpe. Pour moi ça sera la même fête des voisins. Joyeuse et tout. Je regarderai

leurs yeux pleins de colère. Ça leur fera des veines toutes rouges dans le blanc. Pareil que quand ils me frappent. La même haine. Sauf que la douleur sera pour eux. Peut-être que je leur montrerai mon cul pour me marrer.

Après l'enterrement d'Ada c'était de pire en pire pour moi. Pourtant on parlait déjà du pire.

Ils m'engueulaient tout le temps, se moquaient de moi et me tapaient dessus pour le plaisir.

Une fois la chatte Clarisse s'était encore fait sauter. Je sais que c'est l'instinct maternel des animaux...Fallait qu'elle soit vraiment conne.

A l'école on a appris la leçon de la deuxième guerre mondiale, la plus petite des deux, avec les juifs. Mademoiselle Lenoir, ma maitresse, nous a montré des photos d'enfants qui avaient été donnés gratuitement par leurs parents à d'autres parents qu'on surnommait les justes pour pas qu'on les oublie quand on construirait leur monument aux morts. Ça semblait bizarre, puis quand on a compris pourquoi, par la faute de l'extinction des juifs par les Allemands, j'ai tout de suite pensé à Clarisse. Il fallait que je la donne gratuitement à une famille du village. Une famille de justes avec les chats. Celle de Manon a bien voulu sinon j'aurais proposé au Poulpe. Le problème du Poulpe c'est qu'il habite trop près. Clarisse aurait pas compris. Elle serait revenue pour me voir. Elle aurait cru que je l'abandonne. Alors que je la donne seulement pour plus qu'on fasse de mal à ses enfants.

J'en ai parlé à Manon. Elle aime bien les animaux. Je pouvais pas lui dire la vérité. J'ai menti un truc que mon père pouvait plus s'en occuper, qu'elle risquait de mourir de faim. Je sais pas ce qu'ils ont cru ses parents. En tous cas, ils ont bien voulu prendre la chatte. Pour les petits ça serait la surprise. Ils se débrouilleraient.

J'ai attrapé Clarisse sur son coussin. Elle se reposait avec les oiseaux des prochains pâtés qui se balançaient par le cou au-dessus d'elle. Je l'ai mise dans un grand carton avec ses affaires. J'avais envie de vomir. Ça me fait souvent ça quand je suis trop triste. Je l'aimais vraiment bien ma chatte. Elle dormirait plus contre moi pour passer mon chagrin les nuits où j'en ai. Et à cette époque on dormait tous les jours tous les deux.

C'était le soir. Mon père m'a vu passer dans le bar. Il m'a arrêté. Il m'a collé une tarte en demandant ce que j'allais voler. Ses clients ont dit que j'étais bien qu'un petit merdeux. Ils ont vu la chatte. J'ai avoué que je la donnais à une copine de l'école. J'ai menti en disant qu'elle nous emmerdait trop à faire des chatons. En pensant que je comptais me faire de l'argent avec ils m'ont traité de voleur. J'ai dit que non. Alors un des habitués a dit qu'il espérait que la petite me sucrait la bite. Tout le monde a rigolé. Je lui ai craché à la gueule.

J'ai pris une grande claque par derrière de la part de l'oncle Emile. Et un coup de pied dans la tête quand j'étais au sol. Je me suis relevé sans pleurer. J'ai ramassé le carton avec ma chatte dedans.

J'en ai rajouté. J'ai raconté qu'elle piquait de la bouffe dans la maison. Qu'on pouvait pas la laisser faire. J'ai repris une claque puisque je la surveillais pas assez. Je tremblais de partout. Je me retenais de pisser de toutes mes forces.

Mon père a pris Clarisse par la peau du cou. Elle miaulait fort. Tu parles, elle était trop enceinte pour ces conneries... Il est retourné dans le jardin. Il a pris un manche de pioche. Il tenait la chatte dans une main. Avec l'autre il lui a mis un coup sur le dos. Un coup terrible. Plus fort que pour assommer le cochon du Papé. Ça a craqué. Un craquement d'orage. Il lui avait cassé la colonne de derrière. Il l'a jetée dans un coin du jardin. Un coin sombre. Elle pleurait la pauvre. Mon père m'a dit qu'elle volerait plus rien. Il m'a jeté le bâton aux pieds en disant que j'avais plus qu'à terminer le boulot. Je me suis approché. J'étais désolé. Elle découvrait la sale vérité.

Je lui avais toujours menti sur ses petits qu'on butait. Elle se rendait compte qu'on était qu'un tas de salauds. Elle saignait par le cul. Elle commençait à accoucher. Elle pouvait plus rien pousser du ventre. Elle pouvait pas se retourner. Ses pattes lui servaient plus à rien. On fait pas de prothèses de pattes comme monsieur Jovanovic pour les chattes.

Je me suis mis à chialer. Elle pouvait bien me voir cette fois ci. J'avais plus rien à cacher. C'était trop tard. Ça a duré un moment. Je voyais pas bien quoi faire. Je suis retourné dans la cuisine. J'ai pris un sac de courses. Un en plastique. Je lui ai enfilé comme une capuche mais sur la gueule. Elle pleurait déjà plus. Elle s'est laissée crever. A la fin il pendait toujours un bout de viande plein de sang depuis son cul. Je l'ai portée avec moi. Je suis monté avec elle pour me coucher sans manger. Je l'ai serrée contre moi. J'ai pas dormi de la nuit. Je lui ai récité les prières que j'entendais aux enterrements. Je sifflais l'air de légionnaire que connaissait monsieur Jovanovic. J'avais fini par l'apprendre à force de l'entendre quand il travaillait. Un air triste qui m'allait comme un gant pour demander pardon. Son sang collait sur le matelas. C'était désagréable et ça tacherait tout. J'allais pas me plaindre, en plus...

J'ai essayé de rêver à autre chose avec Clarisse dans mes bras. Impossible. Pourtant j'en ai des wagons de rêves que je connais par cœur. J'avais trop de peine. J'arrêtais pas de me moucher à force de pleurer. Si on se mouche assez fort peut être qu'on fait sortir tout son chagrin dans le mouchoir. Tu parles... J'avais l'impression d'entendre les chatons de son ventre miauler. J'étais sûr qu'ils étaient pas crevés. Pas encore en tous cas. Ils bougeaient si ça se trouve. Ils cherchaient l'issue favorable. Si ça avait été tout vrai, tout ça, et que je les avais sortis avec une corde, on fait ça pour les veaux du père Godard, ça aurait été pour aller les noyer le lendemain matin. J'ai rien fait. J'ai serré Clarisse en espérant qu'elle me pardonne un peu. J'avais essayé de faire le bien et voilà le travail. A cause de moi mon père l'avait tuée. J'avais menti en plus, elle piquait pas de bouffe Clarisse, elle aurait piqué quoi ? Le seul qui piquait dans la maison

c'était moi. Elle était morte maintenant. Par ma faute. Et pas de la belle mort qui fait qu'on s'endort et ciao. On est responsable du malheur qu'on fait aux autres, même pas exprès.

Et ma mère, la vraie Clarisse, c'était aussi à cause de moi ?

Le lendemain j'ai attrapé dans le placard un vieux pull pour lui faire un sac de couchage. J'ai roulé ma chatte crevée à l'intérieur. J'avais pas dormi une minute. J'ai pu partir très tôt sur mon vélo jusqu'au champ d'honneur. Il faisait nuit. J'ai creusé sous le murier pour mettre Clarisse avec ses petits. J'ai fait le trou avec mes mains dans la terre toute gelée. Je saignais des doigts. Je me suis arraché un ongle. J'ai même pas eu mal tellement j'avais déjà assez mal au cœur. Je lui ai fait la plus belle croix de toutes. J'avais pris des branches vertes, en épluchant l'écorce le bois devient blanc et lisse et très joli. Je pleurais pire qu'un gosse.

Je me sentais aussi sale qu'un Allemand en voyant toutes ces croix. La mère avec ses enfants maintenant. Tous morts à cause de moi.

J'ai expliqué à Manon que mon père avait offert Clarisse à une cousine qui avait déjà plein de chats. Manon a trouvé que c'était une bonne nouvelle pour ma chatte. J'avais peur qu'elle soit fâchée. C'était le contraire.

Manon ressemble à ma maman de mes rêves pour ça, à toujours trouver que les choses sont du côté du verre à moitié plein.

Elle m'a demandé si je pourrais aller lui rendre visite à ma chatte. J'ai répondu que la cousine vivait plus loin qu'à vélo. Manon m'a demandé si j'étais triste. Je l'étais évidemment. Elle m'a dit que ça se voyait et m'a pris dans ses bras.

A cause de tout ça les habitués du bar s'y mettaient pour me faire chier. Ils me traitaient de trucs pour faire marrer tout le monde. Ils me demandaient si la petite me suçait toujours la bite contre

des chattes. Je les détestais tous déjà si fort que ça me surprenait de les détester encore de plus en plus.

Une fois y en a un, le Dédé, il s'est cassé la gueule en entrant. Il m'est tombé dessus. Je faisais mes devoirs dans mon coin de table. Il était saoul avant de commencer l'apéro. Il m'a collé une claque. Juste une claque. Pas très fort en plus. « Ça t'apprendra sale voleur » ! J'ai rien dit. J'avais l'habitude des claques. Ce soir-là c'était différent.

C'était un vendredi. Les vendredi et samedi, le bistrot ferme plus tard pour le week-end. Sinon il ferme à l'heure de passer à table.

Je me suis caché dehors jusqu'à ce que le Dédé rentre chez lui. Assis en haut des marches de l'église dans une ombre du poteau. Au même endroit où j'attends le Poulpe avec mon vélo le matin. J'avais froid. C'était pas grave. Je l'aurais attendu toute la nuit. Il est sorti quand les lampadaires étaient déjà éteints. A Lullin on coupe la lumière à vingt-trois heures. Il marchait mal. Il était tout bourré. Il faisait nuit noire. Une nuit sans lune où y a intérêt à bien connaître la route. Le Dédé il soufflait très fort. Il boitait presque tellement il marchait mal. A la récré quand on jouait à se faire des béquilles dans la cuisse on boitait moins que ça.

Je le suivais à la bonne distance. Il habitait dix ou quinze minutes à pied plus loin. Ce soir-là, à son rythme, on en mettrait plus que ça. J'avais aucune idée de ce que j'allais faire. Peut-être rien. Je voulais rien faire d'ailleurs. Je me rappelais l'histoire avec Maxime Lefort. Tout s'était décidé tout seul. Je verrais bien sur place. Les idées viendraient sans aller les chercher. Il s'est cassé la gueule en plein milieu de la route. Pareil que sur moi tout à l'heure dans le bar. Tout seul. Comme un grand. Il a trébuché sur un pavé ou je sais pas quoi. Il a gueulé. J'ai couru de toutes mes forces. Je voulais lui coller un grand coup de pied dans la gueule, pour me venger. Une lumière s'est allumée à une façade. J'ai entendu du bruit. Une fenêtre s'ouvrait. J'ai juste

eu le temps de me planquer derrière une bagnole. Une vieille qui connaissait le Dédé l'a reconnu. Il était le cul par terre. Il arrivait pas à se relever. Elle lui a demandé si tout allait bien. Il a répondu que oui. Elle a demandé s'il avait besoin qu'on l'aide. Il a dit que non. Elle lui a demandé s'il en était bien sûr. Il lui a dit d'aller se faire foutre. Alors elle l'a traité de vieux connard.

J'étais caché. Tranquillement. Sans bouger. Elle m'a pas remarqué. Elle a fermé ses volets, sa fenêtre. Il faisait silence de nouveau. Et noir.

Pour arriver à son appartement au Dédé il faut traverser le pont au-dessus de la rivière. Celui qu'on passe quand on fait la course à vélo le matin avant l'école. Au-dessus de la rivière où on pêche. La Lys. On y pêche plus haut, dans le pré du père Godard, celui que j'appelle le « champ d'honneur » avec mes chatons sous le murier. Dans le village la Lys est un tout petit peu plus grosse qu'au champ. Ou alors c'est simplement que les murs en pierre qui lui font des berges bien droites et bien propres donnent cette impression.

Il allait passer le pont. Je le suivais toujours sans me faire voir. Il s'est décalé pour pisser dans l'eau. Il était monté sur le muret qui fait la berge. Un muret haut comme une petite marche. Il tanguait. Il a baissé son froc. J'ai cru qu'il allait se casser la gueule dans l'eau. Forcément ça a dû me mettre la puce à l'oreille. J'ai bien regardé autour de moi. Personne. Pas un bruit. Pas une lumière. Pas un chat. Sans réfléchir j'ai foncé droit sur lui. En courant. Et je cours vite. Je l'ai poussé de toutes mes forces. Sa tête a tapé l'autre bord en pierre. Il est tombé dans l'eau. J'étais debout au-dessus. Il remuait dans la flotte. J'ai attendu un moment pour être sûr que personne avait rien entendu. Il s'est mis sur le coude pour se relever. Il était sonné c'est sûr. J'ai sauté près de lui. Il a pas dit un mot. Je m'attendais à ce qu'il gueule pourtant. L'eau m'arrivait juste au-dessus des genoux à cet endroit.

Avec une pierre ramassée dans le fond de la rivière je lui ai collé un coup de poing sur la tête. Ça l'a pas assommé. J'étais vexé : j'avais tapé de toutes mes forces. Je lui ai remis un coup. Il me regardait avec des yeux débiles. Les yeux du cochon qu'on égorge. Là pour une fois c'était bien ma faute. Il essayait de parler. Il saignait de la tête. Je voyais mal dans le noir. Je voyais suffisamment. Ma grand-mère que j'appelais nyctalope avec ses yeux blancs m'avait filé son truc pour voir dans la nuit. J'ai attrapé ses cheveux. J'ai enfoncé sa tête dans l'eau. J'ai mis mes deux genoux sur sa nuque. Je suis tout maigre. Je pèse pas très lourd. C'était assez. J'ai rien senti alors que c'était presque l'hiver. L'eau devait être gelée. Je me souviens pas avoir eu mal aux mains. Pourtant elles étaient défoncées depuis que j'avais creusé la tombe de Clarisse. Il a essayé de se débattre. Un tout petit peu. Pas fort. Il était déjà mort de l'intérieur depuis longtemps. Il a pas fait mieux que mes chatons. Il a laissé faire. On se bat pas quand tout est perdu.

J'ai découvert ce soir-là que tuer un connard c'est aussi facile qu'éplucher une pomme. Ça prend moins de temps en plus.

Je suis rentré en courant tellement j'étais content. Dans le bistrot y avait plus grand monde. Pour pas entrer par la porte j'ai escaladé le mur du cimetière, puis le mur de notre jardin derrière la tombe de la vieille juive. Je suis rentré sans faire de bruit. J'ai mis mes affaires pleines de boue directement à la machine à laver. Je suis monté en slip. J'ai bien dormi cette nuit-là.

Tout le monde a cru que le connard de Dédé était tombé dans l'eau tout seul. C'est ce qui se serait passé de toutes façons. Même sans moi. Peut-être pas aujourd'hui. Peut-être pas demain. C'est la vie. La vieille qui l'avait vu à sa fenêtre a raconté à tout le village qu'il était vraiment saoul. Qu'il tombait tout seul dans la rue. Qu'elle avait voulu l'aider. Qu'il l'avait insultée. Que c'est pas beau de le dire mais qu'il l'avait bien mérité.

De le voir crevé, allongé, immobile, dans la flotte, dans le noir...je le voyais pas très bien, assez pour en profiter, ça m'a donné encore plus envie que mon père et mon oncle bouffent leurs pâtés aux champignons. Pour que j'en loupe pas une miette du spectacle de leur mort. En pleine lumière il serait ce spectacle. En pouvant s'approcher pour observer tous les détails. Du vrai cinéma.

A l'enterrement du Dédé y avait tous les habitués. Ils disaient que pour un mec qui buvait presque jamais d'eau ça faisait chier de mourir noyé. Ils en rigolaient entre eux. Ils étaient tous là. Monsieur le maire lui a fait un discours ce qui prouve que c'est une vraie « pompe à merde » comme dit le papa du Poulpe. Ensuite ils ont organisé un vin d'honneur au bistrot parce que c'est ce que le mort aurait voulu. Ça expliquait pourquoi ils étaient tous là.

Je me souviens d'avoir été étonné que ça me fasse rien. On pourrait croire que tuer un type c'est pas le ressort d'un enfant de mon âge. Normalement j'aurais dû avoir un cauchemar ou deux. En fait j'avais pris l'habitude de tout ça. Avec les chatons au début. Puis Maxime Lefort que j'avais laissé se faire bouffer par les fourmis. Il est devenu cinglé. Il ose plus aller au collègue. Ensuite ma chatte a crevé à cause de mes mensonges. Et j'ai préparé des terrines empoisonnées pour mon père.

Je suis devenu une crevure. Petit à petit. J'en ai pris l'habitude. Je m'étonne plus moi-même. On décide pas qui on est, on l'est c'est tout, on fait avec, on s'en vante pas. On se démerde. Qui a le choix de toutes façons ?

Je l'ai pas dit au père Canna à la confession d'après.

5. Les rameaux

Maman j'ai l'impression qu'elle a toujours la part du lion dans mon cœur. C'est idiot d'habiter dans le cœur de son petit garçon quand on a foutu le camp. Même si c'est pas exprès dans un accident domestique. Y a encore plus de peine à mon avis que si elle avait simplement foutu le camp en se faisant oublier. Je suis pas fâché contre elle. Je suis responsable autant qu'elle puisque je passe mon temps à m'inventer de vrais faux souvenirs.

Si j'étais sûr de pouvoir enlever tous mes souvenirs d'elle de ma tête j'hésiterais un peu parce que monsieur Jovanovic m'a raconté qu'il existe une « mémoire du membre disparu », et même si le chirurgien a bien travaillé. Monsieur Jovanovic, par exemple, il a encore parfois des fourmis dans la jambe en fer, et à chaque fois qu'il dit ça, on se marre tous les deux.

Je visite pas la tombe de maman au cimetière pour pas pleurer comme un pédé. Je l'aperçois en passant. Je lui fais un geste sans m'arrêter. Elle est dans l'angle opposé de la vieille juive qu'on aime bien. Personne y va jamais. Je sais que monsieur Jovanovic lui réserve un traitement de cheval. Sa tombe est la plus belle de tout le cimetière. Aucune famille y dépose des fleurs pourtant. En fait monsieur Jovanovic lui offre les plus belles de sa collection. Les plus grosses et qui sentent le meilleur. Je lui en tiens une bonne rigueur puisqu'il le fait pour me faire plaisir. Je lui dis rien pour qu'il se sente pas obligé. Il pourra arrêter si un jour ça le fatigue trop. Il s'en voudra pas d'oublier tant que je lui fais pas remarquer que j'ai tout remarqué.

C'est vraiment sympa de faire des bonnes attentions quand on a son âge et son gros gabarit. C'est bizarre de voir un type qui pourrait être une brute et qu'a préféré s'occuper des fleurs et aimer les oiseaux.

Il a des mains tellement épaisses qu'on rigole en pensant qu'il s'en sert pour faire pousser des fleurs. Il tient ça de sa maman qui avait la main la plus verte de tout leur village en Yougoslavie.

J'aurais bien aimé que maman m'apprenne un truc pour plus tard. Juste pour dire « ma maman m'a appris » quand on me demanderait pourquoi je faisais ça aussi bien.

Quand il désherbe à la main, entre les tombes, dans les jardinières, il faut se rendre compte comment elles sont agiles. Les fleurs doivent être surprises. Elles ont l'habitude de se faire picorer par les pucerons qui sont gros comme rien. Et là, des mains énormes, avec des doigts énormes viennent pour leur faire la toilette.

Il s'occupe très bien des fleurs monsieur Jovanovic. C'est ce qu'il préfère au cimetière s'occuper des fleurs.

Si ma maman était là je m'arrangerais pour que ces deux-là se rencontrent. Je serais heureux blotti entre les deux. Les soirs où j'essaie de me faire pleurer pour me faire du bien, je pense à notre vie à tous les trois. Monsieur Jovanovic avec son odeur de travail bien fait. Maman avec son parfum de tendresse. Monsieur Jovanovic avec sa façon de bien nommer les choses par leur nom. Maman avec ses sourires qui font couler de l'eau sous les ponts. Monsieur Jovanovic pour bien ordonner tout ce que maman dérangerait avec moi à cause de la vie des bêtes. On dormirait tous les trois dans le lit superposé, en faisant des tournantes.

J'aime bien cette histoire que je me raconte. Les larmes de joie montent vite et coulent comme la Lys. Je me l'invente tellement jolie que je pleure des gravelottes. Maman aurait aidé à payer la dette de monsieur Jovanovic. Il aurait oublié sa peur de tout perdre. Il aurait pu réduire la voilure des livres et des mots compliqués. Il en savait déjà assez de toutes façons.

Je connais presque toutes les autres tombes du cimetière. Monsieur Jovanovic s'occupe de chacune. On pourrait croire qu'il connaît chaque type à l'intérieur. Certaines pourtant doivent être vides et bien vides. Le premier mort a plus que deux cents ans. Après deux cents ans on se demande bien ce qu'il peut rester. Quand on voit la gueule d'Ada du temps qu'elle était bien

vivante pourtant...c'est sûr qu'un mort de deux cents ans a disparu pour de bon. Il reste une pierre au-dessus, un nom gravé qu'on lit à peine, voilà tout ce qu'il reste. Monsieur Jovanovic parle gentiment de chacune des tombes pour l'hommage. Certaines ont plus personne pour se souvenir. Heureusement, monsieur Jovanovic a adopté tous les morts de Lullin.

Il est leur seule famille. On sait pas grand-chose d'eux puisque les tombes parlent pas. On arrive à bien les aimer quand même.

On leur prête notre imagination à tous les gars crevés pour qu'ils revivent un moment. Monsieur Jovanovic leur invente des aventures pas possibles. On change leurs noms pour pas donner l'impression qu'on se moque. On joue respectueusement. On se souvient d'eux, et pour un mort, ça lui cire un peu les pompes. Ils sont pas complètement morts en fait tant qu'on parle d'eux.

Une des tombes a l'air toute malade à force que tous les oiseaux du village lui chient dessus. Ils se donnent rendez-vous sur un arbre minable au-dessus. On la nettoie souvent. Les crottes creusent dans la pierre. Ça fait une tombe comme la peau de Paupiette ou des autres du bistrot, avec des petits trous énormes. Une fois j'ai proposé d'en buter des piafs.

On emprunte une carabine pour faire du propre, et zou on tire un oiseau ou deux. Les autres réfléchiraient deux fois avant de revenir chier.

Monsieur Jovanovic s'était marré. Il m'a interdit de prendre une carabine. On tue pas les petits oiseaux.

Il m'a même montré un livre qui dit de pas tirer sur les merles moqueurs.

C'est sa deuxième passion les oiseaux. Il sait les imiter si bien, avec son appeau, que même les oiseaux se trompent. Il discute avec eux sans se comprendre comme des étrangers. Il a beaucoup voyagé monsieur Jovanovic. Il m'a expliqué que juste avec la prononciation on peut dire

l'essentiel. Les mots arrivent après. On a pas besoin des mots pour être gentils ou méchants. Il fait ça avec les oiseaux. Il leur dit des gentillesses sans qu'on sache exactement lesquelles. Et eux répondent d'autres gentillesses sans qu'on sache exactement lesquelles. Alors on va pas les buter parce qu'ils comprendraient pas.

En plus, la maman de monsieur Jovanovic, celle qui aimait beaucoup les roses, lui avait raconté que les oiseaux ramassent les âmes des morts dans les cimetières pour les emmener au paradis. Je sais bien que c'est qu'une légende yougoslave. Les légendes j'y crois quand même un peu parce que ça coute rien.

On va laisser faire. On les laisse chier. Tant pis. C'est la nature. La tombe pleine de merde on la lave plus que les autres pour prouver qu'on l'aime autant que les autres.

Les parents de Théo font pareil que nous c'est sûr. Il a besoin de plus de temps que son petit frère qui est normal, lui, pour se rendre compte qu'on l'aime autant.

Si on aime pas les gens comme ils sont, et tant pis si ça prend plus de temps, ça sert à rien de les aimer. C'est la même chose pour les tombes qui se font chier dessus par des oiseaux. C'est pas vrai que le temps c'est de l'argent. Le temps c'est de l'amour. Et ceux qui le croient pas sont juste des connards et des radins.

Depuis l'enterrement d'Ada je me fais vraiment casser la gueule tous les soirs.

Tous les jours un coup en plus. J'ai perdu un peu ma bonne humeur à force. Manon me demande tout le temps si je vais bien. Elle croit que je me remets pas de ma chatte. Elle m'a proposé de m'en adopter une nouvelle que j'irais voir chez elle.

Manon avait eu Maxime Lefort qui l'emmerdait à cause de ses poils dans la bouche. Il l'avait rendue malade. Elle doit se dire que j'ai attrapé cette maladie à cause de ma chatte qui me manque.

Les grands-parents du Poulpe m'ont invité à dormir à leur maison. Ils me connaissent depuis tout petit. J'y suis allé. J'ai changé elle m'a dit la Mamée, en me frottant la tête avec des yeux tristes. Je deviens un veau à trois têtes presque, tellement les gens me regardent pire qu'un à deux têtes.

Je me force pourtant. Pour pas leur faire de peine. Ils ont bien leurs soucis à eux rien qu'à eux. Moi je suis habitué aux miens. Eux aux leurs. On va pas les échanger non plus.

Madame Pichard m'a pris dans sa voiture hier soir, jeudi soir, sur le chemin du retour de l'école. On a goûté à leur maison. Manon était pas au courant. Elle était déjà rentrée. Ça lui a fait vraiment une belle surprise que je débarque. J'ai repris des bonnes couleurs grâce aux brioches. Des brioches à la praline rose. Y a rien de plus sucré de tout l'univers. J'avais chopé dans le cartable les devoirs à faire ensemble. La maman de Manon m'a dit qu'on avait une course à faire. J'ai cru que Manon avait tout avoué pour nous et que ses parents étaient d'accord. Elle allait parler à mon père. J'allais faire mes bagages. M'installer chez eux.

En fait on est retourné à l'école. Y avait le directeur et ma maitresse. Avec eux le papa du Poulpe, monsieur Roulliet, qui m'a même souri alors que tout le monde tirait la gueule. Son sourire avait l'air un peu forcé. Pareil que le sourire des chiens qui chient. J'ai tout de suite remarqué. On peut forcer la bouche à sourire. Pas les yeux. On voit quand y en a un qui triche. Ma maitresse, mademoiselle Lenoir, qu'on appelle plus souvent maitresse tout simplement, elle a parlé en premier. Apparemment j'avais mauvaise mine, je me blessais trop souvent. J'avais même l'air absent alors que j'ai pas loupé l'école de toute l'année.

Je me faisais mal tout seul ? Vraiment ? Et à la maison il se passait des trucs ?

Elle hésitait beaucoup pour une maitresse, au moment de choisir les mots. Monsieur Jovanovic aurait pu leur montrer comment on coupe les cheveux en quatre avec son sabre de légionnaire. Le directeur a dit qu'ils comptaient me refaire un signalement. Pour ça ils voulaient tous que je dise la vérité puisque l'assurance sociale m'avait déjà écouté une fois. Pour rien dire en plus.

La maman de Manon m'a pris par la main comme aurait fait ma maman à moi. J'ai eu les larmes qui sont montées tout d'un coup. Le père du Poulpe il souriait plus du tout. J'étais au bord de craquer. J'aurais pu tout leur dire simplement pour leur faire plaisir. Ils attendaient que ça. Je me taisais avec mes larmes plus grosses que des calots.

Monsieur Roulliet m'a dit sur un drôle de ton, un ton d'engueulade hyper gentille, que je peux pas pleurer si y a rien à avouer. J'ai expliqué qu'il se trompait. J'avais pas l'habitude qu'on m'aime autant que tous ces quatre. Je pleurais de ça. De joie. On pleure de joie. Surtout les filles et les pédés. Je suis pas une fille ni un pédé. Mais c'est aussi permis aux garçons de pleurer de joie pour les bonnes occasions. Voilà. C'est tout. J'étais désolé de chialer. J'étais fatigué. J'avais peut-être chopé une maladie. Fallait prendre ma température.

J'ai bien dit que mon père avait un drôle de caractère. Que maman me manquait. Ça allait, je répétais que ça allait. J'arrivais pas à en dire plus. Je voulais pas qu'ils me prennent tous pour un pédé. Ça allait passer. Un jour je partirais de la maison. Les cauchemars s'en vont quand on se réveille. On en rigole le matin des cauchemars de la nuit.

Et puis quoi ? Si je bavais, l'assurance sociale allait me ramasser pour me donner à une famille. Laquelle ? Où ça ? Et le Poulpe ? Et Manon ? Et monsieur Jovanovic ? Et mademoiselle Lenoir ? Et tout le reste ? J'ai sûrement une vie de merde, en tous cas plus merdique que tous ceux que je connais. C'est ma vie à moi. J'en ai pas d'autre. Je connais que celle-là. On s'habitue

à tout on dit toujours. Je l'aime mieux que rien. Y a assez de soleil pour moi dans cette vie-là. Il m'en reste beaucoup de vie devant moi que j'ai hâte de découvrir. Parce que ça ira mieux.

Si on me racle toute la merde sur ma peau on me piquera tout le reste avec. Ma merde est trop attachée aux choses que j'aime. On peut pas gratter l'un sans gratter l'autre.

Alors quoi ? Me refaire une vie ailleurs ? Tout recommencer ? Encore ? Jamais de la vie ! Je l'ai déjà fait une fois quand ma maman est morte dans un accident à la con. C'est fini ces coups-là. Autant crever tout de suite. Sauf que j'ai pas envie de crever tout de suite.

Je peux supporter tout. Je sais comment faire. J'ai pris l'habitude. Je me mets en boule. Depuis l'âge de quatre ans ou presque. J'en ai plus que le double aujourd'hui. Ça prouve ce que ça prouve.

J'en mange des bonnes tartines de mouches à merde. En échange je demande pas grand-chose. Je suis pas difficile. Je veux aller à la pêche avec mon pote le Poulpe. Qu'il m'invite parfois pour manger les truites de la Mamée. Qu'on rigole de se geler les couilles en mars dans la flotte. Ça nous fait une bite de la taille des mures au-dessus de mes chatons. En échange de ça j'accepte une ou deux claques de temps en temps !

Je veux regarder le cul de Manon en secret, dans sa cabane que j'ai construite pour elle. Qu'elle me dise qu'elle m'aime bien, qu'on aura des bébés, qu'on les léchera comme des veaux, et que s'ils ont deux têtes on s'en occupera encore mieux. Qu'elle me laisse lui sentir le cou. Qu'elle me passe les bras autour du ventre quand on fait du vélo en mettant sa tête sur mon dos parce qu'elle pourrait s'endormir tellement elle m'aime bien. Contre ça je suis prêt à prendre quelques coups de pieds au fond du cul !

Je veux que monsieur Jovanovic me raconte des histoires, des milliers, qu'il en invente des que pour moi. Qu'on se repose avec de l'eau de cimetière dans un gobelet sur la tombe d'une vieille femme juive. Qu'il m'explique comment on dit les choses correctement pour plus se fâcher.

Qu'il donne des prénoms débiles à des tombes moches pour se souvenir d'eux sans se moquer.
Ça aussi ça mérite qu'on me traite de mauvaise herbe !

Je veux qu'on aille accoucher les vaches du père Godard pour bien se rendre compte que c'est pas si simple de devenir vivant. Ça donne envie de faire des efforts pour pas en avoir marre trop vite non ? Sinon autant finir mort-né comme les veaux qu'ont pas de chance. Je veux qu'on fasse le bordel dans Lullin avec mes copains pour emmerder les gens sans méchanceté. Qu'on soit sales sous les ongles et partout ailleurs à force de se marrer autant. Je veux que ma maitresse me traite d'orthogonal pour me féliciter. Je veux continuer d'apprendre les champignons avec le papa de Manon. Qu'il me tape dans le dos quand je ramasse des cèpes. Je veux sauver Manon quand un autre connard viendra l'emmerder. Je veux que la Mamée m'appelle mon chéri en me filant du gâteau et qu'elle pleure pour un poème que je lui récite. Je veux buter le prochain Dédé qui me fera chier pour faire un geste barrière entre lui et tous les autres petits garçons de dix ans. Je veux voir mon père crever devant moi en se tenant le bide. Je veux qu'il pleure de peur et de mal. Pour tout ça je veux bien en reprendre des coups de noisetier, et qu'on me pisse dessus si ça leur fait plaisir !

A la fin j'aurai gagné. J'aurai gagné parce qu'on m'aura rien piqué. J'aurai tout gardé, tout gagné. On me piquera rien. J'ai pas tenu tout ce temps pour rien. Ça fait sept ans que j'aurais pu crever si j'avais voulu. J'aurais crevé avec maman. J'aurais été avec elle et pour toujours. Sauf que j'ai pas voulu. C'est trop tard. Je suis là. Je reste.

On fera un mariage moi et Manon. Il y en a un ou deux chaque été à Lullin. Y aura le Poulpe dans un costume de croque mort avec une cravate et Manon en blanc derrière son voile. Le père Canna tout grand et maigre et sa femme petite et grosse nous diront des bons vœux. Ils nous jetteront de l'eau bénie dans la tronche. Sauf que je crèverai pas. Je suis plus fort que le petit veau à deux têtes moi ! Je suis plus fort que lui même si on me regarde pareil. Y aura du riz pour dire « vive les mariés ». Pour bien se marrer le Poulpe il nous le lancera tellement fort

qu'on pensera que c'est du gravier. On rigolera évidemment. Personne nous interdira d'être contents. Mon père aura crevé depuis longtemps. Monsieur Jovanovic me regardera du cimetière en me faisant un clin d'œil. Je lui ferai un signe de la main. Il m'appellera avec un nom de héros de ses aventures pour le discours des mariés. C'est Michel Strogoff que j'aime bien en ce moment. Si ça change je lui dirai.

Et tous les enculés du monde, ceux qui tapent sur des plus petits, tous les enculés du monde, qui font du mal pour se faire du bien, à eux, ils seront jaloux de moi, ils auront tout perdu.

Je leur pardonnerai jamais. Je leur ferai pire. Je les oublierai.

Je baverai pas la vérité qu'on me fait à la maison.

Pourtant je crève d'envie de leur faire plaisir au papa du Poulpe qui m'aime autant qu'un fils. A la maman de Manon aussi, en plus on sera un jour de la même famille. Ma maitresse et le directeur je vois bien qu'on est dans la même équipe. Ils disent plus à mon père quand je fous le bordel. Ils m'aident à devenir moins con toute la journée. Y'a du boulot. Je pars de loin vu d'où je pars. Je peux pas leur faire plaisir avec ce qu'ils me demandent.

La maman de Manon m'a pris entre ses quatre yeux pour me dire de confier ce que j'avais sur mon petit cœur. Je pouvais leur faire confiance.

Ce que j'avais sur mon petit cœur ?

Ils voulaient entendre quoi ? Que je me prends des baffes et des coups de poings dans la gueule ? Que je lèche la pisse de mon père et qu'on me tabasse jusqu'à m'évanouir ? D'accord, mais si je balance, faut tout balancer. A la confession du père Canna, on peut en dire plus si c'est marrant mais c'est interdit d'en dire moins que la vérité. On commence alors ? Il faudrait dire pour Maxime Lefort qui sort plus jamais de chez lui tellement il a peur qu'on le kidnappe pour lui foutre des fourmis dans le cul ? Les chatons il faudra bien les avouer avec ça. J'en ai buté

plus que les légions romaines de monsieur Jovanovic. Ils feraient quelle gueule de savoir que j'ai des kilos et des kilos de chatons noyés sous les murs ? Clarisse enceinte aussi sera dans le même tonneau. Ça compte ou pas de mentir sur une chatte en disant qu'elle vole de la bouffe jusqu'à ce qu'on lui casse le dos avec un bâton ? Et de l'étouffer alors qu'elle est blessée et enceinte ? Et de dormir avec le cadavre ça fait partie du gros lot ? Et le vieux Dédé ? Je devrais le dire que j'ai buté un vieux con ? Que je l'ai poussé dans l'eau exprès ? Que j'ai tenu sa tête sous l'eau. Que ça m'a pris trois minutes, seulement trois minutes, de le buter. Qu'il s'est débattu comme Théo, le gamin débile qui sait pas se défendre. Ah c'était un accident ? Donc mes pâtés aux champignons venimeux, on en parle ou on en parle pas ? Dans un placard de la maison j'ai caché un piège pour buter mon père. Une grosse tapette à souris. A rat plutôt. Tous les jours, plusieurs fois par jour je passe devant. Je pourrais l'enlever. Je l'enlève ? Pas du tout. Je la laisse. Je regarde. J'espère. Je compte les jours. Et je rêve du moment où la tapette claquera pour lui casser le cou.

Voilà. C'est moi ça. Y'en a un peu plus non ? Y'en a un peu plus, je vous le mets quand même ? C'est ce que nous dit la grosse femme du boucher : je vous le mets quand même ? Pas sûr hein. Pas sûr du tout que je vous le mets quand même.

Les quatre qui me regardent là avec leurs yeux pour me faire croire que je suis le veau avec ses deux têtes, et presque trois, ils se doutent de tout ça ? Avec un seul gramme de toute la vérité ils iraient chercher le super curé pour me noyer dans sa bassine d'eau bénie.

Le petit fils de pute de sept ou huit ans c'est pas l'assurance sociale qu'il lui faut. C'est pas lui qu'il faut protéger. C'est plutôt les autres.

Madame Pichard elle me tiendrait pas la main si elle savait ce que j'ai fait avec. Elle me donnerait jamais celle de sa fille si elle pouvait penser ce que je cache dans mon petit cœur qui doit lui faire confiance.

Monsieur Roulliet il me prendrait plus sur ses épaules pour me faire marrer quand on se chamaille chez eux. Il aurait peur que j'en profite pour une nouvelle horreur.

Un bon garçon, un bon garçon, et bien élevé en plus, ils disent. Un bon garçon ça existe pas. Y a seulement des garçons qui essayent. J'essaie plus, moi, d'être un bon garçon. J'empoisonne la vie de mon père. Je tue des vieux et des chattes et plein de chatons qu'ont rien fait.

J'essaie plus.

A force de rien, à cause de tout, je suis devenu une saloperie.

J'avoue tout alors ?

Ils se diraient quoi ? Que je suis bien dégueulasse. Que mon père a pas assez essayé de me calmer. Que je les ai mérités ces coups dans la gueule.

Le pire ? Ils auraient pas tort. J'ai bien fait tout ça. J'ai tout vu de mes yeux vus ce qu'elles sont capables mes mains. Elles sont fines. Des petites mains d'enfant. Des mains de saloperie oui !

C'est pas pareil que mes faux souvenirs à la con. Mes faux souvenirs à la con c'est pour me faire croire que je suis autre chose. La vérité elle pue le bistrot. Je suis comme eux. Comme Paupiette, et Dédé, et comme mon oncle et comme « la Tuile ». Pas meilleur que mon père. Un pommier donne des pommes. Le grand-père du Poulpe répète toujours qu'un pommier donne des pommes pas des lingots d'or. C'est pour ça qu'il faut bosser à l'école. Sinon ça serait trop facile. Un pommier donne des pommes... Alors un salaud donne des salauds. La différence entre mon père et moi ? Il faut nous ouvrir le ventre pour voir. La grenouille du livre de sciences on lui avait fait ça pour se rendre compte comment ça fonctionne. Epluchez nous mon père et moi. Rendez-vous compte de ce qu'on a dans le bide. Qu'est-ce qu'on verrait en vrai ? Rien. Aucune différence entre mon père et moi. On est pareils. Pourris. Sales. Dégueulasses. C'est normal. C'est la nature. Un pommier donne des pommes... Qu'est-ce que j'allais m'imaginer ? Y'a pas

de poires ni d'oranges dans les pommiers. On pousse dans l'arbre où on pousse. Mon arbre à moi il porte des fruits pourris. J'y suis pour rien. Je peux rien contre. C'est la vie.

Ils le prendraient bien tous ceux-là si je leur faisais le plaisir qu'ils demandent ? Si je bavais toutes mes belles saloperies. J'aurais moins de félicitations et de bons sentiments je crois. Je vais tout garder pour moi.

Ils aimeraient que je balance tout. Avec ma gueule de pas trop y toucher. Moi je dis rien. Je me tais. Je me tais aujourd'hui, demain et après-demain.

J'ai tout compris moi du monde qu'on nous fait voir. Il faut marcher à droite on nous dit. Bien à droite sur la route on se fait quand même écraser. Alors on va à gauche. Mais c'est pareil. Même trop à gauche c'est pareil. Moi je roule au milieu. Je prends tout ce qui passe. On m'écrase. Tout le temps. Tout le monde. Toujours. Je finirai pas par enfler du cul comme les renards et les blaireaux moi. A chaque fois je me relève. Je me frotte les genoux. Et je reste au milieu.

Je suis une mauvaise herbe de monsieur Jovanovic. Je pousse en plein milieu de leur monde de merde. Ils peuvent me foutre des coups de râteau. Je repousse. Moi je sais que je repousse. Et eux, ils voient que je repousse. Toujours. Quand monsieur Jovanovic aura crevé, les mauvaises herbes elles seront toujours là. Et quand on aura tous crevé il restera plus qu'elles. A force de se prendre des coups de râteau depuis qu'elles sont nées, les mauvaises herbes elles résistent plus. C'est pas les plus solides les mauvaises herbes. On tire dessus et c'est fini. Elles se laissent faire. Elles se mettent en boule. Elles ferment les yeux. Ça va passer. Ça va passer. Ça finit toujours par passer ! Depuis que je suis né ça finit toujours par passer ! Depuis les dinosaures sur la fresque des chiottes du Poulpe ça finit toujours par passer !

Ça finit tellement par passer qu'elles repoussent au même endroit les mauvaises herbes. Toujours. Si elles pouvaient elles feraient un doigt d'honneur. Exactement au même endroit.

Moi je pisse à la raie des habitués du bistrot du grand cèdre, de mon père et mon oncle. Je vais repousser au même endroit. Toujours. Tout le temps.

C'est pour ça que j'ai rien dit. Je dirai jamais rien.

Je sais qu'à la fin je vais gagner. J'aurais le temps de redevenir ce qu'ils s'imaginent. De plus être une crevure. Il faut me laisser du temps. Je fais ce que je peux. Du mieux que je peux. Un jour je serai une meilleure personne. J'ai le temps. J'ai pas encore onze ans. Je sais que j'ai le temps. Seulement, là, c'est pas le moment.

On m'empêchera pas d'être heureux. En tous cas d'essayer. Ni mon père, ni mon oncle, ni ces quatre-là.

Hier soir j'ai fait la comédie. Je les ai remerciés de se faire du souci. On se fait du souci pour les gens qu'on aime bien. Pour être sympa. J'ai promis que j'allais me coucher tôt. S'il se passait quelque chose je leur dirai. Des conneries !

On me prendra rien ! On m'en prend déjà trop. Je garde le reste. Tout !

Est-ce qu'ils m'ont cru ? Bien sûr que non. Tant pis.

La maman de Manon m'a raccompagné chez moi. Elle m'a redit comme d'habitude, qu'elle m'aimait beaucoup etcetera. J'ai dit merci.

J'en avais mal au bide de mentir autant. Je devrais pas m'en faire. Je suis ça : une saloperie, une saloperie de menteur. Ça aussi ça finira par passer.

Je suis rentré à la maison.

J'étais en retard. Le repas était pas près. La table était pas mise. Je suis entré dans la cuisine. Ils m'ont crié dessus qu'ici c'était pas un hôtel. J'en avais plus rien à foutre de leurs engueulades.

Je me suis mis à poil tout seul. Pas en slip. A poil. Tout nu. Je leur ai tendu une ceinture. Je leur ai dit : « allez-y ». Et eux, ben, ils y sont allés. L'oncle Emile il m'a dit qu'il allait m'apprendre le savoir-vivre. A coup de ceinture pour que ça rentre.

J'ai pas crié. J'ai pas pleuré. Je les ai regardé dans les yeux. Ça les a rendu fous.

J'ai fini par me mettre en boule.

Je me suis mis au lit sans réussir à m'endormir. Je me refaisais toute la discussion de l'école avec mal au ventre et envie de dégueuler.

L'odeur de l'oncle Emile est entrée en premier dans la chambre un peu plus tard. Elle en avait plus que d'habitude. J'avais pas fermé l'œil. Il a claqué la porte. J'ai entendu une clé qui tournait pour nous enfermer. Il a posé la clé sur le bureau. On voit tout quand on écoute bien. Je savais pas qu'on avait une clé. Je me souviens avoir pensé que ça m'aurait souvent arrangé pour me mettre à l'abri. J'entendais bien qu'il titubait des jambes. Il m'a expliqué, en articulant comme quand on est bourré à la gueule, que je suis un condensé de conséquences et qu'il me manque des notions de savoir-vivre. Il en pouvait plus de moi qui leur chiait à la gueule. Alors que moi je leur pissais au cul, seulement dans ma tête. Je me souviens mots pour mot. Je lui tournais le dos dans mon lit. Je faisais semblant que je dormais. Il suffit d'exagérer quand on respire en fermant les yeux. J'avais appris à force de pas déranger maman qui me rendait visite pendant ses cauchemars. Sans crier garde, il a attrapé ma nuque avec sa grosse patte. J'ai sursauté si fort que je faisais plus du tout semblant de dormir. Il a approché sa vieille gueule pour me redire qu'il allait m'apprendre des notions de savoir-vivre. Ça sentait pas bon dans tous les sens du terme. Ses mains me mordaient le cou si fort que j'ai attendu que ça craque.

Il a enfilé son autre main dans le pantalon de mon pyjama. Il m'a embroché le trou du cul avec son doigt d'honneur. C'est pas pour me vanter mais je me suis pissé dessus. Tellement ça m'a

fait mal. Pareil que au milieu du bar l'autre jour. Je suis pas douillet pourtant. Il m'a sorti du lit par la nuque aussi facilement qu'on cueille un pissenlit. Il a essuyé sa main mouillée de pisse dans son pantalon. Il m'a craché à la gueule. Un mollard à pleurer de rire. Ridicule. S'il avait vu mes omelettes à la morve... On comprenait plus où il voulait en venir tellement il bafouillait. J'espérais que ça réveille Ada malgré ses mauvaises oreilles. Elle était plus là bien sûr... Je perdais un peu la boule avec la peur au ventre.

Il m'a balancé d'un coup de poing contre la chaise en fer près du bureau. J'ai saigné du front. J'ai encore la croute. Il a défait sa ceinture. J'ai compris que je repartais pour un tour de manège. Au fond ça m'allait mieux qu'un gros doigt dans le cul. J'ai repris mes vieilles habitudes. Je me suis mis en boule, j'ai fermé les yeux. Un cauchemar de plus ou de moins, à l'abri de mes paupières...

Et je dirais rien demain à la maman de Manon, ni au papa du Poulpe, ni à personne. Ça allait passer. Je savais que ça allait passer. Ça passe toujours.

Pas là.

Il a mis la ceinture autour de mon cou. La boucle en fer, toute froide, m'a serré sur la pomme des dents. Il a baissé son froc. Il me tenait comme un chien par sa laisse. Il m'envoyait des coups de pieds aux côtes si forts que ça m'étranglait avec la ceinture. Il a approché sa grosse bite bien dégueulasse de mon visage pour m'étouffer avec. Une vraie couleuvre sa bite, à la fois molle et dure, et poisseuse, et dégoutante.

Avec le Poulpe on les capture à la rivière quand on va pêcher. On les voit dans la flotte qui nagent en se tortillant comme une anguille. Les serpents, c'est pas leur faute, personne aime ça. On s'imagine des trucs. Nous on attrape le bout de leur queue. Il faut les tenir loin de nous sinon elles se balancent pour vous pincer. Elles ont pas de venin mais c'est désagréable. Elles caguent de peur ou pour se venger, j'ai jamais su. Ça pue en tous cas. On les fait tourner en l'air pour

leur éclater la gueule sur des cailloux. Quand elles sont bien sonnées on leur fracasse des pierres sur la tête. Je suppose qu'on est cruels. Pour le coup, on y est pour rien. C'est la faute de l'ordre naturel.

L'oncle Emile il me fourrait sa bite dans la bouche. J'aurais voulu lui fracasser avec une pierre comme les couleuvres à la rivière. Il tenait mes cheveux derrière ma tête avec son autre main pour me coller le visage entre ses pattes. « Je vais t'apprendre le savoir-vivre ». Il articulait mal. Je respirais mal. Pire que le gros porc de Paupiette. Il me filait des coups de genou en même temps qu'il fallait que je m'avale sa bite et qu'il m'étranglait. J'aurais bien aimé lui demander de choisir parce que là, je pouvais pas tout faire.

J'ai tout rassemblé mes forces avec ma peur. Il faut me croire maintenant parce que c'est incroyable. Ma mâchoire s'est serrée. J'ai mordu plus fort qu'un chien de chasse. De toutes mes forces. Il est devenu tout raide à cause de la douleur. Il a hurlé. Le sang me coulait dans la gorge. Ça me faisait le goût métallique du canon de son fusil l'autre jour. Je lui ai attrapé les couilles avec ma main droite qui est la plus musclée des deux. J'ai pressé grâce à mon énergie du désespoir. Il attendait que tout ça se passe sans souci. Sans révolution française. Pas cette fois-ci. J'ai pas eu la force de le laisser continuer. J'aurais fait ça avant. J'aurais attendu. Seulement, j'ai déjà buté un type moi. Il suffit d'une fois pour prendre l'habitude. Trois minutes pour buter un type. Moins que faire une omelette au glaviot. Trois toutes petites minutes. Je le sais. J'ai du sang froid moi maintenant. Du sang froid sur les mains. Le même sang-froid que monsieur Jovanovic. Du sang de salaud qui me coule sur mes mains de salaud. Ça m'impressionne plus du tout leurs trucs. Plus personne me fera peur.

Je l'ai poussé avec mes petits bras de sauterelles juste assez pour le déséquilibrer. Il tenait déjà mal debout avant à cause d'être bourré. Il a trébuché sur la chaise en fer. Il a basculé par-dessus le bureau jusqu'à fracasser la fenêtre en passant tout entier à travers. Il me tenait toujours en

laisse alors moi aussi je suis passé par-dessus bord. C'est la première fois que je sautais d'aussi haut. Même quand je grimpe aux arbres je fais plus attention que ça pour descendre.

Le silence après ça... Il fallait le voir pour l'entendre...

Je me rappelle mal les instants qu'ont suivi. L'excitation m'a embrouillé la mémoire. Peut-être la chute aussi.

Mais quel plaisir quand je me suis réveillé près de la carcasse démolie de l'oncle Emile. Moi j'étais allongé au pied de l'arbre, sur les racines. Je le voyais pas très loin de moi. Il avait déjà l'air plus tellement tiède. Il bougeait pas. Immobile. Il dégoulinait comme les blaireaux et les renards dans les fossés. Il allait pas tarder à enfler du ventre. Il devait déjà puer du dedans avant de crever. Les lampadaires étaient éteints sur la place depuis vingt-trois heures. A cause du fauchage raisonné, des voisins vigilants et tout un tas de trucs qui sont écrits à l'entrée du village près du panneau « Lullin ». Ça m'arrangeait plutôt. Par souci de la discrétion. La pleine lune brillait suffisamment pour qu'on y voie à grosses gouttes.

L'oncle Emile il dormait sur le pavé. Il dormait pour de bon. A moitié sur le trottoir et à moitié dans le caniveau. On aurait dit une grosse crotte de chien. Il avait le crâne ouvert. Une vraie trousse d'écolier. C'est fragile une tête. La tête dure c'est à l'intérieur des os, parce qu'on a tous la même coquille à l'extérieur. Sa cervelle avait giclé. Ça m'a étonné. Moi je me l'imaginai plus petite. Un filet de sang coulait jusqu'à la bouche d'égout.

Un chat de gouttière m'a caressé les jambes. Il a rejoint l'oncle Emile. Il léchait le sang qui faisait ploc, ploc, ploc. Je lui ai lancé une pierre pour qu'il s'empoisonne pas. Il a foutu le camp en miaulant. Toujours allongé près de lui, pour bien voir, je décortiquais des yeux mon oncle Emile. Je lui regardais à l'intérieur de sa tête pétée comme la grenouille épluchée dans mon livre de sciences naturelles. J'essayais de comprendre comment c'est fichu à l'intérieur. Avec son pantalon sur les chevilles et sa tête ouverte à la mauvaise page, il avait pas vraiment bonne

mine. Il avait chié sous lui en plus. Il avait encore le slip sur les godasses. La merde lui coulait entre les jambes.

Au-dessus je voyais la fenêtre ouverte d'où on venait de basculer. Au-dessus encore, le grand cèdre qui poussait jusqu'à la lune. Ses racines me faisaient un oreiller. Je me sentais vivant, vraiment vivant, beaucoup par plaisir et un peu par comparaison. J'ai fermé mes yeux pour rêver à tout ça.

En les rouvrant, j'ai balancé sur la gueule de mon oncle Emile le plus beau glaviot de toute ma vie pour jamais oublier son portrait tout craché.

Je rigolais sans me faire remarquer.

Là je voyais bien que j'aurai des vraies emmerdes. Je pensais pas qu'on puisse compter aussi loin dans l'infini pour compter toutes les emmerdes qui m'attendaient. C'est pour ça qu'il fallait profiter de ce dernier moment au calme.

Je venais de tuer un second type. Même un affreux connard c'est interdit parce que contrairement aux campagnes de guerre de monsieur Jovanovic, ici, y en a toujours un pour faire comme si. J'avais une légitime défense. Malheureusement la justice a le dos rond.

Contrairement au vieux Dédé, ou à Maxime Lefort, on allait m'attraper...

J'ai de nouveau fermé les yeux pour me reposer un peu. La cloche de l'église a sonné trois coups et j'ai compris que j'étais là depuis plus longtemps que je pensais.

J'avais sûrement été sonné en atterrissant. C'est le froid qui m'avait réveillé en me mordant les mollets, les cuisses et tout le reste. Et j'avais mal derrière la tête.

Pour être sûr de rien oublier je me suis raconté à moi toute cette histoire. La mienne d'histoire. Pour expliquer comment je me suis retrouvé dans un bordel pareil.

Ça a pris presque deux heures puisque quand j'ai terminé de me souvenir le clocher a chanté cinq heures. Il m'a fallu que deux heures pour me raconter toute ma vie. Ça a l'air peu mais c'est déjà pas mal quand on a que dix ans.

Je gelais de partout. J'essayais de me lever sans y arriver.

Et puis j'ai vu Ada qui avait pas fait de bruit en s'approchant. Elle s'est assise sur le trottoir près de moi pour me passer la main dans les cheveux. J'ai trouvé que c'était agréable. Manon me faisait ça souvent, quand on restait à deux dans la cabane. Elle m'a tendu une couverture pour le froid.

Elle pleurait. Ça m'a rappelé la fois du petit matin au prunier. Sauf que là elle avait des larmes normales, transparentes, qui brillaient un peu avec la lune. Elle m'a embrassé, ce qu'elle faisait jamais. Je me suis laissé faire. Elle a desserré la ceinture qui me faisait une cravate. Je l'avais oubliée celle-là. J'ai posé ma tête sur ses genoux. Je n'avais plus froid tout d'un coup.

Elle m'a dit « tu dois fuir maintenant. C'est là-haut le chemin. N'aie pas peur ».

Elle montrait le grand cèdre. Pour une fois je comprenais du premier coup quand elle parlait. C'était gentil de sa part. Je l'ai remercié par politesse. C'est ce qu'on doit faire quand on va quitter une grande personne. L'oncle Emile il gouttait encore de sang et de merde. Je m'en lassais pas, pourtant il fallait dégager parce que le jour se lèverait bien un jour.

J'allais quitter l'ici-bas puisque l'espoir fait vivre.

Je me suis mis debout. J'avais encore la couverture d'Ada sur le dos. J'en avais plus besoin alors je l'ai laissée là. J'ai sauté sur une branche du cèdre que j'avais jamais vue, tout en bas de

l'arbre. Et d'autres que je connaissais pas non plus m'ont fait un escalier pour monter dans les étages.

Ada me regardait en souriant. Je me souviens que ses yeux étaient verts.

Je m'appelle Joël Tuillard, et c'est ce fameux soir, où l'oncle Emile a voulu m'apprendre des notions de savoir-vivre, que j'ai commencé à grimper dans le grand cèdre.

Deuxième partie

6. Le bourgeon

Chaque branche du cèdre faisait la courte-échelle à l'enfant jeune et grêle qui grimpait à grand hâte. Ces branches justes apparues dans le cœur des ténèbres conduisaient le garçon loin du Pandémonium qu'il fuyait empressé ; on le serait pour moins.

A hauteur de sa chambre il s'immobilisa, adossé sur le tronc. Ses deux yeux grands ouverts fendaient la nuit si claire. Il revivait la scène qui lui valait enfin d'oser quitter l'enfer. Il revit la bagarre. Son oncle l'empoignait. Il se vit balloté, aperçut la ceinture garrottant son cou frêle dont la dent de métal brillait au clair de lune sur la boucle arrondie. Il s'étonna de voir ses yeux terrorisés briller dans la pénombre. Il pensait les fermer quand les coups le grêlaient. Il les gardait ouverts. Pourtant ses souvenirs se voilaient par pudeur. Pour lui cacher le pire. L'esprit passe au tamis la mémoire et isole ce dont il ne veut plus. L'enfant bomba le torse quand il se vit en rêve se dresser sur ses jambes et malgré son licol, pousser de toutes ses forces l'agresseur devant lui. Le pantalon baissé au niveau des chevilles, comme des fers aux pieds, le déséquilibra.

La fenêtre éclata. L'oncle Emile y fraya un chemin dans le ciel. Celui-ci bascula entraîné par la tête. Il plongea sur le sol contre un coin de trottoir. Son crâne s'y brisa.

Dans le vide à sa suite, attrapé à la gorge un enfant lévissait. Ce garçon c'était lui. Il s'écrasa par terre.

Couché au pied de l'arbre il discutait tout seul en refaisant le film de sa trop courte vie. Un chat vint s'étirer contre sa carcasse tiède. Le matou rejoignit l'oncle à la tête fendue pour lui laper le jus qui coulait de son crâne. L'enfant jeta une pierre à l'importun félin pour qu'il se désaltère à une autre fontaine ; puis cracha au visage du voisin de trottoir qui ne répondit pas...

Son sourire lumineux éclairait le parterre. Il jouissait du moment, dans la quiétude tiède qui précède l'envol. Puis il n'y eut plus un bruit. Même le vent s'était tut.

L'enfant dans le grand cèdre se pencha devant lui et comprit aussitôt.

Lové dans les racines de l'arbre millénaire, dans l'humus terreux à côté de son oncle, gisait inanimé son corps minuscule. De son front blanc perlaient des gouttelettes carmin. Une mèche de cheveux lui collait le visage. Ses yeux étaient fermés. Il aurait pu dormir, or, en observant mieux on voyait sa poitrine immobile dans la nuit. Il souriait, paisible, à la manière des anges.

Il rêvait en couleur ; calme, sage, assoupi, pour une heure pour toujours.

Le garçon dans son arbre reprit son ascension.

Les cloches avaient sonné six heures depuis longtemps.

Monsieur Jovanovic s'était levé très tôt à cause d'un mauvais rêve ou d'un pressentiment. En garant sa guimbarde il avait remarqué deux masses jetées au sol juste à l'entrée du bar. Il traversa la place. Il se mit à courir autant que lui permit sa prothèse à la jambe. Il avait reconnu la peur qui lui pesait au fond de l'estomac en écoutant sa nuit. Un réflexe militaire lui fit prendre le pouls au poignet de l'enfant. Aucune pulsation. Ni aucun courant d'air qui sifflait de sa bouche.

Il enferma sa main entre les siennes puissantes. Lui caressa la joue. Recoiffa ses cheveux. Il demanda pardon, sanglota un instant.

Il n'avait pas bougé. Qu'attendait-il ? Des ordres ? Il pensait pour lui-même : les chiens ont le courage que leur prêtre le maître en soufflant dans son cor pour traquer le gibier. Lui s'enorgueillissait de breloques en fer blanc qui louaient seulement ses qualités canines.

Déserteur méprisable il n'avait pas voulu engager le combat pour un petit garçon.

Il n'avait pas osé. C'était un immigré, un qui connaît sa place : assimilé, à l'ombre, s'il sait rester discret.

Il lisait des bouquins du bas de l'échafaud pour distraire un gamin sur la pointe des pieds, le cou dissimulé derrière un nœud coulant.

Les salauds font le mal mais pire encore sont ceux qui regardent de loin et qui les laissent faire.

Il se passa la manche pour essuyer ses yeux, souffla dans un mouchoir et s'en fut au cimetière.

La seconde à venir et première à crier fut la bonne du curé qui filait à l'église pour préparer l'office. Elle hurlait à la mort tel un vieux chien battu. « Au secours, au secours, Jésus, Marie, Joseph ». La vieille sacristine s'époumonait pour rien. Il était bien trop tard pour appeler les secours, et trop tôt pour Jésus : selon les écritures, les âmes vagabondes patienteraient trois jours.

Monsieur Jovanovic réapparut enfin. Il portait deux draps blancs pour cacher l'ossuaire. Avec délicatesse il couvrit de son suaire l'enfant pâle allongé. Ses grosses mains musculeuses aplanirent les faux plis. Il jeta en ballot un drap sur l'autre corps pour cacher son visage. Tout en haut sur sa branche, spectateur de la scène, le garçon entendit le gardien du cimetière murmurer dans sa langue des injures inconnues et cracher à ses pieds pour bénir l'assassin.

Le même Jovanovic pénétra au Grand Cèdre. Le sol crasseux péguait dans la salle encore sombre, plus vide qu'un désert. Des insectes attirés par l'atmosphère fangeuse bourdonnaient dans un coin comme un frigo malade. Criant pire qu'un charron, il tempêta si fort que trois verres se brisèrent sur le bar acajou.

Il entendit l'écho de son cri de douleur. Il se carapata. Il reviendrait plus tard.

Perché sous les nuages, haut dans son mirador tout à la fois acteur et public au balcon, les grands yeux de l'enfant pétillaient de bonheur. Jamais de toute sa vie il n'avait été libre, et libre dans la mort ça reste encore libre.

En relevant la tête il découvrit Ada, les jambes dans le vide. Ses yeux d'un blanc vitreux avaient laissé la place à deux billes émeraudes. Ses pommettes saillantes, son front vierge de ride, son sourire lumineux : elle avait rajeuni.

— Je t'ai vu tout à l'heure. C'est que tu n'es pas morte.

— Maintenant nous sommes ensemble. Morts ou vivants qu'importe ?

La vieille dans un sanglot avoua sa honte immense d'avoir mis bas ces monstres. Le garçon s'approcha pour appuyer sa tête sur les genoux d'Ada. Ses toutes petites mains avec leurs ongles noirs enserrèrent le visage de la vieille éplorée. Ada posa les siennes sur celles de l'enfant. Ses larmes étaient parties dans un souffle de vent.

— Puisque j'étais la mère c'est ma haine dans leur cœur.

— Ni la tienne, ni la leur. C'est la faute au malheur.

Ils restèrent un moment. Couché sur sa grand-mère il confessa enfin qu'elle lui avait fait peur du temps d'avant l'après. Ses yeux blancs, le silence du père en sa présence, ses gestes si précis dans son obscurité, ses formules sibyllines en s'adressant à lui.

Un rire clair de cristal s'échappa de sa gorge.

— Ma seule vraie famille. Et moi j'en avais peur.

— Ta mère t'aimait aussi.

— D'un trop lointain ailleurs.

A hauteur du clocher on voyait s'animer la vie qui reprenait. Des lève-tôt convergeaient vers le lieu du supplice en traversant la place.

Plus haut la lune luisante, plus pâle que la mort, s'effaçait tristement, presque à pas de velours.

L'enfant se recula et à califourchon il rebroussa chemin jusqu'au centre du cèdre. Quand il se retourna Ada était partie. Il se pencha encore.

Il aperçut son père quand dans le campanile débutait l'angelus.

Les cris l'avaient sorti de son sommeil de plomb. Ses yeux noirs embrumés d'alcool évaporé et d'une colère sourde fixaient le pavé rouge. Monsieur Jovanovic patientait dans un coin. Il surgit comme un lion, malgré sa patte folle, empoigna le bistrot, le souleva au col.

Tuillard se débattait resserrant le collet qui lui sanglait le cou. Il était court sur pattes, ses deux pieds balançaient bien au-dessus du sol. L'écume lui vint aux lèvres, il ne pouvait parler, ni non plus respirer. En face un animal les yeux rougis de sang attendait calmement l'ultime expiration de sa proie dans l'aurore. Quand le grand prédateur relâcha son étreinte sa prise tomba au sol.

Des curieux étaient là, portés à son secours, espérant préserver d'un nouveau sacrifice le village endeuillé. Le gardien légionnaire cracha tout son mépris, et pointant son index sur le patron du bar répéta plusieurs fois « nous n'avons pas fini ». Il marcha d'un pas lourd jusqu'à son cimetière où il se calfeutra dans la petite cabane.

Tuillard se releva. Sans s'en rendre bien compte il se massait le cou d'une patte sale et molle. Vociférant, féroce, il chassait du perron les quelques importuns attirés par le sang. Des papillons de nuit ivres dans la lumière. Quand il en chassait un il en attirait trois.

Une foule endormie se pressait sur la place. On sentait dans le vent leur parfum de réveil : une odeur de terre froide quand est tombée la pluie. Chacun voulait remplir ses yeux de cette horreur.

L'abjection hypnotise même les nobles esprits. Ils avaient honte alors ils scrutaient de travers, pour ne pas avoir l'air. Ils ne trompaient personne. Plus tard dans les diners, ils iront témoigner, pas pour se recueillir : pour se tirer du col. Le spectacle de l'immonde sera leur faire-valoir. Ils exagéreront les détails sordides puisqu'on les incitera en se pinçant le nez. Au contraire des fromages plus exquis au palais qu'ils ne l'étaient au nez, les chroniques fétides s'habillent dans l'anodin pour chancier l'auditoire. Les goinfres du putride souvent goulus d'ailleurs vivent par procuration leurs noirs élans de l'âme. Ils se bafrent du pus. Trop sales pour détourner le regard du malheur, trop lâches d'oser céder à l'attrait du sordide.

Une foule banale : droguée à la misère. « Le miel attire les mouches » lui disait sa maman.

Le maire de la commune, petit et bedonnant, débarquait en courant flanqué de deux adjoints. Avec autorité il poussa les badauds. Se forçant un chemin parmi les indiscrets, il approcha Tuillard, lui parla à l'oreille. Celui-ci disait « non » de la tête et des bras. Il montrait sur le sol la dépouille du jumeau. Il se tenait la tête.

Il tremblait comme une feuille désignant le portail du cimetière voisin. La peur ronge le loup lorsqu'il a vu le tigre.

Le maire dans le public préleva trois costauds. Avec quelques barrières de chantier sur leur dos, ils revinrent assez vite pour protéger la scène. Le maire trépinait téléphone à la main. Les gendarmes, l'ambulance, les journaux, la rumeur...ils étaient tous en route. Il se sentait rouillé, dépassé par la charge. Son principal office depuis deux élections ? Anonner chaque année quelques banalités au monument aux morts. Une telle compétence lui serait inutile dans la situation... Il avait célébré une noce, deux peut-être. Quelques administrés s'en étaient retournés au Père depuis l'hospice ou du fond de leur lit, en honnêtes citoyens.

Un vilain fait divers colle une réputation. Au village, et plus loin, par capillarité tous ses représentants en garderaient une trace. C'était sa plus grande peine.

Le jeune Maxime Lefort avait eu en son temps l'honneur des gazettes. Ligoté à un hêtre, l'arrière-train ajusté au bout des galeries d'une fourmilière géante.

Le maire publiquement s'en était indigné. Il avait regretté qu'on dresse un tribunal stalinien dans les pages du journal local pointant son doigt d'airain sur Lullin la coupable. Le temps était passé. Les mémoires s'étiolent.

Un soir le vieux Dédé tente le bain de minuit saoul comme une barrique, il s'endort et se noie. Et le même journal fit la publicité des loisirs pendables du peuple lulinnois.

Ça faisait un peu trop pour un petit pays...

Il avait les vues larges ce bourgmestre dodu. Il avait les dents longues. Il espérait grimper : à la cocom d'abord, puis au département, enfin à la région et après, qui savait ? Il battait la campagne pour qu'on voit son visage. Qu'on se souvienne du maire pour quelques faits divers constituait pour lui une terrible injustice.

Le curé accourut. Un prêtre longiligne dont la soutane trop courte révélait deux mollets glabres d'adolescent. La vieille sacristine le suivait comme son ombre. Il signait dans le vent de grandes croix dessinées du bout de son index. Il voulut enjamber les barrières métalliques, s'approcher des victimes pour leur postillonner quelques gouttes d'eau bénite. Le maire l'attrapa d'une main moite mais ferme. Pas de mélange des genres. Hors du confessionnal la justice est humaine. En attrapant le prêtre, en le bousculant même, le seau de l'eau bénite était tombé à terre. L'eau sacrée se perdait, coulant au caniveau, emportant dans ses flots une flaque d'hémoglobine. Celle de l'oncle Emile.

L'enfant caché dans l'arbre susurra pour lui-même que des deux taches de sang c'est celle qui méritait un peu d'eau de baptême.

S'agaçant à son tour, tançant monsieur le maire, le curé se calma quand la vieille bigote qui le suivait partout, menaçait les édiles avec son goupillon. La grasse sacristine sur des pattes trop courtes moulinait devant elle pour chasser les impies. Le maire et ses adjoints reculaient effrayés comme on fuit quand une oie protège son petit. La vieille grassouillette se vengeait tout à trac de la fugue coupable de l'ainée de l'Eglise séduite par le bagout des grossiers laïcards. Son fléau tournoyant frappa un des adjoints. Elle eut atteint sans peine le pauvre homme au visage qui fut, et c'est sa chance, protégé de justesse par un nez imposant. Des grosses gouttes de sang tachèrent sa chemise blanche. La vieille toute ahurie que Dieu passe en son poing frapper les philistins tomba sur ses genoux pour entrer en prière. Le maire en profita pour tendre son mouchoir de peur que la blessure ne souille la scène de crime.

Le curé gourmanda son ouaille la plus fidèle. Elle n'en revenait pas que même son confesseur n'ait pas compris que l'ire qui l'avait prise alors était celle de Jésus chez les marchands du temple. Elle le savait pour elle, et ça lui suffisait, puisque Dieu dans son bras venait de s'incarner.

La scène fit un bien fou à toute l'assistance qui se prit à sourire.

Le prêtre ramassa le seau sur le pavé, y plongea sa main droite, humidifia deux doigts des gouttes survivantes coulant sur ses parois. Il se signa le front, une nouvelle fois l'air, et tourna les talons. Son ombre sacristine trottnait à sa suite. Ils filaient à l'office.

L'enfant rigola fort. Et son rire dans le vent vint japper à l'oreille de son père tout en bas.

Tuillard s'arrêta net levant le nez au ciel. Le feuillage manquait. L'enfant fut démasqué. Il sourit, insolent, soutenant le regard plein de haine paternelle. Debout dessus sa branche, hors d'atteinte de son bras, il cracha sur son père.

Il allait décamper quand en face de lui un rameau remua. A son extrémité, son père se tenait droit. Tout juste à sa portée le garçon recula ; un réflexe d'en bas qui le fit ricaner.

Son père fit quelques pas. Son courroux déformait sa bouche remplie de bile. Il hurla des injures. Une sale habitude... Sa main tentaculaire s'éleva au-dessus de sa figure hideuse. L'enfant fixait ce bras. Il ne retomba pas. Une branche supérieure du cèdre séculaire s'était tout enroulée autour du bras du père qui par comparaison semblait soudain chétif. Une branche voisine saisit l'autre poignet. « Pas ici. Ni maintenant. Plus jamais. C'est fini ».

Quelques mots chuchotés, courant d'air éthéré qu'il avait prononcé en fermant ses paupières.

Son père disparut comme il était venu. Des nœuds dans le branchage marquaient les deux entraves qui avaient empêché les coups de son bourreau. Ça rassura l'enfant : il n'avait pas rêvé.

En regardant sous lui, il remarqua ce père qui tentait vainement d'éloigner les curieux. Deux traces rouges aux poignets semblaient le faire souffrir.

Sur la place une voiture de gendarme arrivait. Deux pandores s'extirpèrent bientôt du véhicule, ajustèrent leur képi, saluèrent alentour. Le maire vint les trouver. Il les accompagna. Le plus âgé des deux, maréchal des logis, se grattait le menton en soupirant très fort. Le second dégaina un appareil photo pour mitrailler la scène que tous les spectateurs indiscrets profanaient. Très vite un second flash crépita à son tour, plus frénétiquement. La zélée journaliste d'un canard régional se léchait les babines satisfaite d'avoir mieux qu'un minable accident, qu'un loto pitoyable, ou qu'un chien écrasé pour flatter ses lecteurs.

Le maire se recoiffa, défroissa sa chemise, ajusta son écharpe. Son allure engageait la commune après tout. On tira son portrait et le gros imbécile souriait à pleine dents malgré les circonstances. La pigiste posa quelques questions banales. L'édile confit de joie en gonfla sa poitrine. Un bouton de chemise roula entre ses pieds. Il confirma tout net qu'un nouveau cataclysme troublait le voisinage. Surement un accident. Il en arrive parfois. « La faute à pas

de chance ». Il précisa bien sûr que ces évènements étaient rares à Lullin. Il la découragea de chercher quel lien relierait tous entre eux les quelques faits divers de ces six derniers mois. « C'est la loi des séries. Et jamais deux sans trois. Après trois, c'est fini » ! Si ça pouvait permettre qu'on parle du village, à quelque chose sans doute, ce malheur était bon. Il rassura bien sûr ses lecteurs putatifs que tout le nécessaire serait fait aujourd'hui pour que la ville retrouve son calme proverbial. Il remercia enfin tous ses administrés renouvelant chaque jour la confiance des urnes.

Elle tenait son papier, un quart de page au moins. La journaliste s'en fut s'attabler au bistrot pour taper son article. Puis à la cantonade commanda un grand crème et le code du wifi. Personne ne répondit car le bar était vide.

Des renforts arrivèrent. D'abord une ambulance, la sirène à tue-tête sortit sur leur perron les derniers habitants encore mal informés qu'il se passait enfin quelque chose à Lullin. Trois nouveaux hommes en bleu vinrent pour prêter main forte aux deux premiers gendarmes qui n'avaient rien pu faire de mieux que repousser les curieux fureteurs.

Le bruit de la pagaille sortit du lit le Poulpe. Il ouvrit son volet. L'attroupement anormal lui rappela qu'un drame s'était déjà produit au bistrot du grand cèdre. L'inquiétude le mordit. Habillé en vitesse, au bas de l'escalier il trouva sa grand-mère au courant ; elle pleurait. Entendant la clameur elle était allée voir en faisant un crochet sur la route de l'office. Depuis elle sanglotait dans les bras du Papé. Elle venait de rater, une fois n'est pas coutume, la messe matinale.

Il comprit sans qu'on parle. Il courut se lover dans son tablier blanc. Il pleurnicha longtemps. L'aïeule ne parla pas. Il s'enfuit au dehors, pieds nus sur le pavé, galopant sans rien voir par la faute des larmes, sans entendre non plus son père lui commandant de rentrer sur le champ.

Son père n'insista pas. Il sortit à sa suite.

Sur son perchoir l'enfant vit son meilleur ami. Levant sa main vers lui il le héla ainsi :

— N'y va pas. Je t'en prie. Garde un bon souvenir. Lève tes yeux vers moi. Je peux encore sourire.

Le Poulpe n'entendit rien. Cependant, dans l'ivresse de sa tristesse immense il ralentit le pas. Il regarda le cèdre, plissa ses gros yeux ronds croyant apercevoir haut dans la frondaison une lumière, un éclat. Courant le nez en l'air il ne put éviter un caillou déchaussé qui l'envoya au sol.

Tel un diable de sa boîte, du bar, la journaliste, sortit sur le pavé, tira son appareil et visa le garçon effondré sur le sol. Merveille d'illustration divinement pathétique. La « une » tire-larmes est à une certaine presse ce que la martingale est au joueur compulsif. Elle piaffait de plaisir et rentra aussitôt commander son café que personne n'apporta.

Son papa rejoint vite le fils couché à terre. S'agenouilla au sol. Le serra dans ses bras, l'enveloppa d'un manteau, enfila ses chaussures. Le Poulpe hurla sa peine. Dans la foule bigarrée apparut le visage du père de son ami. Il le montra du doigt. « C'est sa faute, il le bat. On savait, tous ensemble, et puisqu'on n'a rien fait... Vous tous, êtes ses complices et je le suis aussi ». Tous ceux qui l'entendirent ne lui donnèrent pas tort sans lui donner raison.

Son papa souleva le Poulpe dans ses bras. Sa barbe foisonnante se gonfla de ses larmes. Revenant sur leurs pas, bercé comme un bébé par les ondulations du père qui le transporte, le Poulpe se dressa au passage d'une ombre qui courait dans le cèdre à hauteur du clocher.

Le Poulpe avait grimpé sur le fût du grand arbre. Juché sur un rameau il scrutait incrédule vers le haut, vers l'éther, dans l'entrelacs des branches la silhouette d'un ami qu'il devinait à peine.

— As-tu beaucoup changé ? As-tu eu mal ? Ou peur ?

— Je me suis déguisé en un merle moqueur !

Le garçon agrippa le bois dessous ses pieds, s'y pendit pour descendre un étage plus bas. Il refit la manœuvre et rejoint son ami. Debout en face de lui il le prit à l'épaule.

— Les jours de grand soleil, toi et Manon, venez boire à l'ombre si douce qui ruisselle à mon pied. Si je demeure ici je pourrais vous entendre. Et si je ne peux pas malheureusement descendre, je serai parmi vous. Vous vous demanderez : et qu'en aurait-il dit ? Qu'en aurait-il pensé ? Vous sentirez mon souffle, ma chaleur et ma force en appuyant le cœur sur le grain de l'écorce. Je serai parmi vous si vous pensez à moi. On ne meurt que d'oubli.

— On ne t'oubliera pas. Le matin, si tu veux, en ouvrant mes volets, je ferai des grimaces. Quand l'oiseau sifflera, si je ne le vois pas, je saurais que c'est toi qui ne pouvant répondre osera rigoler. Et si tu vois des larmes qui perlent au coin des yeux, c'est que je pleure de rire. Papa m'attend. Adieu.

Dans un sourire de deuil le Poulpe fit un signe comme font ces jeunes garçons trop vieux pour s'embrasser bien qu'encore un peu verts pour se serrer la main.

Il sanglotait toujours dans les bras de son père. Mais passant le perron, avant que sa maman ne l'étreigne à son tour, que la porte se ferme sur la place assombrie, il mira le grand cèdre et malgré la douleur cligna d'un œil au merle.

La porte allait claquer quand en tournant la tête il vit dans l'ombre noire du portail du cimetière monsieur Jovanovic.

Le père d'Edouard Roulliet se refaisait la scène de la veille à l'école. L'enfant aurait parlé sans le garrot ceignant sa gorge pantelante. L'enfant aurait parlé sans le bâillon bardant sa bouche n'osant sourire. L'enfant aurait parlé sans l'épée ombrageant son regard apeuré. La lâcheté des hommes c'est de tendre une gamelle au gamin enchaîné un seul maillon plus loin que permet son collier. « J'ai secouru le gosse. J'ai rempli son écuelle ». « Il est mort affamé. A deux doigts de l'assiette ».

Pendant ces évènements le docteur dans sa blouse ne pressait pas le pas. Il n'y avait plus d'urgence. Demeurait la tristesse. Il grisonnait à peine ce médecin de campagne. Il en avait vu d'autres. Une question d'habitude qui ne se prend jamais. Il dressa un constat. L'acte administratif aéra son esprit. L'abrutissant labeur fixait son attention.

L'enfant polarisait toutes les discussions. L'oncle Emile il faut dire n'intéressait personne. Il attirait tout juste persiflages, mauvais sorts, ragots, accusations. Bien vite les calomnies cessèrent d'elles-mêmes. Ce défunt méritait seulement qu'on le compisse.

Dans la foule bruissaient des recommandations. « Il faut faire quelque chose ». « Je crois qu'il a bougé ». « J'ai passé mon brevet pour les premiers secours : faites un point de pression ». Un plus sûr que les autres osa parler plus fort « il n'a pas l'air stressé...C'est un médecin légiste ou un médecin tout court » ?

Le bavard prit la foudre d'un orage d'été. Puis la grêle à son tour frappa le malheureux qui quitta malgré lui ce funeste tableau. Tempérant d'habitude le docteur s'accorda ces quelques vocalises pour mater sa colère. Il reprit son emploi. Le formulaire fini, le docteur commanda qu'on dresse avec des nappes empruntées au bistrot, deux paravents cachant le théâtre macabre. Les hyènes dans le public, privées de leur spectacle, se dispersèrent alors.

Le docteur souleva le linceul du garçon. Un papillon de nuit s'envola sous le drap. Le capitaine des bleus l'assistait sans parler. Le pandore photographe en reprit quelques-unes. Le docteur doucement fit sauter l'ardillon maintenant la ceinture sur le cou du garçon. Il tira sur la boucle. Une drôle de reptation de cuir noir libéra la gorge de l'enfant. Le gendarme inséra l'accessoire dans un sac qu'il sella aussitôt. Ils firent moins de chichis sur le corps du tonton.

« Mort par strangulation » ?

« Mort d'être né ici » indiqua le docteur en montrant le bistrot. « Je suis déjà venu il y a quelques années pour un motif semblable... ».

L'équipe de l'ambulance déplia une housse, où délicatement, comme s'il dormait encore, on glissa le garçon. On borda tendrement le diaphane endormi en remontant sans bruit une fermeture éclair. Avec moins de douceur la même opération permit qu'on débarrasse la chaussée pour de bon.

Les deux cloisons tombèrent. Le médecin en chef, avec son homologue gendarme et puis le maire, dissertaient tous les trois.

Les cloches jouèrent huit coups.

Le soleil apparut en trainant la savate.

Les coqs ne chantèrent pas par pudeur sans doute. Ils sentaient dans le vent que l'aurore poissait du sang coagulé d'un enfant innocent. Certains jours ne valent pas qu'on les claironne.

Dans le coin de la place, une Manon lumineuse apparut à son tour. Son visage rigolard soulignait son plaisir de retrouver ses deux acolytes à l'école. Ne se doutant de rien, elle marchait d'un bon pas. Elle s'approcha plus près du bistrot du grand cèdre curieuse des inconnus qui parlaient sur son seuil. Sa maman l'appela. Elle serait en retard à trop papillonner. Une fillette de dix ans n'écoute pas vraiment. Est-ce par curiosité ou est-ce l'intuition ? Elle rejoint les trois hommes faisant conciliabule. Elle comprit qu'un garçon était mort dans la nuit. Son sang s'accéléra, lui battant dans les tempes, elle s'évanouit d'un coup quand l'un d'eux prononça le prénom qu'elle aimait. Sa maman accourut pensant que la fillette n'avait que trébuché. Le maire qui avait vu s'écrouler la jeune fille pria le médecin d'aller prêter main forte. Il aida la maman. On souleva Manon pour la porter au chaud sur une table au bistrot.

La pigiste réclama qu'on fasse un peu de calme.

L'ambulancier se mit en quête d'un verre d'eau. Il se servit tout seul au robinet du bar. On réhaussa les jambes de Manon allongée. Le médecin posa des questions à la mère. « Souffre-t-elle de malaises ? Est-ce la première fois ? A-t-elle bien déjeuner » ? Puisqu'elle respirait mieux, reprenait des couleurs, la maman de Manon s'inquiéta, pour la forme, qu'une ambulance occupe le parvis du grand cèdre. « Et que font les gendarmes » ? Demanda-t-elle naïve.

Elle faillit se pâmer quand le médecin parla. Joël sommeillait à l'arrière du camion. « Mon dieu, c'est impossible » ! « C'est vrai...c'est impossible. Pourtant c'est arrivé ». Elle l'avait tant aimé. Un généreux garçon. Toujours de bonne humeur. On soupçonnait sans peine qu'il vivait dans le pus, sur la fange, sous les coups, seul au monde, orphelin. Mais il ne disait rien. Il ne se plaignait guère. Les traces sur son front ? Une chute à vélo. Un bleu au coin des yeux signalait sa maladresse. Il riait de bon cœur, rendait sa fille heureuse. Manon que l'on moquait pour son éloquence n'avait que deux amis. L'un d'entre eux comptait double. Même triple ou davantage. Un gendre sans les plumes, emmaillotté dans un doux duvet gris souris. Un martyr de dix ans mort en tombant du nid.

Comme le papa du Poulpe elle repassa le film. De la digue bien au sec ils avaient aperçu un gamin qui se noie. Accroupis sur le pont ils tendirent quatre mains. Il émergeait de l'eau à deux mètres du bord. Ils avaient préparé le thé et les gâteaux. La serviette l'attendait. « Nage jusqu'ici mon grand, le reste on s'en occupe » ! Aucun d'eux ne plongea. Un enfant qui se noie, cent coupables regardent.

Le samedi précédent sa fille dans les boutiques acheta un cadeau pour son anniversaire. Ils allaient le fêter la semaine prochaine. Tout son argent de poche avait été passé. Elle refusa qu'on l'aide, financièrement s'entend, pour goûter le vertige d'offrir tout ce qu'on a. Elle se rendit malade simplement de penser qu'elle pourrait se tromper. Joël lui répétait en riant que sa

chambre empestait le tripot. Elle finit par trancher : une bougie parfumée qu'elle avait emballée dans un papier tout rose, aux reflets irisés. Sa mère l'avait surprise glissant une missive dans le paquet cadeau. Que s'écrivent à cet âge deux tourtereaux novices ?

Manon revint à elle, engourdie, cotonneuse. Elle ne reconnut pas l'endroit d'où elle parlait. Elle demanda « maman, rassure-moi, je rêve » ? Ne contenant ses larmes, articulant à peine, sa maman répondit « c'est un vrai cauchemar ». Manon cria si fort, si longtemps, si durement que là-haut dans son arbre le garçon fut contraint de boucher ses oreilles pour retenir ses larmes. La fillette commanda qu'on la sorte d'ici. On n'a pas l'âge, enfant, de perdre son amour.

Son cœur se brisa en mille grains de sable. Ça se recolle du sable ? Ça se répare un cœur ?

La journaliste, nerveuse, exigea le silence. L'ambulancier de rage lui jeta son verre d'eau. Il mouilla au visage la pigiste interdite, détrempa sa machine qui se mit à fumer puis rendit l'âme à dieu à cause d'un court-circuit.

Le maire dodu blêmit. Il se précipita au chevet de la dame. S'excusant patement il argua que cet homme qui l'avait outragée n'était pas de la ville. La vaine échappatoire ne produit pas d'effet, demain dans le journal, rubrique des faits divers, il lirait ce sous-titre : « Meurtre atroce à Lullin. Peut-on s'en étonner tant les hommes y sont fous ? ».

Le docteur observait la détresse de Manon. Impuissant, c'est normal, à guérir les lésions qui ne se soignent pas. Ces blessures cicatrisent comme les plaies trop sales. Bien des années après la boursouffure subsiste sur les chairs ressoudées. Qu'y avait-il à dire ?

Au fond, derrière son bar, Tuillard avait paru. Il y frottait des verres pour paraître innocent. Son frère, son clone ou presque, avait fini l'affaire qu'ils avaient commencé. L'enfant allait périr. Par lequel des deux ? Ils le sauraient très vite. Il savait maintenant.

Manon sortit enfin, soutenue par sa mère. Son papa arriva espérant en secret prendre une part du chagrin pour soulager sa fille. Malheureusement pour lui le chagrin, contagieux, métastase tous ceux qui s'approchent trop près... Sans soulager personne il fut contaminé.

Manon voulut s'asseoir sur la place du grand cèdre, pour respirer encore les fragrances flottantes que Joël avait dû dissimuler ici. Elle souhaitait les humer avant qu'elles disparaissent balayées par les vents, diluées dans les airs. Elle s'adossa à l'arbre malgré l'interdiction. Elle ne hoquetait plus. Elle observait au loin les tombes qui s'alignaient derrière la grille ouverte où Joël racontait qu'il aimait divaguer. Il allait y passer le reste de sa vie.

Comme le poids d'une horloge, monsieur Jovanovic allait de sa cabane jusqu'au seuil du portail, puis du seuil du portail jusque dans sa cabane. Il ne prononçait plus un seul mot de français. Il maugréait tout seul dans sa langue disparue. Voyant la petite fille, la reconnaissant même sur la seule description qu'avait donné Joël, il se figea tout raide.

Manon s'était perdue dans un songe éveillé. Le battement des ailes d'un oiseau au-dessus lui fit lever au ciel son doux visage meurtri. Un reflet l'éblouit tant qu'elle ferma les yeux.

Elle trônait désormais face au petit garçon qu'elle reconnut sans peine malgré le contrejour.

— Est-ce la dernière fois que je te vois en vrai ?

En se forçant un peu l'enfant se prit à rire. Pour ne pas faire de peine, c'est permis de mentir.

— Pourquoi dis-tu cela ? Quelle horreur ça serait ? Si je dors dans ton cœur tu n'auras qu'à fermer tes yeux pour que je vive.

— On pourra se parler ?

— Je ne le promets pas. Souviens-toi en forêt, tapis dans ta cabane on se taisait souvent.

— Je m'en souviens. C'est vrai. Je chéris ces moments.

Il jouait l'enjoué avec la plus grande peine.

Elle chuchotait tout bas entre quelques hoquets de sanglots enfermés tout au fond de sa gorge.

— Les nuits de lune claire, sans nuages, ou très peu, si tu plonges dans le ciel tes beaux yeux verts et bleus, habitue-toi au noir pour pouvoir distinguer la plus petite étoile, une timide d'exister. Une qui scintille à peine. Dont on pourrait douter. Personne ne la regarde, sauf nous désormais. On prendra tous les deux cette belle habitude. De ta chambre tu auras la même certitude que j'aurai de mon cèdre : nous veillons cette étoile. On aura l'impression en la scrutant si loin d'être dans la même pièce séparés par un voile. Je sentirai ton souffle, tu sentiras le mien.

— Et ta main dans la mienne ? Ma tête sur ton épaule ? Ma cabane qui s'écroule ? Ta chaise vide à l'école ?

— La plupart des étoiles qu'on veille avant l'aurore ont déjà disparu pourtant elles brillent encore. N'est-on vivant seulement tant que l'on n'est pas mort ?

Elle s'approcha de lui. Il ne souriait plus. Elle attrapa sa main. Ils s'assirent ensemble, elle sur ses genoux pour ne pas se salir.

La voix de sa maman la sortit de son songe. Elle descendit de l'arbre. Elle avait reconnu le genre de boniment qu'on sert à des enfants que l'on veut soulager. Elle n'était pas adulte et n'était plus enfant. Son cœur en se rompant l'avait émancipée.

Lové dans les bras moites d'écorce et de résine, l'enfant sanglotait seul.

Une larme sur son visage roula contre sa joue. Envolée dans sa chute évitant les épines, elle glissa dans la nuque de Manon tout en bas.

Il pleuvait sur Lullin.

Ils levèrent le camp. Passant devant l'école Manon voulut s'y rendre. Elle espérait glaner de menus souvenirs qu'avait laissés la veille son copain disparu.

Le garçon dans son arbre ne pensait plus à rien. Il sursauta : une main lui caressait le dos. La main qui le choyait était de sa maman. Il se jeta sur elle contre ses seins charnus. Il se roula en boule en serrant ses genoux. Elle fredonnait un air qu'il connaissait par cœur. Une chanson oubliée qui berçait son enfance, une qui parlait d'amour. Avec le doux visage peuplant ses souvenirs, aussi belle que possible elle souriait, radieuse. L'enfant allait parler. Sa mère posa un doigt contre ses lèvres roses, chuchotant sa chanson chaloupée chaude et sèche. Dans ces bras maternels ressemblant à Morphée l'enfant rasséréiné s'assoupit un instant.

Neuf coups résonnèrent dans le clocher tout proche.

Le garçon s'étira. Sa mère n'était plus là. Il trouva dans sa poche un mouchoir brodé qui portait son parfum.

Depuis déjà longtemps trois gendarmes sans grades examinaient la chambre du drame de la nuit. La porte était restée fermée de l'intérieur, ils l'avaient défoncée à grands coups de rangers. Jouant ces inspecteurs dans les séries minables ils relevaient empreintes, rognures d'ongles et cheveux. Ils travaillaient sans zèle tant l'affaire leur semblait cousue de fils blancs, sans intrigue ni casse-tête. Un tonton alcoolique viole son petit neveu. Il ne se laisse pas faire. Ils passent par la fenêtre. L'oncle meurt sur le coup, pantalons aux genoux, l'enfant à ses côtés. Sur son anatomie des traces de morsures abolissent tous les doutes sur l'origine du drame. Il a les yeux fermés. Sa gorge est garrotée. Le père dormait non loin saoul comme un Polonais. Il n'a rien entendu. Personne n'a rien vu. Pourtant tout le monde sait. Ils prélevèrent quand même une douzaine de scellés qu'ils feraient témoigner. Personne ne doutait qu'ils soutiendraient sans peine le déroulé barbare qu'ils s'étaient formulés. Des cheveux du gamin, du sang contre la

chaise renversée sous la table...entre autres pièces au dossier, qu'on dit « à convictions ». Ils descendirent enfin, soulevèrent leur képi pour saluer au bar le père et un client qui rendit le salut en levant sa béquille.

Ils rejoignirent leur chef, « au rapport » comme on dit.

Arriva à son tour le dernier militaire. Un jeune de vingt ans, stagiaire de son état. Il avait fait chou blanc en sonnant aux maisons qui encerclaient la place dans l'espoir de cueillir des témoins visuels, à défaut, auditifs. Il revenait bredouille. Chez la famille Roulliet, le plus jeune avait dit « Joël était battu par son père tous les jours ». Un monsieur au cimetière, agent municipal, avait dans un français vraiment académique, pollué cependant par un accent râblé, évoqué à son tour le père de la victime. Il parla de la guerre, des drames que l'on impute aux bidasses trop serviles et sans jamais chercher des poux chez les gradés. Il finit son sermon en désignant le bar « je reviens de la guerre, celui qui met la balle n'est pas le seul coupable ». Quand il eut terminé le vieux baragouina dans une langue étrangère.

« Ils parlent tous du père... » en conclut le stagiaire. C'est tout ce qu'il avait. Sa pêche miraculeuse ? Un gardon famélique.

Le butin était maigre. Son chef le rassura « dans ces petits pays les bébés en layette boivent la calomnie dans leurs premiers biberons. Sur des générations des familles se détestent car sous Napoléon un aïeul a foutu une main au panier d'une aïeule un peu prude. Plus personne ne sait d'où pousse la colère, pourtant la bouderie passe les générations ».

Le plus vieux des gendarmes, noble brigadier-chef, osa devant l'émir nouveau dans la région, livrer quelques détails sur une affaire ancienne. « C'est un lascar Tuillard. Il y a quelques années on a trouvé sa femme en plein milieu du rade morte d'un coup de fusil. Le patron était là et quelques bons clients. Ils ont tous témoigné que la femme avait pris le fusil du mari pour menacer son monde, puis que prise de panique elle avait retourné le fusil sur son front et pressé

la gâchette. D'après les analyses elle était sous médoc. Médoc du genre costaud... J'étais là pour l'enquête. Je ne l'ai jamais cru. Lui s'en lavait les mains. Il ne fit pas semblant d'avoir l'air un peu triste. Il demandait seulement quand il pourrait rouvrir, et réclama longtemps qu'on lui rende le fusil. Tuillard est une ordure, qu'on se le tienne pour dit ».

Le généralissime agacé qu'on le mouche, précisa fermement le fond de sa pensée « c'est une ordure ? Très bien. On n'est pas éboueurs puisque nous sommes gendarmes ». Il fit une courte pause. « Le père, il roupillait. Son frère était bourré. Il a fumé le gosse. C'est triste mais c'est ainsi. Donc tu déchires tes notes. On rentre à la caserne ». Après une nouvelle pause « j'ai vu avec le père il viendra déposer aux premières heures demain. C'est toi qui le verras ». Il tapota le dos de l'apprenti confus. « Tu as bien travaillé : je te paye l'apéro ». Le stagiaire chiffonna une feuille de son cahier sur laquelle figuraient trois lignes griffonnées.

Il claqua les talons, serra la main du maire et celle du médecin. Il monta en voiture, avec les gyrophares alluma le deux-tons, fit monter son patron et démarra en trombe.

Les chaouchs resteraient pour les formalités : recenser alentours quelques voisins prolixes qui viendraient épaissir le dossier chez le juge, tour du propriétaire pour ne rien oublier.

Ça prendrait la journée, ils finiraient ce soir, sur le coup de cinq heures.

Le docteur à son tour sonna l'heure du départ. Ses aides de camp grimpèrent devant dans l'ambulance. Il monta en dernier. Ils partirent pour livrer la viande froide aux légistes. Qu'apprendront ces bouchers qu'ils n'avaient deviné ? La scène qu'ils avaient vue était assez bavarde pour révéler toute seule la triste vérité. Enfin, le protocole voulait que l'on opère ces patients post-mortem. Il en serait ainsi.

Une vache baguenaudait avec son air nigaud sous le cèdre où l'enfant reprit son ascension. Il grimpa quelques branches dépassant désormais tout à fait largement le clocher de l'église. Il vit la vache blanche, une race charolaise, frotter sa panse immense au tronc de son asile. Un roquet facétieux la chassait mais sans zèle : celui du père Godard accourant à son tour. Le clabaud qui aboie n'est pas celui qui mord, la génisse le savait. Ses gros yeux de gobe-mouche riaient insolemment. Godard la poursuivait. Une canne de bois l'aidait moins à marcher qu'à frapper sur les flancs les génisses réfractaires. Le vieil agriculteur marchait nonchalamment, moins que son animal. « Le Chien » criait Godard, « peux-tu pour un seul jour servir à quelque chose » ? La fugueuse en goguette quand elle fut rattrapée repris une promenade un peu moins autonome pour rejoindre ses sœurs restées sages à la ferme. Au cours de la saynète le paysan avait comme cherché quelque chose dans les branches du cèdre et levé son calot respectueusement.

Le même spectacle avait tiré de sa torpeur le Poulpe qui, assis, derrière sa fenêtre voyait la pluie d'hiver ruisseler aux carreaux.

Dix coups dans le clocher.

Le bistrot du grand cèdre avait baissé les stores. Il est bien entendu que les habitués aux états de service toujours irréprochables disposaient à ce titre d'une dérogation. Si bien que le bistrot bruissait comme d'habitude : longs silences au début, puis quand passait le temps longues élucubrations. Dans cet estaminet on tournait cirrhotique en se donnant la main, sans piper mot d'abord, en farandole ensuite.

Le gros Paupiette d'ailleurs n'avait pas attendu que parte l'ambulance ou les forces de l'ordre. Sans son blanc il aurait pu en casser sa pipe . Au village de Lullin deux morts en vingt-quatre heures c'est inhabituel. Ça serait le bazar chez les pompes funèbres. Si bien qu'on ne laissa pas le meilleur client ajouter à la charge des thanatopracteurs. Il tenait sous son bras des baguettes de pain. Il débarquait ici sans avoir déjeuné. Sans même le commander son ballon fut servi. Par

noblesse de l'âme il but à la « santé » des nouveaux trépassés. Pour une raison semblable chaque nouvel arrivant enfilait en poussant la porte du troquet un masque d'affliction. Il s'approchait du bar feignant d'être attristé. Il glissait au patron un mot de réconfort, commandait sa boisson, cessait son cinéma, recommandait encore comme un jour ordinaire.

Paupiette disposait d'une avance de trois verres sur tous ses camarades. Il débuta le bal, tous emboîtèrent le pas. « C'est triste pour ton frère, pour le petit bien sûr, mais pour ton frère surtout. Le petit, entre nous, s'il n'avait pas bougé, même sans se laisser faire, on n'en serait pas là ». « Le merdeux, on voyait, je dis ça gentiment, n'était jamais tout blanc. A cet âge ils sont tous agités, insolents ». « Dis, la Tuile, on t'a vu, tu faisais de ton mieux pour que le gosse écoute. Le problème c'est l'école. Il n'y a plus de respect ». « La faute aux étrangers ».

Saïd Abderrahmane, adoubé par ses pairs « bon bougnoule officiel », s'offusqua aussitôt. Le dernier à parler corrigea son propos.

« Ne le prend pas pour toi. Tu es trop susceptible. Les autres étrangers, ceux en ville par exemple, laissent trainer leurs gamins. Ils foutent le bordel, font bruler des voitures... Alors nos gosses à nous voient ça à la télé... ». « Faut-il qu'ils soient tous cons d'imiter les arabes... ». « Il n'empêche que c'est triste, pour l'Emile et le gosse ». « Si on peut espérer que ça file une leçon aux enfants du village. Il y en a un paquet qui mériteraient des claques. Ceux-là qu'ont ligoté mon fils dans la forêt le cul sur des fourmis... Attends que les flicards me disent qui ils sont...j'offrirai la leçon, une avec un fusil... ». « Tu t'emballes Lefort, on ne sait pas qui c'est ». « Peut-être des étrangers, pas des comme toi Saïd, des étrangers...des vrais ». « Comment peut-on passer à deux par la fenêtre... ». « Je répète », dit Paupiette, « c'est le petit merdeux qui a surréagit ».

Le patron pour conclure, plein de nervosité, asséna la sentence. « Qu'a fait l'un ? Qu'a fait l'autre ? On ne saura jamais ».

Il prononça ses mots en avalant d'un trait un gobelet de Suze.

Le bistrot s'absenta pour aller attraper ses pâtés de faisan. Il saisit quatre pots de sa dernière mouture. Il lui restait du pain amené ce matin, il sortit des couteaux et offrit le casse-croute. « Ce genre d'histoire, à moi, ça m'ouvre l'appétit ». « Ça c'est sympa La Tuile » s'illumina Paupiette. « Je me charge des tartines. Tu as des cornichons » ?

Tuillard s'en retourna chercher les condiments.

Paupiette se mit à l'œuvre : tartineur consciencieux, méticuleux, pointu. Des rondelles de baguettes toutes du même gabarit, une quenelle de terrine de la même épaisseur, du poivre du moulin, un cornichon croquant, présenté joliment en forme de pyramide dans un plat en inox. Ses ongles longs et sales cueillaient les billes de plomb qui truffaient le pâté. Il les faisait tinter au fond d'un cendrier. A la fin de chaque pot il glissait toute sa main pour en racler les bords et se lécher les doigts.

A l'école la nouvelle avait fait bien du mal. Un camarade qui meurt ce n'est pas si banal. Une maitresse proposa qu'on aille déposer quelques fleurs en papier. Une quiétude anormale dans les salles de classe donnait à l'école une atmosphère monacale. Enfants, petits et grands, s'affairaient en silence pour plier des papiers de toutes les couleurs. Ils tentèrent, vainement, et avec tout leur cœur de produire autre chose que les œuvres lamentables qu'ils offraient pour la fête de papa ou maman.

Le dernier termina sur les coups de onze heures.

Tous les enfants s'étaient réunis sans un bruit. Ne manquaient que le Poulpe et son meilleur ami. Ils partirent en cortège rejoindre le pied du cèdre. Manon ouvrait la route.

Mademoiselle Lenoir semblait bien affligée. Depuis presque cinq ans elle observait la plante flétrir jusqu'à faner. Que n'a-t-elle dépoté cette espérance de vie pour creuser en pleine terre à l'abri des tempêtes un nid pour les racines du fragile semis ? Elle ressassait sans cesse les heures passées la veille. Ils avaient observé en bons naturalistes l'univers faire son œuvre et sans intervenir. Le loup prend le mouton dicte dame nature.

Le directeur s'était rendu chez les gendarmes, à son initiative. Il comptait témoigner des mauvais traitements qu'ils avaient soupçonné sans manquer d'insister sur toutes les mesures qui avaient été prises pour sauver le garçon. En mendiant l'amnistie il voulait qu'on absolve la noble institution et ses maîtres d'école.

Au bistrot du grand cèdre Paupiette avait fini avec les zakouskis. Le plateau circula. Des félicitations plurent sur le maître-queueux. Les plaisirs du jabot délièrent toutes les langues engourdies par le froid et le manque d'alcool.

Parvenue sur la place la grappe de gamins une fois n'est pas coutume, plus muets que des carpes, déposèrent aux racines du noble conifère leurs cocottes en papier. Il pleuvait encore. Les cocottes se gorgèrent dans la bouillasse épaisse. Les deux trois photophores sortis pour l'occasion s'éteignaient tout de suite pour du vent ou des gouttes.

Un gruaux de papier à la sauce margouillis décorait tristement le lieu de l'hécatombe.

Le Poulpe était sorti rejoindre ses camarades. Il avait pris Manon par la main cependant qu'une chorale impromptue chantait quelques louanges.

Le curé espéra qu'on lui ferait l'accueil que le maire de Lullin lui avait refusé. Il se présentait seul : la bonne se recueillait au pied du maître autel. Le père avait donné deux douzaines de Pater pour expier la faute qui valait à l'adjoint de mairie de passer quelques radios du nez. Malheureusement pour lui le prof des CE1 avait entraîné ses guêtres dans ces associations, vantant l'éducation qu'ils disent « populaire », tétant à la mamelle des anticléricaux pour qui un bon

curé se balance à une corde. Il sortit de ses gonds. « Retourne à ta paroisse espèce de pédophile ». La critique était dure, injuste qui plus est.

Le prêtre retourna d'un pas neurasthénique se terrer dans l'église. Il remerciait son Dieu que son saint sacerdoce en des terres impies lui offre les épreuves sévères mais nécessaires pour affermir sa foi. Comme Jésus au désert. Il se dit dans sa tête que tous ces idolâtres priant aux frontispices la devise en trois temps se rendraient compte un jour du mensonge abyssal, de l'inouïe trahison. Liberté pour quoi faire quand il y a quelques mois chacun signait son propre ausweis pour faire les courses ? Egalité ? Vraiment ? Celle qui réveille les gueux en gilet jaune fluo dormant dans leur voiture aux portes de l'usine ? Fraternité enfin révélée dans la nuit : un enfant immolé sous le regard de tous qui ne levèrent la main que pour cacher leurs yeux.

Ils reviendront un jour, et lui le père Canna, ouvrira grands ses bras à tous les fils prodigues.

Le Poulpe, Manon, les autres, tous ceux du régiment redonnèrent de la voix. La mélasse de papier ondoyait dans la pluie. L'effet définitif de ces offrandes scolaires aurait pu faire sourire dans une comédie noire. Un gamin s'y risqua. Le rire est contagieux. Bientôt tous les enfants hilares se tordaient. Depuis les frondaisons le garçon se leva. C'est le plus bel hommage qu'on aurait pu lui rendre, la plus jolie chanson qu'on pouvait lui chanter.

Un merle noir siffla en parfaite harmonie.

Le maire réapparut escorté d'un adjoint, un seul cette fois-ci. Le second patientait dans un couloir d'urgences. Toute cette marmaille était fils et fille d'électeurs. Il se pressa vers eux. Ils pleuraient ces enfants, de rire, mais ils pleuraient.

Sous un crachin d'hiver pour un camarade mort rassemblés sous le cèdre ils étaient les témoins de la cruauté froide qui frappe au hasard. Ils garderaient gravée jusqu'à leur lit de mort l'idée que s'il subsiste des oasis d'amour, le désert tout autour est bien noir et progresse. Toute l'évolution, cet effort de chacun depuis la nuit des temps, du premier phagocyte à l'enfant né la

veille, permettait qu'aujourd'hui un gamin de dix ans passe au Père dans le cœur de sa propre maison. N'aurait-il pas fallu en faire l'économie pour grenouiller en paix entre unicellulaires ?

Les gamins morts de rire dans la boue se calmèrent quand arriva le maire, en cause la déférence dont ils se supposaient contraints devant l'édile.

Un bouton de chemise pendant la matinée s'était émancipé laissant à l'abondante bedaine du bailli un espace par où fuir. Un bourrelet de couenne avait passé la tête pour se carapater. « Rentre ton saucisson » cria un insolent anonyme dans la foule. Les rires repartirent et de plus belle encore. Le maître et les maîtresses s'excusèrent tour à tour, bien qu'ils voient d'un bon œil que la blonde assemblée s'allège d'un peu de peine.

Douze coups pour midi, suivis d'un angelus firent sursauter la foule.

Le silence revenu le maire prit la parole. « Lullin est une ville sûre. Dîtes-le autour de vous. Pourrait-on dire d'un arbre qui vient de prendre la foudre qu'il aurait mieux valu le planter à côté ? Le hasard ça existe...les accidents arrivent. Tout ce que je puis faire : prendre cet engagement, devant vous, solennel. Nous baptiserons la place, ce printemps au plus tard, du nom de votre ami. C'est un très bel hommage réservé d'habitude aux plus grands de ce monde. Il aurait été fier d'être honoré ainsi » ! Voyant l'air stupéfait de toute l'assistance il se prit à penser qu'il avait visé juste. Le sourire aux oreilles, congédiant les enfants, pour qu'ils ne ratent pas la cantine à midi, il s'en fut d'un pas sûr jusque dans sa mairie.

Le garçon dans son arbre devait tenir ses côtes. Il pépia gaiement.

Se prenant par la main, deux par deux, en colonnes, l'école s'en retourna à sa saucisse-purée.

On n'entendait plus rien sur la place du grand cèdre.

Mademoiselle Lenoir qui restait en retrait fit soudain demi-tour. Elle laissa ses collègues cornaquer la marmaille jusqu'à leur déjeuner. Elle avait vu l'oiseau répondant aux enfants. En

pure logicienne son esprit cartésien n'avait de prime abord vu qu'une coïncidence, amusante c'est certain. Un merle se balançait les deux pattes enserrant un cône encore bien vert. Ses yeux cerclés de jaune plongeaient en contrebas pour fixer la pupille de l'enseignante perplexe. Elle vérifia deux fois que personne alentour ne regardait vers elle. « C'est toi ? » murmura-t-elle. L'oiseau ne bougeait pas, elle lui redemanda un peu plus haut cette fois « est-ce bien toi ? Joël » ? Le merle s'anima en sautillant gaiement. La maîtresse s'en voulut d'avoir été crédule. Elle se moqua d'elle-même puis rebroussa chemin. Un sifflement strident descendit du grand arbre. Elle n'osa regarder puis dut bien s'y résoudre tant l'oiseau insistait. En croisant le regard du passereau jovial elle le vit de son bec saisir sa plus belle plume, s'en défaire aussitôt si bien que le panache voleta dans les airs pour rejoindre le sol. Elle trembla, pas de froid. Ramassant cette offrande qu'elle serra sur son cœur, elle susurra « pardon » puis courut à l'école. Elle ne parla jamais de cette conversation.

L'enfant seul à nouveau profita de ce calme pour grimper un peu plus.

Il s'arrêtait souvent pour voir ou écouter. Il allait à son rythme sans être trop pressé. L'arbre immense semblait ne jamais se finir.

Apercevant plus bas la Lys qui ondulait il se remémora la mort du vieux Dédé. Sans aucune émotion il revécut la scène. La colère aveuglante qui l'avait envahi fit bouillonner les eaux à l'endroit du massacre. Il distingua vaguement, dans les flots cristallins, la grosse pierre anguleuse dont il s'était saisi pour assommer le vieux. Il se souvint du choc, il se souvint du bruit. Il serra dans ses mains un rameau du grand cèdre en même temps que ses dents. Le rêche des épines lui rappela le crin du noyé de la Lys.

Le jour de l'homicide si un observateur avait dû témoigner sans doute aurait-il vu un geste prémédité. Il se serait trompé. Il avait attendu Dédé dans la pénombre et il l'avait suivi. Puis il l'avait tué, c'est vrai. Sans intention : comme le lait qui déborde quand on le laisse au feu.

Ce Dédé avait eu une enfance, une mère. Quels sont les aiguillages funestes, quels sont les choix, subis ou volontaires qui conduisent l'enfant, innocent par nature, à devenir un homme rongé par la rancœur ?

S'il devait recroiser son ancienne victime, l'enfant se dit pour lui qu'il ne lui donnerait pas le moindre repentir et qu'il exigerait quelques remerciements pour l'avoir arraché à sa vile existence.

Treize heures avaient sonné.

Un souffle chaud et rance déranger le garçon. L'oncle Emile face à lui cramponnait ses deux mains à une branche plus haute pour garder l'équilibre.

— Je reconnais trop bien ce vent de pestilence, cet arbre monte au ciel, tu t'es trompé de sens.

Emile allait parler quand du fond de l'écorce surgirent deux pieus de bois crucifiant l'assassin. Deux gros clous apparus soudainement par surprise transperçant ses deux paumes. Des deux mains suppliciées sur le patibulum coulait un sang bleu nuit qui couvrit son visage. La poutre où reposaient ses pieds se déroba de sorte qu'il pendit accroché par les pognes. Ses jambes gigotaient cherchant en vain une prise pour soulager ses mains. Il hurlait à la mort et la peur dans ses yeux lui aurait rappelé s'il avait pu la voir celle de son neveu sous ses coups de batoirs.

Un gros merle fondit sur la face du satyre. Suivi par un essaim pour venger le martyr. Ils fendaient de leur vol un nuage au-dessus. Piranhas emplumés venus faire bombance, ils piquèrent ses yeux, sortant de leurs orbites des globes sanguinolents. Ils arrachaient ses nippes, le perçaient dans les flancs, déchiquetaient ses chairs, décousirent le polype pendant à l'entrejambe par lequel l'assassin avait souillé l'enfant. Chacun d'un coup de bec, ou de griffe, ou des deux, épluchait le pantin pendouillant dans le vide. Les oiseaux béquillards se hâtaient lentement pour qu'Emile en profite.

L'enfant dut rapidement détourner le regard. Il arrive qu'une vengeance excède l'intention.

En bas sur le pavé des passants aperçurent une nuée de merles folâtrer dans le cèdre.

Après quelques minutes, levant la main au ciel, l'enfant siffla trois coups en forme d'hallali.

Il grimpa trois étages. Le nuage des oiseaux s'était évaporé. L'échafaud en dessous avait refait le vide. Des rubans de résine d'un bleu inhabituel ruisselaient jusqu'au sol depuis deux clous de bois.

Monsieur Jovanovic assis au cimetière se recueillait tout seul sur une vieille tombe. Celle où il aimait tant lire avec l'enfant. Distrait par ce spectacle qu'il ne connaissait pas, il s'était mis debout avant de s'approcher.

Il sortit son appeau pour imiter le merle. Il siffla une chanson pleine de mélancolie.

Une goutte couleur bleu nuit lui coula sur le col.

Il roula la résine entre ses doigts trapus. Il porta la boulette odorante à son nez. Il inclina la tête et s'adressa aux anges en jouant de sa flûte.

— Ne t'avais-je pas dit que l'on ne tire pas sur les merles moqueurs ?

— Vous m'avez dit tout ça. Et d'autres choses si belles.

— Ça n'a servi à rien. J'arrosai le désert.

— C'est ça que j'aimais bien.

— Qui va m'aider fiston ?

— Ce sera moi, bien sûr. Vous vous adosserez contre ma sépulture. Vous servirez deux verres avec votre arrosoir. L'un sera pour les fleurs et l'autre pour le boire.

— Je garderai pour toi les plus belles histoires.

— Les bras ballants du saule s’agiteront dans le vent si je ne comprends pas.

— Je lirai lentement.

— J’entendrai votre voix, invisible et présent. J’aurai les yeux fermés comme je faisais souvent.

Ne soyez pas trop triste.

— C’est trop tard mon enfant... Adieu cher garnement ! Envole-toi maintenant !

Il plaça ses deux paumes contre l’arbre, puis son front. Il n’osait plus bouger.

Ne sachant trop quoi faire il tira son appeau, le plaça sur ses lèvres. Trop triste pour souffler l’anche ne vibra plus.

Dans le bar il voyait à travers la vitrine l’assemblée ripailler mieux qu’aux plus belles heures.

Il lui prit de vouloir téter à la pyorrhée où tous ces asticots pullulaient en extase.

Une clameur sur la place invita le garçon à rejoindre la proue d’un feuillage pour mieux voir.

Paupiette et quelques autres empêchaient le passage de l’ancien légionnaire. Ne décolérant pas il parlait à Tuillard qu’on devinait terré au fond de son tripot. « Nous n’avons pas fini ! Nous n’avons pas fini » ! D’un coup de pied rageur il envoya en l’air la béquille de Paupiette qui s’étala au sol. Il gisait, misérable, tortue obésoïde tournée face carapace gigotant pour des prunes. Ils durent se mettre à deux pour hisser le poussah sur ses pattes de derrière. « Heureusement pour lui que je suis non violent » souffla-t-il aux amis qui l’avaient relevé.

Ils étaient quatre encore composant un rempart aux parfums d’éthanol. « Sois raisonnable mon vieux ». « Ce n’est qu’un accident ». « Allez chercher Tuillard ! » hurlait le vétéran. « Tu sais dans le village il reste plein d’enfants ». Une droite puissante écrasa la mâchoire d’une pierre de la muraille qui venait de parler et se déchaussa sec. Elle tomba sur les fesses et crachota deux dents.

De la chambre à l'étage un gendarme héla ses autres camarades pour voir à la fenêtre. « Le bras de la justice se passe d'un uniforme » dit le brigadier-chef, « le monsieur du cimetière nous donne la leçon ». « On intervient c'est ça » ? « On laisse faire au contraire ». De là chacun vaqua à ses occupations.

Le grand-père du Poulpe alerté par le bruit sortit sur le perron. Connaissant l'affection qu'il portait à Joël, comprenant la colère de l'agent du cimetière, partageant sa tristesse il traversa la place.

Il saisit à la manche monsieur Jovanovic qui manqua d'étêter le Papé dont les traits trahissaient l'expression d'une angoisse inusuelle. D'habitude jovial ses bacchantes tombaient. Il invita chez lui l'officier communal

Quatorze heures au clocher. La pluie avait cessé.

Un feulement joyeux plus bas sous les épines annonçait la visite d'une chatte engrossée. Elle étira son dos qui caressa aux jambes le garçon guilleret. Suspendant l'ascension il s'assit en tailleur. Il montra ses genoux, invitant l'animal. Elle s'y rua, joyeuse, et se coucha sur lui. Il caressait Clarisse. Il avoua les chatons tombés au champ d'honneur. Elle buvait dans ses yeux le plaisir d'être ensemble. Ses ronrons roucoulés ruisselaient tendrement. Elle amnistia l'enfant qui se ragaillardit. Des miaulements réjouis retentirent soudain, une guirlande de chatons avançaient tête à queue. Il les nomma chacun par chacun des prénoms qu'il leur avait donnés avant le grand plongeon. Invitant les félins à marcher à sa suite, il se leva d'un bond. Quelques branches plus haut la chatte et ses petits s'étaient évanouis dans l'infini du cèdre.

Paupiette et trois poivrots bombaient fièrement le torse. Une tournée du patron célébra leur victoire. « Sans le papi, bon sang, on se le farcissait ! Il a osé s'en prendre à un handicapé. Avec sa jambe de bois il me faisait pitié mais puisqu'il a osé s'en prendre à ma béquille... La prochaine fois je frappe...je ne me retiens pas » ! Avait tonné Paupiette. « Il est bizarre ce vieux. Un yougo légionnaire monté sur sa prothèse et qui gratte des tombes... ». « Légionnaire tu es sûr » ? « Pédophile c'est certain ! Qu'est-ce qu'il faisait au gosse à longueur de journée » ? « Entre les tombes en plus ». « Il reste des pâtés ? » avait conclu Paupiette que l'émotion avait brusquement affamé.

Malheureusement pour lui tous les pots étaient vides.

Quelques oiseaux dehors, flottant dans la remise, faisaient patiemment pour une prochaine popotte.

Une gêne intestinale se faisait ressentir par tous les fins gourmets. Poivrots professionnels, ils avaient l'habitude de crises passagères de type gastrites chroniques. Une cure de digestif ferait passer tout ça. Ils tendirent tous leur verre pour un trait de calva.

Tuillard avait senti qu'un vent mauvais poignait. Il tenait sous le bar à portée de la main le fusil de son frère chargé pour le gibier ; cartouches de gros calibre qu'il ne pratiquait plus depuis sa dernière proie abattue dans le bar. Quelques habitués réunis aujourd'hui s'en souvenaient encore.

Chez la famille Roulliet pour calmer l'invité le grand-père s'approcha d'un coffre du salon, lequel dissimulait quelques apéritifs. Monsieur Jovanovic faisait vœu d'abstinence. Pas celle des chanoines. Dans une hésitation il refusa, poli. Son hôte s'appesantit sur ce qui lui semblait n'être que le produit d'une bonne éducation.

Monsieur Jovanovic opta pour un whisky. Le Papé se versa un verre de raisiné.

Ils discutèrent, émus, des souvenirs liant deux vieux lions fatigués et le petit garçon.

Le grand-père du Poulpe raconta qu'il avait trois rejetons mariés et six petits-enfants. La veille il aurait dit qu'il en dénombrerait sept. Joël l'appelait Papé à l'égal des six autres. Il sortit d'un tiroir une photo noir et blanc présentant deux gamins se tenant aux épaules. Devant eux un seau plein débordant de poissons. « On l'avait accrochée au bas de l'escalier. Le clou y est encore. Ça l'avait gêné donc je l'ai rangée ici. Je regrette aujourd'hui de l'avoir écouté. D'ici quelques semaines elle retrouvera sa place ». Il raconta l'histoire où dès potron-minet il frappa à la porte. « Il voulait remercier pour toutes nos gentillesse. Mais quelles gentillesse ? On l'aimait bien, c'est tout. Il offrit les croissants et sa bonne compagnie ».

Sa mémoire exhumait encore un épisode. « A la fête au cochon il pillait le buffet, des yeux pleins de « mercis ». Il demandait toujours « quand on le tue, Papé, le cochon se rend compte ? Il souffre un peu ? Beaucoup ? S'il gueule c'est qu'il a peur » ? Je répondais que non ». L'ancien changea de ton. « Evidemment qu'il souffre. Je lui mentais bien sûr. Pour lui c'était pareil. On se mentait aussi. On a tout vu nous autres. Personne n'a moufté. Et vous savez le pire ? On s'était habitué ! On s'était habitué » ! Le pépé tempêtait. « Habitué je dis. Le morveux débarquait scarifié de la veille. On ne disait trop rien ! Il n'allait pas plus mal. On ne s'étonnait plus ! Au bout d'un temps d'ailleurs on n'en discutait plus. On pensait « c'est comme ça ». Comme un gamin malade qu'on aimerait soigner. Mais on n'est pas toubib. Alors on laisse tomber ! On n'a pas essayé ».

Le vieux se resservit pour calmer ses ardeurs. « Je crois qu'inconsciemment on avait peur du père. Son oncle avait l'air pire. Le soir il retournait à l'abattoir le gosse. On fermait les fenêtres pour étouffer ses pleurs, on tirait les rideaux pour nous voiler la face. Quand il était petit, quand sa mère est partie, il est venu chez nous. Il n'aurait jamais dû retraverser la place. On l'aurait

pris sous l'aile. Caché loin de son père. Je dis ça sans y croire... Je suis vieux, j'ai vécu, je mesure seulement combien on devient faible, on se met des œillères pour son petit confort, par peur du scandale, par indolence ou par paralysie du cœur. Je n'espère qu'une chose c'est qu'à mon dernier souffle cette histoire me tourmente pour rendre la monnaie. Punition bien faiblarde pour un capitularde... On va tous vivre avec. Sans jamais pardonner. Ni à nous, ni aux autres. On a tous quelque chose à voir avec ce drame. Nos fils en grandissant, s'ils gardent la mémoire, nous jugeront bien lâches, et ils auront raison ». Il finit d'un cul sec le verre juste entamé.

Monsieur Jovanovic sirotait comme au temps qu'il avait décidé d'arrêter la boisson.

Quinze heures dans le clocher.

Plein de « r » enroulés emmitouflaient ce fils qui n'était pas le sien à cause des cigognes déposant son panier sur le mur du cimetière, mais du mauvais côté. Le vétérana causait au rythme lancinant d'une marche militaire. Lentement, prudemment, détachant les syllabes. Il vidait son barda.

La première fois d'abord qu'il l'avait rencontré. Ses oreilles décollées et ses dents du bonheur. Un minot pas fini les grands yeux étonnés qu'on mette sa mère en boîte avant de la descendre dans un cul de basse fosse pour qu'elle n'en sorte plus. Animalcule chétif âgé d'à peine quatre ans. Un garnement timide jouant à cache-cache entre les pierres tombales qui semblaient des menhirs tant il était malingre. Sa longue chevelure blonde toujours ébouriffée. Ses godasses trouées. Sa voix fluette et douce. Une poupée de chiffon qui se recousait seule les étoffes déchirées par les dogues féroces lui servant de parents. Sa force miraculeuse d'avoir tout supporté. Ses genoux encroutés. Ses fossettes aux joues. Son nez coulant sans cesse. Cette vitalité. Cette beauté du cœur. Ses espoirs insensés. Sa gratitude bruyante donnant au spectateur un goût de l'infini. Ses deux bras de poulet. Ses épaules de serpent. Son regard réjoui. Ce lumineux sourire qu'ont les enfants fiévreux, pâles d'avoir déjà un pied dans l'au-delà. Ce

sourire sincère, c'est tout ce qu'il leur reste ; ils l'offrent avec plaisir. Ses habits rapiécés. Son rire plein de clochettes. Son plaisir à aider. Sa curiosité pure. Ses oreilles minuscules, avens insatiables, pour épancher sa soif d'aventures magnifiques. Amoureux des héros de Verne ou de Dumas. Ses mains qui se tordaient bouillonnantes de colère lorsqu'il souffrait avec Cosette ou Brasse-Bouillon. Il tendait ses deux mains aux amis de roman espérant partager leur fardeau écrasant et diluer leur peine. Ses yeux qui s'excusaient au moment de rentrer de la gêne que les autres éprouvaient à sa place. Marcassin orphelin dans la forêt en flamme remerciant la fortune pour une goutte d'eau.

Cette fois qu'il l'accueillit tout nu dans sa cabane le dos martyrisé flagellé dans la nuit. Une autre plus récente, ses parents au bistrot l'avaient forcé à boire. La seule fois d'ailleurs qu'il l'avait vu pleurer. Sa tendresse pour Manon. Sa maman qu'il aimait, dont il parlait souvent par peur qu'en se taisant sa mémoire s'envole. Ses souvenirs, ses rêves qui ne faisaient plus qu'un.

« Ça fait bientôt dix ans que je veille des morts. Des pierres noires et sèches dont je fais la toilette. Je parle aux ombres dont je ne connais qu'un nom. Des tombes alignées. En cohortes militaires. Aucune tête ne dépasse. Aucun bruit dans les rangs. Disciplinées et froides. Demain la sienne. Blanche. Deux dates presque jumelles soulignant son prénom ». L'émotion l'étreignit. « Nous n'avons pas fini... » dit-il sentencieux.

Ils parlèrent longtemps au fond de canapés décatés ; moins qu'eux deux.

Une bouteille de whisky largement entamée se partageait la table avec une autre vide.

La Mamée les rejoint. Elle remplit leurs deux verres. Elle n'osa pas parler. Ses cernes disaient tout. Elle proposa qu'on serve quelque chose à manger.

Une heure avait passé.

Monsieur Jovanovic remercia chaudement et déclina son offre prétextant un travail. Il passa son gilet depuis le vestibule, remercia de nouveau, sortit pour prendre l'air, marcha jusqu'au cimetière.

Quatre coups de bourdon bousculèrent les nuages.

Des mamans attendaient à l'entrée de l'école qui faisait bouillonner sa vidange gastrique en forme d'écoliers excités comme des puces. Bacchanale ascétique pour mineurs innocents, ce joyeux maelstrom du vendredi seize-heures célébrait les vacances de la nativité. Chaque enfant rejoindrait le radieux scintillement des guirlandes sanglant un arbre de Noël. L'attente si gourmande de cadeaux fabuleux effacerait sans peine le souvenir douloureux de cette journée de deuil. C'est triste de mourir, surtout pour un copain... Si on n'a pas le choix, la veille des vacances n'est pas la pire date.

Des grappes de mamans papotaient bruyamment. Chacune répétait sa stupeur, sa tristesse, sa surprise également, cherchant à s'acquitter du moindre sentiment de culpabilité. Les singes de la sagesse reluquaient ce spectacle en se félicitant d'avoir bien travaillé.

Madame Pichard restait à l'écart de la foule. Elle conversait avec un air de chien battu et le père Roulliet. Quand leur progéniture apparut au portail ils tirèrent brusquement sur leurs zygomatiques.

Tous les parents du monde croient que leurs têtes blondes gobent les apparences. Des parents se disputent (pas devant les enfants) : ils espèrent en vain cacher la vérité. Un parent trop inquiet, paniqué, dépressif même quand il porte un masque demeure contagieux. Les enfants aux berceaux savent sonder les âmes. S'ils oublient peu à peu à mesure qu'ils grandissent, se fient aux illusions, se réfèrent au verbe, avalent les mensonges... le doute le plus infime ressuscite aussitôt chez eux cette faculté de lire les sensations. Ce soir-là ni Manon, ni le Poulpe n'étaient dupes.

Au retour des minots parmi toutes les formules consacrées et contraintes la maman de Manon opta pour la moins bonne : « bien passé ma chérie » ? Elle en rougit de honte. Sa fille, sans relever la bourde maternelle, demanda que l'on aille chercher dans la voiture son cadeau orphelin.

Telle une mère supérieure menant la procession, Manon se mit en route aux racines du cèdre en serrant sur son cœur un paquet rose bonbon. Deux adultes, un enfant, marchaient dans son sillon.

Manon déshabilla la bougie parfumée. Une glaise boueuse et du papier mâché permit d'improviser un bougeoir de fortune.

Le Poulpe farfouilla au fond de son cartable et tendit son briquet. Le papa de l'enfant demanderait des comptes quand ils seraient rentrés : du peu qu'il se souvienne un accessoire pareil ne faisait pas partie des fournitures scolaires attendues cette année.

Un crépuscule d'hiver intronisait la nuit.

La mèche s'alluma dans un crépitement, éclaira faiblement le visage des enfants. Manon s'en approcha pour sentir les effluves. Le Poulpe l'imita. S'il ne reconnut pas le parfum exhalé, il osa prononcer avec circonspection « ça sent très bon Manon, il aurait adoré ». Chaque larme de cire coulant de la bougie libérait dans les airs un parfum de croissant.

L'enfant s'en régala tout là-haut dans les nues. Une onction de beurre tiède lui pommada le cœur.

Manon tira l'enveloppe enfermant un courrier qui aurait normalement accompagné le cierge. La passant sur la flamme, celle-ci s'embrasa. Elle la jeta au sol où elle se consuma. Il y était question d'amours adolescentes, de promesses intenable, d'impossibles chimères qui

façonner l'espérance des trop jeunes enfants. Une lettre de cristal pleine de rêves naïfs, aussi purs que sincères. Manon n'y croirait plus, plus jamais, pour personne.

Sur le plancher des vaches la famille Roulliet invita les Pichard à prendre le goûter.

Quand ils se dirigeaient chez la famille du Poulpe, ils virent passer Théo, son frère et son papa. Théo pleurait beaucoup sans savoir s'arrêter. Il hoquetait vaguement quelques phrases inaudibles. Il venait déposer un dessin barbouillé : une sorte de poisson de toutes les couleurs. Il jeta l'œuvre d'art. Son dessin atterrit dans une flaque d'eau. L'encre s'en échappa en volutes irisées. Ses pleurs redoublèrent.

Théo l'enfant joyeux, qui rigole quand il dort, qui ne pleurait jamais semblait inconsolable. La seule humanité, indomptée, douce et claire, se lit chez ces enfants que l'on dit déficients. En pareille circonstance, la vraie sagacité, et supérieure aux autres, ne se mesure pas en bons points à l'école.

Un oiseau gazouilla au-dessus des nuages. Théo leva le nez. Il chercha d'où venaient ces spirales musicales. Il cligna les paupières et ne les rouvrit pas. Il auscultait le vent des oreilles et du cœur. Il souffla longuement à l'unisson du vent. Théo reprit son calme. En regardant les nues son sourire immuable rhabilla son visage. Il osa rire enfin. Il avait tout compris. On ne meurt qu'une fois. Le jour où ceux qui restent décident qu'on est mort. L'intelligence pure vous bat dans la poitrine. A ce titre Théo était le mieux doté. Enfin rasséréiné il put rentrer chez lui.

Dans la maison Roulliet, le Papé somnolait au fond de son fauteuil. On ferma le salon pour ne pas déranger. Le groupe se mit à table dans la grande cuisine avec quelques biscuits et le lait sur le feu pour les chocolats chauds.

Les enfants se sentaient étrangers l'un à l'autre, il manquait un maillon, et celui du milieu. Qu'avaient-ils en commun sinon le même ami ?

Le curé de Lullin leur aurait expliqué comment une trinité s'effondre s'il manque un angle. Demain, après-demain, dans une semaine au plus, Manon appellerait Edouard par son prénom. Elle rejoindrait les hordes de pré-adolescentes et leurs occupations qu'elle avait tant haï.

Ils mangèrent en silence. Leurs parents dans un coin se taisaient eux-aussi.

Au bistrot du grand cèdre, chaque vendredi soir, toute la fine équipe se retrouvait pour boire, se sentir exister, être seuls à plusieurs. Ce vendredi d'hiver ne dérogerait pas à cette vieille habitude. Les trois gendarmes avaient terminé leur journée sans ronger d'autres os que dans la matinée. Attablés dans un coin loin des habitués ils prenaient un demi en regrettant qu'on puisse peut-être les confondre. Ils rentreraient bientôt.

« Le père est effondré ». Ironisa l'un d'eux. Le plus vieux renchérit. « Je l'ai dit tout à l'heure. C'est une ordure le père ». « Tout le monde a raconté qu'il tapait son gamin ». « C'est pareil pour sa femme. Au moment de l'enquête, quand on l'a trouvée morte, tous les voisins disaient qu'il la battait souvent. Les poivrots du bistrot témoignèrent pour lui. Elle était sous Tranxène, Valium et Subutex. Ça n'a pas fait un pli dans le bureau du juge... Je suis sûr que c'est lui qui l'a fumée pourtant. Malheureusement sans preuve, une intime conviction n'a pas plus de valeur qu'une sale rumeur ». « C'est bien fait la justice. Y'a des types, à leur tête, on sait qu'ils sont coupables. Et malgré l'évidence, il faut poser des faits qu'on doit argumenter... C'est mal fait la justice... ». « Si on mettait au gnouf les types qu'ont une sale gueule... Tu vivrais à Cayenne à dix dans une cellule... Et le père Tuillard ne quittera son bar que lorsque viendra l'heure de rejoindre son frère... ».

Un gendarme se leva et régla l'addition. Les autres rapidement lui emboîtèrent le pas.

Cinq coups retentirent au-dessus de l'église.

Lorsqu'ils poussèrent la porte pour quitter l'assommoir, monsieur Jovanovic déambulait vers eux. Sa démarche typique laissait bien peu de doutes. « En voilà un champion qui n'a pas attendu de rejoindre ses copains ». « C'est le type du cimetière. On l'a vu tout à l'heure qui rossait les poivrots ». « On re-rentre un instant. Ça sent la poudrière ».

Monsieur Jovanovic pénétra dans le bar. Toutes les conversations cessèrent immédiatement. Il s'assit à l'entrée, à une table, tout seul. Il tenait un bouquin. Il fixait le barman en souriant en coin. Personne ne parlait. Il héla au hasard. « Un whisky. Non, un double. Et sans glace. S'il vous plait ».

Au coin du bar chacun en restait interdit. Tuillard ne bougeait pas.

Des insectes volants se repaissant de crasse en butinant aux taches d'alcool et de graillon faisaient un vrai chambard.

S'ils s'étaient confessés, tous les habitués, auraient avoué sans peine qu'une drôle de pesanteur serrait leurs intestins. Ils avaient vu plus tôt le boxeur yougoslave qui incarna la cause de leur indigestion. Chacun reprit un verre pour faire passer le mal.

Au cœur de leurs entrailles les champignons farceurs s'en donnaient à cœur joie. Ils avaient libéré des myriades de toxines papillonnant gaiement dans le foie et les reins. L'heure de la première salve, des symptômes digestifs somme toute assez communs quoique très douloureux, allait sonner ce soir. Quand viendra la seconde, ces primo-affections sembleront négligeables quasi croquignolètes. Dans la caisse en sapin on trouvera creusées les joues des bambochards redevenus poussière pour avoir succombé au péché capital. Ils avaient trop léché leurs doigts pleins de pâtés. Ces doigts qu'ils se mordront au moment où leurs âmes répudieront leurs corps.

A sa table, discret, feuilletant son roman, Jovanovic semblait chercher la bonne page. Il lisait à voix basse d'une manière d'écolier déchiffrant à grand peine ses toutes premières lignes. En s'aidant de l'index il suivait les ornières tracées par l'imprimeur en alignant les mots. Le mouvement de son doigt s'arrêta tout d'un coup car manifestement il venait de trouver l'objet de sa recherche.

Il brisa le silence, tonnant orageusement. « Le chien presque toujours est le miroir du maître ; et qui voit l'un, voit l'autre ».

Il fit une pause et sans lever les yeux du livre, reprit plus calmement « et mon double whisky ? Dois-je venir le chercher » ?

S'il y avait eu un ange, un ange serait passé. Mais les anges désertaient depuis quelques années le bistrot du grand cèdre.

Les gendarmes à leur table n'avaient rien commandé. L'un d'eux voulait rentrer. Sa femme l'attendait, et il avait promis d'être là de bonne heure. Mais le brigadier-chef ordonna qu'ils demeurent. « Avec mes kilomètres au compteur croyez-moi, j'ai assez d'expérience pour lire dans les nuages si ça passe ou s'il faut des bottes et un pépin. Les cumulonimbus au fond derrière le bar promettent une mousson, une du genre centennale. On attend que ça pète, et si ça ne pète pas, je vous laisse mes galons et me barre en retraite. En attendant les gars, enfilez les capuches, parce que ça va rincer ». « Pour une bagarre d'ivrognes » ? « Fais confiance et attend » !

Le patron au comptoir alluma la radio qui chuinta une rengaine. Un jingle sirupeux annonçait la couleur : ce soir on plongerait au cœur des seventies. Des popstars suédoises entonnèrent Waterloo.

Quelques conversations reprurent murmurées à l'abri des chansons.

Monsieur Jovanovic lisait sans faire de bruit. Qui voulait l'observer voyait tous les signaux d'une fatigue d'alcool : port de tête hésitant, sursauts de la colonne, yeux vitreux et hoquet. Il cherchait autre chose un doigt suivant le texte qu'il chuchotait pour lui.

On parlait doucement tapi dans la musique qui isolait le bar du reste de la salle.

Le calme vacilla. « Mon whisky tavernier » ! « On fait service au bar, je manque de personnel ».

Rétorqua le taulier. « Un abandon de poste, ce matin de bonne heure, fait que je travaille seul ».

Monsieur Jovanovic retourna à son livre. Au bout d'un court instant il sortit de sa poche un appeau de chasseur. Il se mit à en jouer sans quitter sa lecture. Il sifflait tellement bien que chacun des convives s'il avait un instant fermé les deux paupières aurait cru qu'un oiseau chantonnait dans le bar. Un spectacle pareil provoqua le contraire. Tout le monde dans la salle garda les yeux ouverts. Plus personne n'osait même battre des cils.

« C'est le merle Tuillard. C'est à toi qu'il s'adresse. Il a l'air en colère ».

Il tourna quelques pages. Se gratta le menton et parla d'une voix forte. « Je voudrais mon whisky » ! « Barre toi Jovanovic, tu n'auras rien ici » !

Personne ne moufta quand l'ancien militaire renversa devant lui la table qui comme lui tenait sur un seul pied. Il tenait son roman à la façon du prêtre qui présente la bible à la foule recueillie et y lit les maximes précédant l'évangile. Tandis qu'il avançait, il fouillait dans le livre. Il feuilletait les pages, hochait parfois la tête, il fronçait les sourcils, serrait ses grosses lèvres. Parvenu jusqu'au bar, il posa son majeur sur l'objet de sa quête. Il parla calmement. « Comprends donc mon garçon que la vie trop souvent est une bataille où on ne fait pas ce qu'on veut ».

Il sourit, belliqueux, empoigna le patron, asséna sur son nez un coup de tête massif. Celui-ci explosa dans un bouquet final de quatorze juillet. « Je disais ce matin : nous n'avons pas fini ! Nous n'avons pas fini » ! Cette fois il hurlait.

Reprenant ses esprits le patron du grand cèdre arracha son fusil caché sous le comptoir. Hagaré, défiguré, il pointa le canon face à lui sur le torse de son agresseur. Du reste de son nez pleuvait à gros bouillon une cascade de sang.

Les gendarmes se dressèrent, la main sur le holster. « Tu ne bouges pas Tuillard ! Tu baisses ton fusil » !

Le vétéran hilare se retourna vers eux. « António Guterres envoie les casques bleus ? Messieurs, vraiment, merci, ce soir je travaille seul ».

Il glissa son index dans la gueule du fusil, avec l'air goguenard « mon whisky s'il vous plait ». « Tu fous le camp sinon je te tue comme un chien ». « Comme un chien ? Mon bon prince se montre magnanime ! Ton fils aurait aimé connaître le même sort. C'est plutôt en cafard qu'il a fini sa vie ».

Son accent des Balkans réhaussé par la gnôle lui donnait une allure d'habitué du lieu.

La salle était figée.

« Baisse ton fusil Tuillard ! Vous, monsieur, reculez ».

Tuillard mis en joue par les forces de l'ordre tenait Jovanovic dans la même posture.

« Je crains de déranger. Je me débrouille seul ». Prononça ce dernier à l'adresse des pandores.

« Je sais qu'il te plaisait mon petit fils de pute. Est-ce qu'il te suçait bien au beau milieu des tombes » ?

« Déjà petit garçon je m'étonnais qu'on cure étables et écuries pour épandre sur les champs un badigeon de merde. J'habitais loin d'ici. Ma maman m'envoyait glaner avant les blés de cette terre amendée pour faire pousser ses fleurs. De tout le voisinage, les roses de ma mère, étaient les plus jolies. Une année cependant, croyant que la vigueur des plantes ne devait qu'au lisier, ma maman, a cru bon de planter ses oignons dans la merde. Quelques boutons percèrent et finirent par crever. Il faut un peu de merde dans beaucoup de bonne terre, c'était ça le secret qu'elle venait d'oublier. Je m'en suis souvenu en rencontrant ton fils. Il y avait de la terre, au début en tous cas. La plus belle fleur perça...mais de trop de fumier elle est morte étouffée. Et c'est toi le fumier » ! Il détacha chacune de ces six syllabes. Il se passa la manche aux commissures des lèvres. « Nous n'avons pas fini...Nous n'avons pas fini ».

Avec l'air fatigué, il parlait lentement. Tant que ce qui suivit laissa son monde pantois.

Avec une énergie qu'on n'aurait soupçonnée, le légionnaire tira si fort sur le fusil, que la crosse échappa au chasseur de salon. Basculant par l'effet d'une si soudaine traction, La Tuile, rencontra coupant sa trajectoire le front du vétéran qui le frappa au nez, sur ce qui en restait, c'est-à-dire pas grand-chose. Une douleur terrible irradiait tout son corps. Il cria le goret.

Les gendarmes rassurés de l'issue pacifique de cette échauffourée s'approchèrent cependant pour mettre à l'abri l'arme.

Le patron du grand cèdre avait été vaincu.

Pourtant Jovanovic lui rendit son fusil. Il se mit à genoux en serrant le canon de sorte qu'il l'embrasse en plein milieu du front. « Tu peux tirer Tuillard. Nous n'avons pas fini. Je te l'ai déjà dit ». « Fais pas le con, André », baragouina Paupiette, « souviens-toi pour ta femme... ».

Les yeux exorbités de Tuillard indiquaient qu'il ne contrôlait rien.

Derrière le vétéran, deux gendarmes pointaient leurs armes de service sur le patron de bar au visage rappelant une œuvre d'art moderne. Ses globes rouges de haine couronnaient un cratère en fusion et plus bas sa bouche se tordait en un rictus horrible.

Le troisième exfiltra les pique-assiettes déçus qu'on les prive de l'envoi. Certains d'eux oublièrent leur veste, leur portefeuille. Aucun d'eux ne sortit sans sa consommation. Ils étaient une dizaine à présent dans le froid. Paupiette avait collé son gros nez sur la vitre. Il lui fut commandé et aux autres badauds de s'éloigner plus loin, pour enfin disparaître. Chacun rentra chez lui terminer l'apéro.

Dans le cœur de la nuit, plus tard dans leur sommeil, un pâté vénéneux leur percerait les tripes.

Au pied de l'immense arbre le gendarme veillait. D'un appel radio il siffla des renforts.

Quelques toises au-dessus, le garçon écoutait, sans entendre vraiment, comprenant malgré tout.

Le maire arriva vite, puis une journaliste, celle de ce matin. « Quel village animé ! Mes félicitations ». Il tenta sans succès d'amadouer la dame qu'une conviction profonde habitait désormais. Lullin ou bien Kaboul pour partir en vacances ? La question se posait. Demain elle signerait un autre entrefilet. « Prise d'otage à Lullin, la série continue ».

Le maire se rappela l'admirable épopée d'un bourgmestre fameux de région parisienne qui avait raisonné un forcené armé retenant des enfants à l'école maternelle. Il courut en mairie pour prendre un mégaphone. Lorsqu'il revint plus tard une voiture de gendarme se garait sur la place. Un autre revenant, maréchal des logis, congratula le maire. « Joli microclimat. On ne s'ennuie jamais ». Le chauffeur stagiaire accompagnait son chef.

Dehors monsieur le maire cria au porte-voix. « Garde ton calme André. Si tu te rends promis, le mois prochain lors du conseil municipal on examinera une demande de permis pour l'emprise

d'une terrasse devant l'établissement. Je ne t'embête plus pour l'accès PMR... Qu'en dis-tu mon ami » ? Lorsqu'il voulut poursuivre une violente quinte de toux le priva de parole.

Gênés, quatre témoins, trois gendarmes, une pigiste, le regardaient bouche bée.

A l'intérieur du bar Tuillard transpirait pris d'une soudaine fièvre. Des douleurs dans le ventre réhaussaient la grimace que sa vilaine face offrait aux spectateurs. Le doigt sur la détente avec le chien armé, son canon bécotait un homme agenouillé qui répétait sans cesse « nous n'avons pas fini. Tu peux tirer, Tuillard ».

La terrine de faisan produisait son effet appliquant sur sa panse des brodequins de fer, lui causant des tourments tout juste supportables.

Un spasme plus violent le tendit comme un arc. Monsieur Jovanovic par instinct ou par chance, s'écarta du canon. Les gendarmes derrière lui, n'eurent qu'un battement de cil pour prendre une décision. On entendit soudain tonner les trois canons.

Le fusil de Tuillard éructa en premier, déboursant une balle qui ricocha au sol pour aller se fiche dans le mur opposé. Dans la même fraction les deux gendarmes firent feu. Ils atteignirent Tuillard en plein dans la poitrine. Il s'effondra au sol.

Une flaque de sang se forma sous le mort.

Monsieur Jovanovic se leva l'air absent. « Maintenant, on a fini ».

Il tendit aux gendarmes le fusil qu'il tenait. Jamais dans la bagarre il ne l'avait lâché. Il jeta un crachat dans la mare carmin provoquant une houle. S'en écoula bientôt un serpent écarlate qui dessinait au sol la ligne de plus grande pente. Au moment qu'il cracha on l'entendit siffler dans sa langue maternelle de curieux noms d'oiseaux.

Il remercia les hommes qui venaient de tirer, indiqua qu'il allait au cimetière un moment. Il voulait prendre l'air, se changer les idées. S'il fallait témoigner ils sauraient le trouver. Il

estimait en creux qu'ils pourraient se passer des souvenirs d'un ivrogne puisqu'ils avaient tout vu.

Les cloches de l'église l'accueillirent en sortant.

« Ça va ? Rien de cassé » ? demanda, pétrifié, le gendarme stagiaire. « Si vous saviez seulement... Maintenant c'est trop tard ». « Qu'est-ce que vous attendiez le front sur le canon » ? « De finir cette histoire ».

Dehors monsieur le maire le tira par la manche. « Je suis votre employeur. Vous passerez me voir, lundi matin sans faute. Nous ferons la lumière sur ce qui s'est passé ». « Je ne passerai pas. Je ne veux pas rester. Je rentre voir ma Terre où personne ne sait que j'ai laissé mourir un enfant que j'aimais. Je rends mon uniforme, avec lui mes médailles ».

Sous le cèdre il porta son appeau à la bouche pour la dernière fois. Il siffla dans les branches une chanson d'oiselle berçant ses oisillons. Il jeta son sifflet au pied de l'arbre immense. Il cria d'une voix à déchirer la nuit « Fiston, pardonne-moi ! On se reverra vite... ». Il pleurnichait le vieux. En tournant les talons il marcha tristement, se fondit dans la nuit comme font les fantômes.

Dans l'arbre le garçon souriait à l'ami qui l'avait tant aimé. Une main prit la sienne, qu'il connaissait déjà. Sa maman l'emmena vers la cime de l'arbre.

Ils disparurent tous deux dans le ciel étoilé.

7. Le ciel

Trois jours avant Noël à l'église de Lullin, monté sur deux tréteaux devant le maître autel, un cercueil de bois blanc d'une taille ridicule croulait sous des monceaux de fleurs et de dessins. Derrière son pupitre le curé ne semblait pas vraiment convaincu par ce qu'il assénait. Des histoires de poussière redevenue poussière, de royaume éternel et d'amour du Père. Heureux les malheureux ...qui pour avaler ça ? Il lisait le manuel, récitait la leçon, en bon professionnel. La grise sacristine se confondait avec les piliers du transept.

Théo servait la messe. De toute l'assemblée c'était le seul présent qui n'avait pas de larmes.

Tout au fond de la nef, derrière le baptistère, monsieur Jovanovic assistait à l'office. Il venait de remettre au maire sa démission. Il s'en irait ce soir après les oraisons. Les pans de son manteau relevés lui cachaient presque tout le visage, et il rasait les murs. Ses épaules puissantes ne trompèrent personne mais chacun respecta son vœu d'anonymat.

Toute l'école était là. La plupart des familles avaient dû décaler, non sans hésitation, leur départ en vacances. Beaucoup ne l'avaient fait que pour qu'on ne jase pas. Toutes les maisons d'ici, de Lullin et plus loin, s'étaient vidées le temps de la cérémonie. Seuls manquaient à l'appel les clients du grand cèdre. *Persona non grata*. Il est à préciser que nombreux parmi eux occupaient des brancards à l'hôpital du coin pour des crises hépatiques. Pour certains elles seraient d'ailleurs définitives.

Ce fut une belle messe en dépit du chagrin. L'église pleine à craquer résonnait de ferveur. La bonne du curé regretta amèrement qu'il faille un tel drame pour faire salle comble. Elle guetta dans la foule ceux qui soudain frappés par une épiphanie densifieraient les rangs des dimanches ordinaires. Le soir en se couchant elle devrait reconnaître n'avoir rien aperçu qui lui fisse penser au chemin de Damas ou à monsieur Claudel.

Mademoiselle Lenoir lut avec la Mamée les lectures rituelles. Quatre enfants partagèrent en autant d'intentions la prière des fidèles. Parmi ces quatre-là n'avaient pas figurés ni le Poulpe ni Manon. De leurs bouches ne sortaient que des râles indistincts.

Le maire aurait voulu dire un mot au micro à la fin de la messe. Le curé l'éconduit rappelant qu'il y a peu l'édile avait tracé une nette démarcation entre la Sainte Eglise et le règne des hommes. Pour jouer l'apaisement il avait proposé qu'il anime les chants de la cérémonie. « Je ne sais pas chanter » s'était-il défendu. « Je laisse volontiers cette place à un autre plus compétent que moi ». « Puissiez-vous élargir ce champ d'introspection qui vous mena monsieur à cet aveu si juste » lança le père Canna avec bonhomie. Le maire de Lullin qui n'avait rien pipé remercia le curé pour sa compréhension. « Je vous demande aussi d'enlever votre écharpe. Lors des funérailles l'étole est pour le prêtre. Selon la liturgie sa couleur est violette ». Le maire s'en fut penaud dans le fond de l'église.

A la suite du cercueil après l'envoi du prêtre, cheminait toute la foule au-devant de laquelle Manon avec le Poulpe brandissaient un portrait. Arrivés au sépulcre malgré la multitude on entendait le vent et voler les oiseaux.

Le directeur d'école prononça un discours. Des figures imposées en veux-tu en voilà, pleines de bons sentiments mièvres et mellifluents.

Le portrait du garçon avait été posé devant le trou béant où on l'allait descendre.

C'est ce que firent les quatre agents des pompes funèbres. Au moment précis où disparut le cercueil un sanglot collectif s'éleva du cimetière.

Un à un chaque enfant vint offrir à Joël tout juste déposé dans sa dernière demeure, une fleur, un poème, un dessin, un baiser.

Une queue interminable se fit devant la tombe pour un ultime hommage.

Monsieur Jovanovic caché dans le cortège avait vidé des livres son ancienne cabane. Il jeta dans la terre, sur le cercueil blanc, une trentaine de bouquins. Le dernier à tomber, couronnant tous les autres, montrait Michel Strogoff chevauchant sa monture.

A l'écart de la foule il sortit de sa veste deux verres à moutarde. Il prit un arrosoir. Il remplit le premier. Il le vida d'un trait. Il refit le niveau des deux verres cette fois-ci. Il les déposa pleins sur une tombe ridée, celle d'une vieille femme juive qu'il avait fréquentée.

Il quitta le cimetière après avoir jeté une boîte à chaussures contenant ses médailles dans la poubelle jouxtant la cabane à l'entrée. Personne ne le revit.

Le Poulpe et ses parents, avec ses grands-parents, restèrent un long moment en se tenant la main. « On reviendra souvent » ? « Tous les jours mes chéris ».

Manon fut la dernière. Elle ne tenait debout qu'avec ses deux parents soutenant ses épaules. Elle jeta dans le trou une enveloppe scellée. Son petit corps tremblait, sa face était livide.

Le papa de Manon demeura plus longtemps. Il bégaya ces mots à l'adresse du vent « tu sais...ce matin-là...le matin des croissants...le matin de Maxime...j'avais vu tes mains noires...tes chaussures pleines de boues...ton pantalon tâché...j'ai compris après coup ...plus tard je lui dirai... ». Il quitta le cimetière quand les pelles s'animèrent pour couvrir le cercueil.

La foule se dispersa. On reboucha le trou. Ne restèrent que le Père avec la sacristine. Ils observèrent de loin l'ouvrage des fossoyeurs. La vieille tira sa manche pour rentrer à l'église.

On grava sur la pierre, sous le nom de sa mère, le prénom de Joël.

Ce soir en se couchant, en fermant ses volets, Manon plongeait ses yeux dans le noir de la nuit.

Une étoile inconnue se mit à scintiller, indistincte, farouche, timide d'exister.